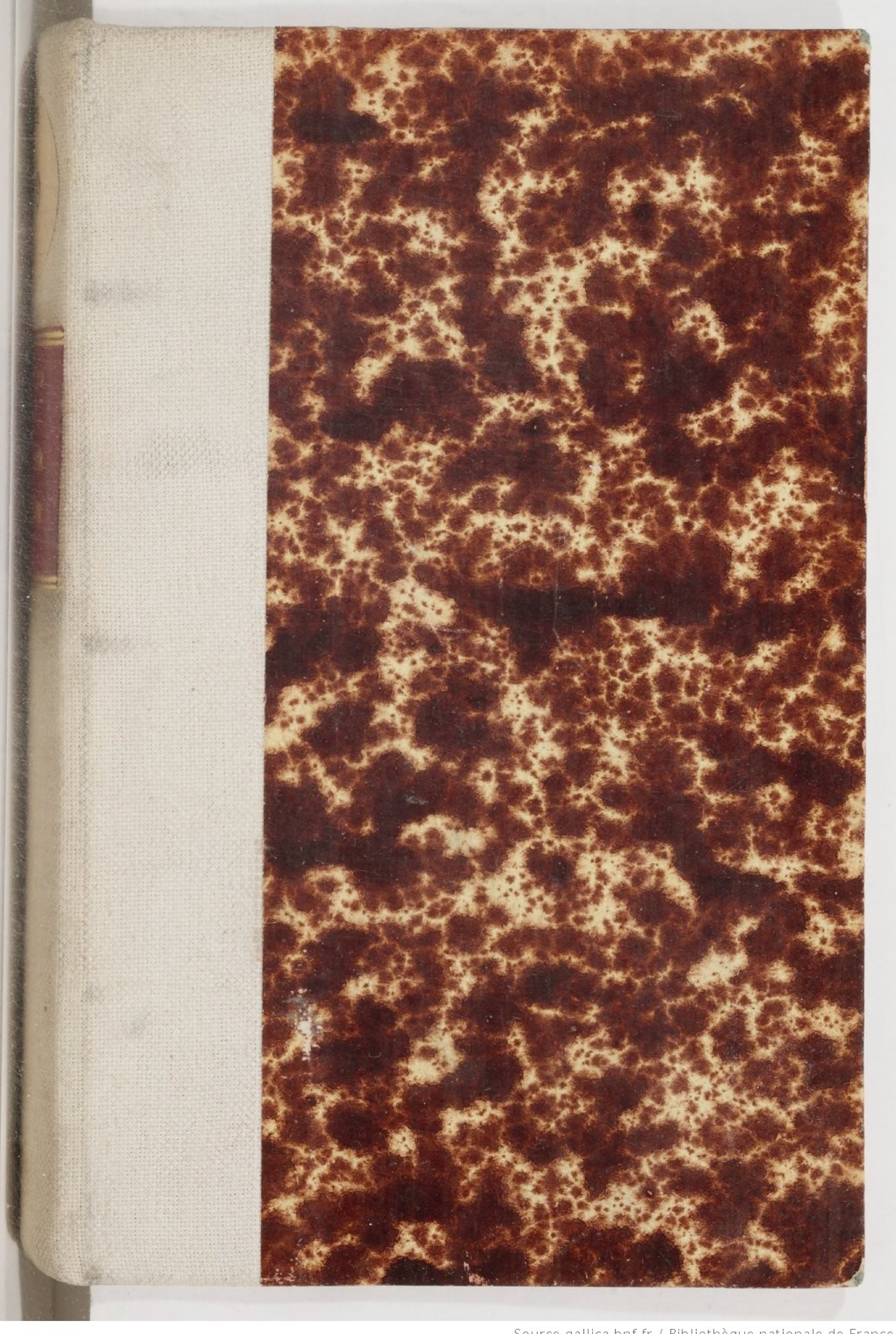


Armand Silvestre. En pleine fantaisie...








ARMAND SILVESTRE
EN PLEINE FANTAISIE
36 DESSINS ET UNE EAU-FORTE
par
Jean BEAUDUIN.
PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON
786

EN

PLEINE FANTAISIE

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

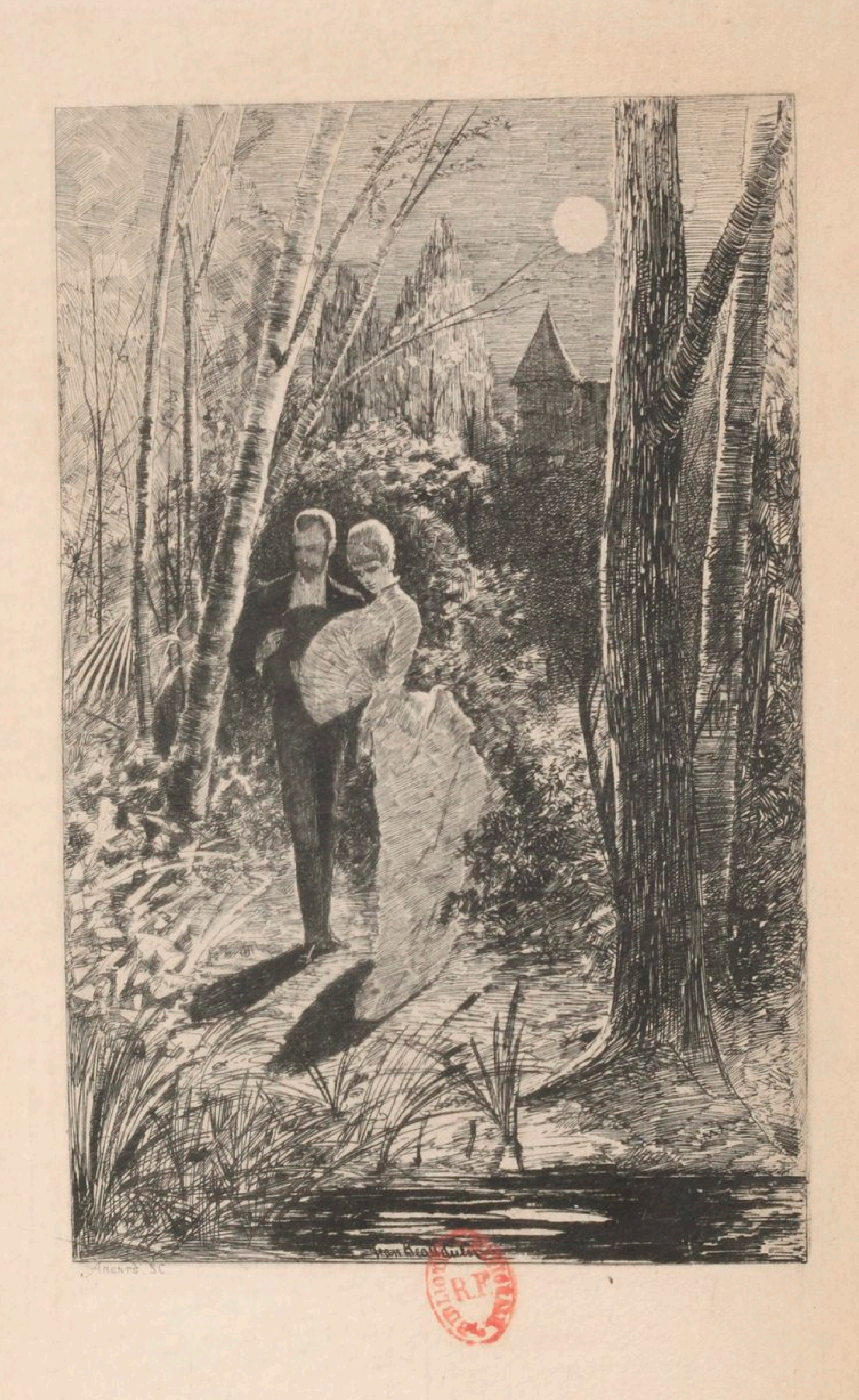
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Pour faire rire, gauloiseries contemporaines. — Illustrations et eau-forte de Kauffmann. 1 volume in-18. . . . . 5 fr.

Contes grassouillets, avec trois eaux-fortes de Kauffmann. 1 vol. in-18 . . . . 5 fr.

Histoires belles et honnestes. Illustrations et eau-forte de Kauffmann. 1 vol. in-18. . . . . 5 fr.

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

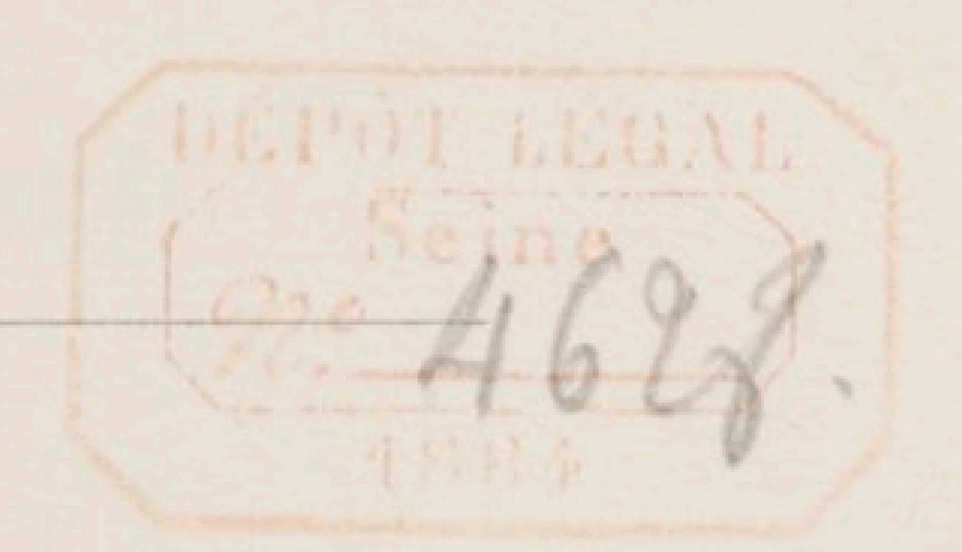

ARENTS SC

ARMAND SILVESTRE

EN

PLEINE FANTAISIE

Illustrations de Jean Beauduin



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.



I

LETTRES DE MON JARDIN

VERE NOVO



VERE NOVO

A Léon Fauré.

Je veux bien que nous ne soyions pas des bêtes comme les autres, et la preuve, c'est que nous faisons plus de bêtises que la majorité des animaux. Je veux bien que nous ayons des destinées particulières dans les planètes à venir, où j'espère bien cependant qu'il y aura des chiens aussi, car je m'ennuierais beaucoup sans leur société. Je consens encore à ne pas descendre des singes, mais, sapristi, vous m'accorderez bien que nous subissons quelques-unes des influences

auxquelles sont périodiquement soumis nos confrères à poils et à plumes de la création : celle du printemps, par exemple. Mon Dieu, je ne vous demande pas d'aller chanter sur les arbres comme les pinsons, ni d'éventrer vos rivaux dans les forêts comme les cerfs en rut, bien que beaucoup d'entre vous aient tout ce qu'il faut pour cela. Mais vrai, ce renouveau des choses, cette attraction universelle des êtres, ce souffle de rajeunissement qui monte des fleurs en boutons ne vous dit rien? Tant pis! Je suis moins corrompu que vous par le raffinement des civilisations, et je me sens malgré moi mêlé à ce grand mouvement de la nature vers les reproductions infinies. Je parle au moral, bien entendu, et je ne voudrais pas que vous l'entendissiez autrement. Tenez, vous êtes un tas d'hypocrites! Et il n'y en a peut-être pas un d'entre vous, — je dis pas un, — qui n'ait éprouvé, sous les premiers soleils, le vague désir d'une amoureuse inconnue, une étrange envie de soupirer aux pieds d'une beauté nouvelle, le besoin de faire, comme les oiseaux, des madrigaux à une conquête mal assurée. Voyons, ne vous en cachez pas; c'est la saison qui veut ça.

***

— Mais la fidélité, me direz-vous?

— Oui, la fidélité. Mon Dieu, personne ne professe pour elle une plus sympathique adoration. Elle m'inspire le genre de respect qu'on a pour les choses dont on a été longtemps à comprendre la beauté. La fidélité est la base du lien social. Je le proclame. Vous voyez que lorsque j'en veux discourir, je parle aussi mal que les moralistes les plus autorisés, puisque j'attribue une *base* à un *lien*, ce qui est digne d'un orateur politique. Mais elle a encore d'autres vertus. Ainsi, c'est une attitude excellente pour les hommes qui commencent à mûrir. Il est, en effet, beaucoup plus noble et poétique de répondre à une dame qui voudrait franchir le Pruth de la *flirtation* : « Madame, mille regrets, mais je ne voudrais pas tromper ma bonne amie pour un fauteuil à l'Institut. » que de lui dire : « Pardon, ma petite chatte, mais j'ai des lombagos dès que je fais un peu la fête. » Donc mon estime pour la fidélité est hors de cause. Je la tiens pour une invention contraire à toutes les aspirations de l'humanité, mais qui

n'en fait que plus d'honneur, pour cela, au législateur qui l'a fourrée dans la boîte de Pandore de nos institutions. Animal, va! Eh bien, oui, j'en conviens, cette humeur printanière que je signale chez tous les gens qui ne sont pas absolument cacochymes est un danger pour la fidélité. Mais, franchement, qu'est-ce que vous voulez qu'un pauvre écrivain comme moi y fasse?

***

Je ne peux pourtant pas vous conseiller de vous enfermer dans vos caves pour ne pas respirer l'odeur des premières roses et le parfum vivant qu'exhalent les toilettes féminines plus légères. Vous y prendriez l'habitude de l'ivrognerie. Ça serait du propre. M. Thiers a fait afficher dans tous les cabarets une loi pour réprimer *l'ivresse publique*. Hein! hein! *l'ivresse publique*, pour : *les habitudes d'intempérance du peuple*. C'est assez osé comme français. A bien parler, le gouvernement qui réprouverait *l'ivresse publique* serait tout simplement un gouvernement embêtant.

Mais allez relire cette loi tout de même, bien qu'elle soit mal écrite, et vous vous convaincrez que la ressource de la claustration dans vos celliers serait pire que le mal. Vous aurez beau regimber en dedans, il faut faire la part de ce feu-là et vous laisser flamber un peu le cœur sous le ciel bleu. Si vous craignez de vous jeter dans l'inconnu, faites revivre un souvenir. Toutes les violettes en fleur ne fleurissent pas pour la première fois, et leur odeur n'en est pas moins douce. Parmi les maîtresses d'antan, il en est bien une qui se dira comme vous : Si nous nous aimions encore un peu?

Et vous vous aimerez beaucoup peut-être, ce qui sera autant de pris sur la monotonie hébétante des habitudes.

***

Mais c'est surtout si vous caressez depuis longtemps quelque chimère qu'il faut mettre ce temps à profit pour la réaliser. Avez-vous entrevu, il y a des mois peut-être, quelque front de femme qui vous ait laissé un rayonnement dans les yeux, quelque doux visage

dont le premier sourire vous ait mordu le cœur. C'est celle-là qu'il faut chercher dans la foule indifférente. Vous vous jetterez à ses pieds, vous baiserez le bas de sa robe, vous vous fondrez devant elle en extase, et, peut-être, l'indulgence lui venant de la tiédeur de l'air autant que la bonté de son âme, elle abandonnera sa main dans la vôtre — et laissera votre bouche tremblante monter jusqu'à son baiser. Cet instant sera, je vous l'avoue, un des plus délicieux de votre existence. Cueillez-le comme une de ces fleurs rares qu'on trouve de loin en loin au revers du chemin poudreux, et respirez-le jusqu'à en mourir. Oubliez tout un instant, et l'hiver, et le remords et l'oubli lui-même. Assez tôt, trop tôt vous retomberez dans la vie. Plus cette heure aura été enivrante, moins vous y retomberez meurtris, car la douceur du souvenir est comme une cuirasse contre les cruautés du sort. Et cela surtout si, dans votre souvenir, vous avez su mettre une espérance, un mot de retour dans l'inévitable adieu. Toutes les amours, Dieu merci, ne meurent pas avec le printemps!

Et maintenant, mes enfants, allez par les

bois recevoir, sur vos cheveux au vent, la neige odorante des acacias qui seront bientôt défleuris. Allez-y deux par deux, si vous le pouvez. C'est la fête de la Nature. Allez, comme le pauvre au festin du riche, recueillir les miettes du grand repas.

PRO DOMO MEA



PRO DOMO MEA

A Paul Ginisty.

Je ne suis pas d'un tempérament querelleur, mais je hais les injustices. Je venais de prendre un plaisir extrême, et que je vous recommande, à lire le joyeux volume de mon confrère Paul Ginisty : *Paris à la loupe* quand, à la dernière page, mon front s'est rembruni, pour parler suivant l'usage. — Car jamais, je l'avoue, je n'ai observé sur nature cet effet du mécontente-

ment. Je me refuse même à croire que les nègres soient simplement des blancs qu'on ait horriblement contrariés. Mais vous m'entendez, de reste, monsieur Ginisty, et vous avez deviné, j'en suis convaincu. C'est fort bien de raconter Clamart à vos lecteurs, de leur exalter le Vésinet, de leur parler de Meudon avec l'onction d'un curé et de Longjumeau avec l'enthousiasme d'un postillon. Et Asnières? monsieur. Asnières, ma patrie d'adoption? Asnières (ô juvénile erreur!) n'est donc pas digne d'un coup de plume? Vous vous trompez, jeune homme, et je vous condamne, de par le respect dû à un littérateur de mon antiquité, à ajouter ce chapitre de mon cru à votre volume dans la nouvelle édition que votre éditeur en prépare certainement. Je sais que ceux qui s'intitulent, comme Ernest d'Hervilly, élèves de l'*École des Beaux-Arbres* et vont rechercher, petits-fils des antiques faunes, l'*umbram hospitalem* de Virgile sous les hautes futaies de Fontainebleau, affectent de mépriser notre petit paysage Asinarien. Mais je le veux précisément venger, lui et son beau ruban de Seine déchiré par des îlots boisés, et son horizon, où le Mont-Valérien dessine sa ma-

jestueuse dentelure. Calchas lui-même ne se plaindrait pas d'y trouver trop de fleurs, mais le solitaire Narcisse n'y eût pas été réduit à mourir d'amour pour sa propre image. Quant à Sapho, tout porte à croire qu'elle s'y fût plu énormément. Vous voyez que, depuis l'origine du monde, beaucoup de gens eussent été de mon avis.

* * *

Paysage animé, que diable! Paysage avec figures, comme on dit dans un concours de peinture. Les amateurs sérieux pour qui les trains de banlieue sont un enseignement, ont pu remarquer que sur cent jolies femmes qui montent en wagon à la gare Saint-Lazare, soixante, pour le moins, descendent à Asnières, ce qui est une glorieuse proportion. Les observateurs plus subtils encore ont noté que ce sont toutes les mieux en chair et les plus largement dotées postérieurement. Aussi leur descente est-elle signalée par un soulagement malhonnête dans les voitures qu'elles quittent, où tout le monde se trémousse joyeusement, comme les poules qui prennent leur distance sur le nocturne perchoir. Le train al-

légé repart avec tant d'impétuosité que le mécanicien ne sait plus comment en ralentir la marche. Durant ce temps, ces somptueuses personnes emplissent l'heureuse station du rayonnement de leur santé. Quand le khédive proscrit vint chercher un asile en France, il n'eût pas un moment d'hésitation. En musulman plein de flair il se dirigea tout droit vers Asnières, où fleurit l'embonpoint des dames. L'air y est si favorable que les six sultanes qui composaient son sérail et dont j'eus l'honneur d'être le voisin ne purent plus, au départ, passer par la grille du parc, et durent être hissées par-dessus le mur au moyen de puissantes machines. Cette délicate opération se fit la nuit, et un astronome qui était en observation à Montsouris en profita pour noter un tas de bêtises sur les phases de la lune. Ces mahométans sont dans le vrai, et je me demande encore pourquoi c'est un simple croissant qui figure sur l'étendard du Prophète. « Asnières la sainte! » diraient ces poètes s'il leur était donné de contempler les beautés dodues dont foisonne ce coin de Paradis. Et, de plus ici, le... soleil (je n'ose répéter la lune) luit pour tout le monde. Pas de ces tristes célibataires

dont le néant habite les larges culottes et dont le soprano suraigu rappelle le petit piaillement des *cou-coupés* du Sénégal qui, eux non plus, ne se reproduisent pas dans nos climats.

***

Sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour à Homère, prétention absolument ridicule, puisque, Homère étant aveugle, le jour était pour lui un bien médiocre cadeau. Mais Asnières seul pourra revendiquer la gloire d'avoir presque constamment possédé Thérésa dans ses murs qui d'ailleurs n'existent pas, l'enceinte de la ville étant la plus vague du monde. Mais Thérésa existe et ceux qui ne l'ont pas entendue chanter du Schubert toute seule à son piano ne peuvent pas se vanter de la connaître. Un des crimes du goût contemporain sera d'avoir condamné cette étrange artiste au genre qui fit, il est vrai, sa renommée, mais n'était pas assurément digne de ses merveilleux dons de sentiment. Ceux-là n'auront été goûtés que de quelques familliers qui seuls pourront dire de quelle émotion vibre parfois

Cette harpe vivante attachée à son cœur,

comme a dit Musset. Voilà qui vaut bien les rossignols de Cernay, maître Ginisty. Nous avons d'ailleurs des rossignols à Asnières; mais ils sont tous dans la maison du comédien Silvain, qui est en train de leur abandonner son merveilleux castel, pour aller loger lui-même dans une petite hutte qu'il fait bâtir au bout de son jardin. Le bien-être de ses oiseaux passant de beaucoup avant le sien, dans ses propres visées, il se contentera d'être leur concierge. Que lui importe la rigueur de l'hiver, pourvu que ses martins-pêcheurs ne manquent pas de poisson frais et que lui-même continue à dire de beaux vers, seule chose qu'il préfère encore à ses ornithologiques occupations! Encore un établissement unique dans le monde; car au Jardin d'acclimatation même, on ne trouve pas des nids de bécassines dans les blouses de billard. Et c'est Asnières qui le possède!

***

Il faut nous voir, les jours de fête, nous autres du pays, parmi les Parisiens endimanchés. Ce que les toilettes de la grande ville

nous semblent ridicules! Au bord de la Seine nous sommes les vrais marins, puisque nous gagnons des prix tout le long du littoral normand. Dans l'intérieur des terres nous sommes de vrais paysans, puisque toutes les cultures nous sont familières. La belle merveille pour les propriétaires de la Beauce de faire rapporter quelque chose à leurs immenses plaines! Encore se catégorisent-ils dans d'uniformes natures de plantation ou d'ensemencement, ce qui donne à leurs campagnes l'aspect régulier d'un jeu de jaquet. Mais nous! quelques mètres de terrain nous suffisent pour offrir aux regards et à l'appétit un assortiment complet des richesses végétales de la contrée.

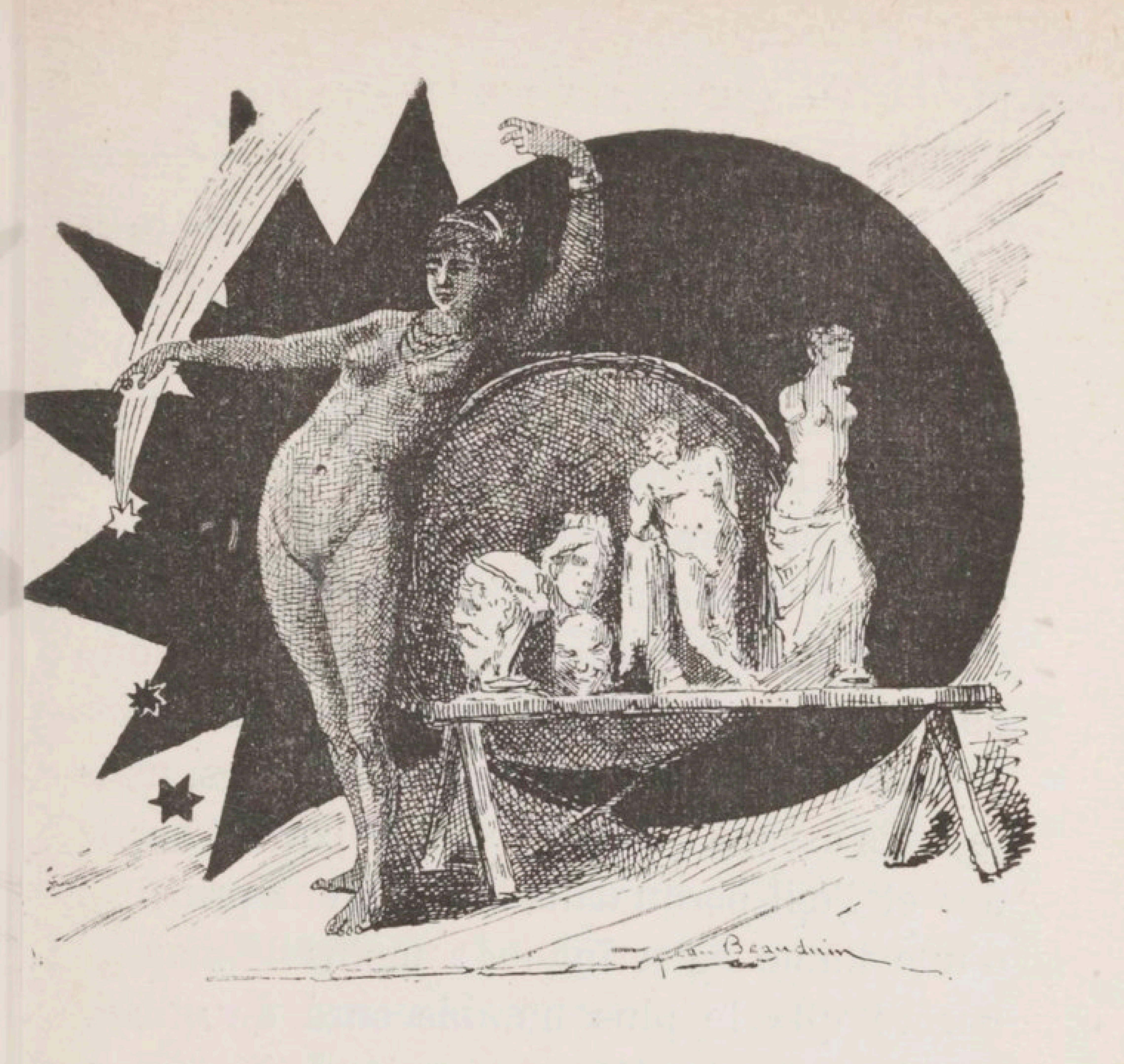
Moi qui vous parle, j'ai récolté, dans une même année, plusieurs litres de pommes de terre, deux assiettes de fraises, onze asperges ayant le goût de celles d'Argenteuil, plusieurs salades de laitue, trois plats de haricots bruyants comme des diables, une demi-bouteille de vin doux, six poires d'hiver qui se sont malencontreusement gâtées en automne, un plein panier de coings si vigoureusement restrictifs des intempérances digestives, qu'on les

pourrait appeler des cadenas, assez de prunes pour constater qu'elles n'avaient pas la même propriété, sans préjudice de tous les escargots que je n'ai point fait accomoder, parce que cet animal a un goût d'ail que je ne saurais supporter et qui me fait supposer qu'il a ou une dentition malade ou un mauvais estomac. « Je n'aime rien de ce qui sent mauvais », dit un jour à table devant moi une fort belle dame, et cette profession de foi si naturelle souleva parmi ses voisines une clameur d'étonnements dont je demeurai blême. Je reviens à mes moutons... à mes moutons, non! Je n'en ai pas. Mais je possède un coq à qui je suis obligé d'aller pincer la queue tous les matins pour le réveiller et six poules qui se cotisent pour faire un œuf par semaine. Mais quel œuf! un œuf énorme! un petit crâne de vieux! Je termine cette nomenclature de mes biens. Je suis comme le cuirassier à qui un confesseur indiscret demandait combien de fois il avait failli dans la même nuit, et qui répondit sèchement : Mon père, pardon, mais je ne suis pas là pour me vanter!

J'ai voulu cependant réclamer une place pour toi dans la légende du Paris subur-

bain, ô doux pays où les femmes sont grasses, où le fleuve a des bercements maternels, que j'ai peuplé de mes chimères et d'où mes rêves se sont envolés si souvent vers le ciel étoilé des souvenirs !

DÉFENSE DES DIEUX



DÉFENSE DES DIEUX

A Maufrigneuse.

Vous êtes un homme carré, mon camarade Maufrigneuse, et il ne vous en coûte rien d'écrire des phrases comme celle-ci que je cueille dans un de vos livres : « Un Temple est un hommage à l'inconnu. Plus la pensée s'élargit, plus l'inconnu diminue, plus les temples s'écroulent. Mais au lieu d'y mettre

des encensoirs, j'y placerais des télescopes et des microscopes, et des machines électriques. Voilà! » C'est net et simple comme bonjour. Une profession de foi et un programme! Passons sur le programme, n'est-ce pas? Jamais vous n'obtiendrez avec des lunettes l'odeur exquise des encensoirs, à moins d'y brûler des parfums, ce qui les détournerait beaucoup de leur destination. On peut rire, entre impies comme nous, des mômeries pontificales, mais je vous assure qu'un astronome couché sur le dos et l'œil perdu dans le fragment principal d'une immense seringue, a moins de majesté encore que le plus humble curé de village étendant sur les têtes ses mains bénissantes. Et puis, votre culte coûterait un peu cher, étant donné le prix exorbitant des instruments de précision. Enfin, du jour où les savants verraient une foule pieuse attentive à leurs recherches, ils ne s'occuperaient plus que de la galerie et deviendraient d'infects charlatans. Soyez convaincu que quelques-uns ont déjà commencé. Je vous en citerai quand il vous plaira.

Ceci d'ailleurs n'était qu'un aimable complément à votre pensée, un corollaire pitto-

resque et un codicille ingénieux. J'arrive à la pensée elle-même et je regrette de ne pouvoir accepter la formule si précise qui vous débarrasse des soucis d'au delà.

***

Ah ! c'est commode avec vous, compère ! Nous avions peur de l'Inconnu et nous lui dressions des autels. Mais « la pensée s'élargit » — je crains, de vous à moi, qu'elle ne perde en hauteur ce qu'elle gagne en largeur, — et fait de telles conquêtes sur ce pauvre Inconnu qu'il ne lui restera avant peu qu'à disparaître. Alors les hommes s'écrieront généreusement : Plus de Temples à ce vaincu ! Et avec les pierres des cathédrales, ils bâtiront tant d'observatoires que les astres ne sauront plus où se fourrer. Il est malheureux que Blaise Pascal n'ait pas eu une teinture scientifique suffisante pour jeter ce coup d'œil glorieux sur le progrès et sur l'avenir. Il aurait largement vécu une trentaine d'années de plus, ce qui eût été profitable à la langue française.

Mais voilà ! ces diables d'hommes qui font

d'admirables découvertes et laissent la renommée de savants illustres abandonnent toujours à de simples littérateurs l'honneur d'en mesurer la portée. C'est ce qui permet à de grands géomètres comme Cauchy de vivre bons catholiques en plein dix-neuvième siècle, au grand scandale des reporters eux-mêmes, lesquels ne sont pas assez nigauds pour en faire autant. Et ce Darwin donc! Si vous croyez que ce n'est pas honteux pour sa mémoire! Lui seul n'aura pas tiré la conclusion logique et nécessaire de ses travaux. Vraiment ces hommes de génie sont d'une inqualifiable distraction!

Hélas! c'est que pour ceux qui ont touché à la science, toute découverte est infime, étant donné ce qu'elle laisse à découvrir; c'est que l'Inconnu a un autre nom et s'appelle aussi l'Infini!

***

Vous n'aimez pas les idées toutes faites, mon cher Maufrigneuse. Eh bien, ni moi non plus. Quand je fis mon éducation littéraire au collège, on m'apprit, comme à vous, que les méthodes scientifiques dataient à fort peu

près de la fin du siècle dernier, qu'auparavant tout était chaos et que l'expérimentalisme aurait rapidement raison de tout ce qui fut mystérieux à nos pères. Les professeurs de troisième de l'Université n'ont pas leurs pareils pour propager cette billevesée.

J'en mesurai la profondeur bête, plus tard, en faisant à l'École polytechnique un commencement d'éducation scientifique à laquelle j'apportai, durant deux ans, une véritable passion. Je m'y convainquis rapidement que l'expérimentalisme ne s'appliquait qu'à une fort petite partie du domaine de la science, l'autre demeurant soumise à un ordre de spéculations absolument intellectuel. A côté des physiciens et des chimistes qui cuisinaient en conscience, je vis les analystes et les géomètres qui poursuivaient, dans l'Infini, d'invisibles lignes et des formules harmonieuses. A côté des prosateurs, je vis des poètes, de véritables devins et je connus ce fait admirable : qu'à toute symétrie dans l'expression correspond une vérité. C'est de là que me vint l'amour des vers, lequel me prit tout entier. Car le vers, lui aussi, est une formule et rien ne ressemble plus à

l'occupation d'un poète que celle d'un mathématicien.

Mais, sapristi! vous savez bien comme moi que la position des astres dans le ciel se détermine plus souvent par une série de déductions géométriques et de calculs que par l'observation télescopique. La chimie organique doit à l'algèbre la meilleure partie de ses progrès. Vous voyez donc qu'il est des cas où la méthode expérimentale est impuissante, subordonnée à une autre et sert simplement à vérifier. C'est ce que j'eus l'honneur d'exposer à M. Émile Zola quand nous eûmes, de feuilleton à feuilleton, une discussion toute courtoise dont vous trouverez les traces dans un de ses volumes.

***

Non! la science a d'autres ressources, Dieu merci! que celle que vous lui attribuez, mais elle n'a pas, hélas! toutes celles que vous croyez. Il est des mystères que l'expérimentation n'éclaicira jamais, parce qu'ils sont en dehors du champ de son action. On s'est infiniment trop moqué des métaphysiciens. Je

vous assure que Malebranche avait autant de génie que M. Paul Bert, et écrivait avec infiniment plus de charme. Vous n'avez qu'à ouvrir, pour vous en convaincre, la *Recherche de la Vérité.* Vous me direz qu'ils avaient le grand tort de ne pouvoir conclure. Soit! mais, au moins avaient-ils le bon sens de ne pas appliquer, à un ordre d'idées qui ne les comporte pas, les principes d'une méthode. Ils abordaient avec des hypothèses la partie de l'Inconnu qui ne se laisse pas serrer de plus près. Mais ils ne se faisaient pas l'illusion de le mesurer tout entier, en *élargissant* suffisamment leur pensée. Car, encore une fois, cet Inconnu c'est l'Infini.

Et c'est autre chose encore que vous ne semblez pas avoir même entrevu.

Ne vous en déplaise, ô poète vigoureux et charmant de la *Vénus rustique*, c'est l'Idéal.

Ce n'est pas à l'Inconnu seulement que les Grecs ont élevé des temples quand ils y mettaient les images jumelles de la Force et de la Beauté. Quand ils honoraient d'un culte demeuré immortel la forme dans ce que la femme a de plus troublant et dans ce que l'homme a de plus majestueux, quand ils

divinisaient nos vertus dans ce qu'elles ont de plus haut et même nos vices dans ce qu'ils ont de plus doux ; ce n'est pas l'Inconnu qu'ils tentaient de désarmer, car vous dites aussi que toute religion est inspirée par la peur de la mort. Je la cherche en vain dans ce beau symbolisme païen qui n'était qu'un long hommage à la vie dans ce qu'elle a de plus parfait.

Êtes-vous bien convaincu, Maufrigneuse, que les hommes de ce temps-là fussent moins près de la Vérité que ceux d'aujourd'hui ? Dans tous les cas, ils étaient plus près de la Beauté qui en doit être la forme, à moins que rien ne soit logique ici-bas et ailleurs. J'en conclus que vous et moi aurions tout gagné à y vivre dans la libre contemplation des belles filles consacrées à Vénus. Je ne vous cèle pas que, pour ma part, ce qui se passait, d'après Théocrite, aux fêtes d'Adonis, m'eût infiniment plus intéressé que les mystères celébrés par le général Nansouty lui-même dans son observatoire. Vous me direz que les religions contemporaines ont infiniment moins d'agrément. Cela prouve qu'elles ont fait fausse route, mais non pas qu'on les puisse remplacer

par des machines électriques, comme vous le proposez. Je vous assure qu'il est des besoins de l'âme humaine auxquels la découverte, rare cependant, de nouveaux corps simples, ne satisfait pas, de même qu'il est des souffrances d'amour que le bromure de potassium, bien que puissant, ne suffit pas à guérir.

PARAPHRASE



PARAPHRASE

I

Puisque vous adorez les fleurs,
Songez que l'heure vient, madame,
Où les roses n'auront plus d'âme
Et les iris plus de couleur.
Avant qu'un souffle monotone
Ait couché les derniers gazons,
Sous l'or pâle des frondaisons,
Aimons, aimons au temps d'automne!

Vous souvient-il du premier bouquet de roses mousseuses que je vous apportai dans

sa large et humble collerette? Nous étions en mai et vous aviez un délicieux peignoir blanc qui se modelait aux souples beautés de votre taille, avec ses transparences d'ambre, et tombait, avec des plis de statuaire, sur vos pieds chaussés de mules rouges. Vous m'avez grondé, mais, quand je suis parti, vous m'avez donné une des fleurs de la gerbe, la moins ouverte, pour qu'elle durât plus longtemps. Puis chacune de vos lettres contint le pétale encore flexible, odorant et comme vivant d'une rose. Il n'en est guère dans mon jardin dont je n'aie déchiré le cœur pour vous répondre dans le même langage. Hélas! les dernières ondées ont éparpillé dans l'herbe leurs feuilles mouillées. Les bourdons s'acharnent à leurs débris au sommet des tiges penchées. C'est une des poésies de notre amour qui se brise et que le vent emporte!

Mais tout n'est pas mort encore dans les parterres. Je cueillerai pour vous de hauts dalhias fins et serrés comme les ruches tuyautées de vos dentelles, des marguerites blanches et des marguerites d'un violet tendre dont le demi-deuil a quelque chose de charmant comme la tristesse presque consolée

d'une veuve. Et puis après? Après, j'ai peur. Car, je m'en souviens, quand je vous offris, en tremblant, mon premier présent, vous avez fait plus attention à mes roses qu'à moi et peut-être est-ce leur souvenir seulement que vous avez aimé?

II

Puisque vous vous plaisez aux chants
Que l'oiseau dans l'azur balance.
Songez que l'ombre et le silence
Descendent des coteaux penchants.
Le vin qui bruit dans la tonne
Dit le dernier hymne au soleil :
Sous le couchant encor vermeil,
Aimons, aimons au temps d'automne!

Il y avait d'adorables musiques dans l'air durant la première promenade que nous fîmes ensemble. Vous étiez très languissante à mon bras et comme mal revenue du rêve qui s'était fait réalité. Qui dira l'angoisse douce de l'âme qui cherche à deviner les impressions qu'elle a données et qui craint d'avoir trahi des espérances? Que d'inquiétude dans ce silence et que de mensonge dans ce recueillement! Il semble toujours qu'on ait oublié

quelqu'une des tendresses entrevues. On voudrait demander pardon et reprendre l'heure enfuie. C'est terrible et c'est délicieux. Nous marchions le long de l'eau qui clapotait sous les arches des ponts avec des brisures d'argent. La nuit était doucement venue et, dans les jardins du quai, les rossignols faisaient vibrer leurs petites gorges hérissées avec des rythmes tour à tour lents et précipités comme ceux de l'amour. Derrière le rideau des maisons on entendait la gaieté des jeunes filles affolées par le printemps et cela faisait comme un lointain accompagnement de guitare à la magnifique plainte du chanteur.

J'ai revu ce coin perdu de la ville. L'eau jaunie par les pluies courait avec des violences de torrent et des hoquets de femme soûle. Un merle sautillant dans une cage d'osier apprenait péniblement à siffler à la fenêtre d'un tonnelier martelant les barriques pour la vendange prochaine.

Je me rappelai l'hymne glorieux du rossignol et j'eus le soupçon que, tandis que je me torturais à pénétrer vos pensées, vous écoutiez fort tranquillement la belle chanson de l'oiseau.

III

Puisque vous savez qu'il n'est qu'heur
Et malheur dans la destinée,
Mais qu'une douceur est donnée
Aux chères tortures du cœur,
Avant que le nôtre s'étonne
De ne plus savoir en souffrir,
Pour le garder de s'en guérir,
Aimons, aimons au temps d'automne !

Car, enfin, que vous m'ayez aimé ou non, ma chère ; que ce soit en l'honneur des roses ou en souvenir du rossignol que vous m'avez accordé d'autres rendez-vous, nos entretiens furent doux dans la tiédeur des jours d'été que tamisaient les rideaux de la chambre bien close. Vous n'étiez pas autrement pressée de la quitter et vous aviez des serrements de main reconnaissants dans la voiture qui nous emportait trop vite vers une trop longue séparation. Aimer, ce n'est peut-être, au fond, qu'avoir l'illusion de l'amour. Mais on m'a conté que cette illusion n'avait qu'un temps. J'imagine que la vie doit être bien déserte ensuite. Vous faites-vous à l'idée de la supporter encore ? A quoi bon vous y faire d'ailleurs ?

C'est du promontoire en fleurs de votre jeunesse épanouie que vous contemplez ce grand vide d'une mer sans voiles, inerte et sombre. Ainsi sera pourtant, bien que lointain et plus tardif que le mien, votre âge sans amours. N'est-ce pas une bien belle raison d'être pitoyable à qui vous implore ? Regardez les bois. N'est-ce pas sous un riche manteau de pourpre et d'or qu'ils vont cacher, le plus longtemps possible, les noirs squelettes que découvriront les premières gelées? Avant de tomber aux bras mortels et glacés de l'hiver, la nature revêt ses plus magnifiques joyaux. Car l'automne, plus que le printemps et l'été, est le temps triomphal du paysage. Or, ce temps approche, madame, et vous pouvez l'entendre venir au bruit des premières feuilles tombées sur le sable, comme vous pouvez le respirer au parfum plus pénétrant des dernières roses. Et c'est pourquoi, plein du néant des choses à venir, je vous dis :

Aimons, aimons au temps d'automne !

NOX



NOX

A Théodore de Banville.

Une clarté d'argent si blanche, si nette, traçait, entre mes rideaux, une raie estompée de lumière, que je ne doutai pas, un seul instant, que ce fût le petit jour qui me venait souhaiter, à la fenêtre, une ironique bienvenue. Honteux d'avoir été surpris par lui, je me jetai à bas de mon lit et, ouvrant largement ma croisée, je me trouvai en face d'un ciel d'azur sombre

tout illuminé d'étoiles et que trouait une lune éblouissante. Alors seulement je regardai ma montre et vis qu'il n'était pas encore deux heures. N'étais-je pas bien excusable de m'être ainsi trompé après six mois de nuits sans flambeaux et d'ombre absolue sous la grande aile noire des nuages? Aussi mon impression fut-elle toute de surprise et de ravissement, comme celle des premiers pâtres de Chaldée cherchant des chemins inconnus dans le champ des astres et j'aurais cru volontiers que chacun de ces feux m'annonçait, comme aux mages, le glorieux berceau de quelque Messie. Je demeurai donc en contemplation devant cette féerie, d'autant qu'il me sembla bientôt qu'une chose extraordinaire se passait autour de moi. A bien regarder les étoiles, je me convainquis rapidement qu'elles n'étaient pas moins étonnées que moi, en revoyant la terre qu'elles avaient vraisemblablement oubliée. Leurs beaux yeux d'or échangeaient des clignements qui ne laissaient aucun doute à ce sujet et leurs rayons se croisaient en signe d'intelligence, comme les regards des personnes qui se communiquent de loin un sentiment commun. Que pouvait être ce sentiment? Je le

compris bientôt en m'assurant que la mâchoire de la grande ourse était tordue par un formidable rictus, et, un souffle de brise ayant traversé l'air en ce moment, j'entendis distinctement de petits éclats de rire qui venaient d'en haut. On se moquait de nous au firmament, c'était clair. Je pensai tout d'abord modestement que c'était moi qui soulevais cette tempête de gaieté, et je passai une culotte pour ne plus prêter aux inconvenantes plaisanteries des planètes et aux indécentes remarques des constellations. Mais ce bout de toilette ne me parut pas désarmer leur belle humeur. Je ne le regrettai pas néanmoins, puisqu'il m'empêchait de m'enrhumer.

***

Ainsi nous en sommes venus à ce point de ridicule que les sphères éternelles, elles-mêmes, ne peuvent plus nous contempler en gardant leur sérieux! Tout le secret des saisons bouleversées m'était révélé en un instant. Le grand magicien des théâtres célestes avait fait afficher la première d'un vaudeville. Les répétitions avaient duré longtemps, mais l'ou-

vrage paraissait réussi, puisque, à peine le rideau levé, tout le monde s'était esclaffé. Le vaudeville, c'est nous qui le jouions pour la plus grande distraction des spectateurs juchés aux voûtes sidérales. Je me réjouis intérieurement de n'avoir eu qu'une panne dans la distribution des rôles; car je dus reconnaître que les hommes de politique et de finance avaient eu beaucoup plus à faire que les poètes lyriques dans la comédie qui se représente actuellement. Ils en sont les pères nobles et les jeunes premiers, les grandes utilités et même les jocrisses. Ils y décrochent des timbales et y reçoivent des coups de pied au derrière. Ils sont les mouches du coche dont les chevaux sont dételés depuis longtemps. Ils ne font aucun chemin, mais ils créent beaucoup de poussière. Ils n'ont pas produit une once de farine, mais ils soufflent comme des diables sur les ailes des moulins à vent. Ils n'ont pas une idée, mais ils fouettent les mots sonores comme des toupies et excellent à les faire bourdonner dans le vide. Ils s'agitent et rien ne les mène; ils bâtissent en l'air; ils ont acheté à Pénélope son canevas et aux Danaïdes leur tonneau. Ils ont loué au mois le rocher

de Sisyphe pour faire croire qu'ils travaillent et ont mis le déjeuner de Tantale en actions. Certes, ces fantoches du Parlement et ces marionnettes de la Bourse sont de risibles personnages, et vous avez raison, étoiles mes mies, de vous divertir à leurs sauts de carpe dans le néant. Cela ne vous coûte rien à vous qui, plus glorieuses encore que les lys, êtes vêtues d'or fin et buvez l'ambroisie dans la coupe de diamant des matinales rosées. Nous ne serions pas moins que vous, amusés de ce spectacle, si les complets en cheviotte se distribuaient gratuitement sur les ponts et si les garçons de café épiaient notre réveil pour nous verser un apéritif exempt de tous droits. Mais voilà! c'est vous qui rigolez dans vos loges tendues d'azur, et c'est nous qui payons vos places au bureau de location, après avoir fait les frais de costumes et de décors!

***

De petits nuages blancs traversent le firmament, se frangeant d'orange aux approches de la Lune. Mais c'est simplement le rideau de scène qui s'est abaissé un instant. A mon tour

de regarder la comédie qui se joue là-haut. Comédie? non! Les saintes mélancolies que l'homme moderne a voulu chasser de sa vie revivent dans tout ce qui lui vient du monde extérieur. Quoi qu'il fasse, il n'empêchera jamais la mer de gémir aux confins du monde qu'il habite, ni le ciel de rouler sur sa tête, avec le char des astres et l'avalanche des nuées, les préoccupations de l'Infini et les tristesses du Souvenir. C'est ainsi que, dans votre vol pâlissant, étoiles sous qui s'allumera bientôt le formidable bûcher de l'Aurore, je cherche les images ailées des bien-aimées d'autrefois, de celles qui ont pris un peu de ma vie et l'ont emporté sur d'autres routes que la mienne. Vos yeux de lumière, railleurs tout à l'heure, s'attendrissent pour moi, et des regards s'y rallument qui descendent jusqu'à mon cœur; bientôt votre rayonnement n'est plus qu'un scintillement de larmes et c'est un baiser que le premier souffle de l'Aube m'apporte, après avoir effleuré vos lèvres de feu. Dans le lent tourbillon qui vous entraîne, je vois passer mes ivresses et mes fureurs, les flèches brisées de mes désirs et les fleurs souillées de vos trahisons, tout ce qui fut

mon âme et votre jouet éparpillé en fugitives étincelles, balayé par l'inexorable vent des destinées. O joies amères et profondes que la beauté donne et reprend, mortelles extases de l'amour que le Temps mesure à notre faiblesse, frisson divin que la chair de la femme met à notre chair, infini menteur dont elle fait éclater notre âme, aiguillons de feu que son regard plante dans nos reins, tortures indicibles de la passion immortelle, je vous sens renaître aux silences de cette nuit étoilée, aux splendeurs mystérieuses de ce ciel où brûlent les flammes longtemps éteintes!

Cependant une buée de vapeurs blanches monte de l'horizon. Cette fois-ci, c'est bien le jour qui gravit les premières marches encore obscures de son escalier de feu. Un à un les astres vont s'envoler devant le rayonnement d'argent de son armure. Je salue la dernière étoile obstinée au manteau flottant du ciel. C'est Vénus, comme si tout devait proclamer, dans ma pensée, qu'alors que tout s'évanouit comme un rêve, le culte de la Beauté et les chers supplices de l'Amour assurent au souvenir une immortalité.

QUELQUES RIENS



QUELQUES RIENS

C'est juste contre ma fenêtre et entre les branches les plus écartées du lourd figuier qui s'étale au bas. Elle est d'une transparence si parfaite que seul je la connais et que nul n'a pensé à la détruire. Je la connais parce que je suis matinal et que la rosée aurorale y accroche quelques perles qu'incendie le premier rayon de soleil. Après, ses longs fils de soie ne sont

perceptibles que pour qui en connaît d'avance la place. C'est bien la plus jolie toile d'araignée que j'aie jamais vue et elle suffit à tendre, entre le paysage réel et mes yeux, un voile fragile et charmant comme celui du rêve. Dans ce hamac aérien viennent se coucher tour à tour, se balancer au moindre souffle qui passe, pareilles à la Sarah du poète dont l'orteil rose égratigne à peine l'eau recueillie, toutes celles qui furent ma jeunesse, celles-ci qui furent miennes et celles-là que j'ai seulement souhaitées, toutes avec le même sourire qu'attendrit la tristesse des adieux. Elles m'apparaissent, légères et ailées comme cette figure délicieuse d'Hamon, laquelle boit au cœur d'un volubilis debout sur une large feuille que son poids incline à peine. Pauvre Hamon! le vol des souvenirs ramène aussi près de moi ton bon visage de reître qu'éclairait un regard bleu et mélancolique. Je relirai, tout à l'heure, la dernière lettre que tu m'écrivis de Rome, une lettre désespérée. Et, pourtant, comme tu es bien mort à propos, toi qui pensais, toi qui rêvais, toi qui n'as vraiment rien à faire dans la grande sécrétion picturale qui alimente aujourd'hui le Salon dit « national » par ceux qui

s'imaginent représenter la nation, aussi bien que les salons annuels! Dans cette débauche de morceaux, tes poèmes seraient la risée des imbéciles. Mais ils feront encore longtemps les délices des rares Virgiliens qu'aura épargnés la splendeur des études régénérées par les derniers manuels universitaires. *Apparent rari nantes*! Mais enfin ils nagent et les autres pataugent dans les bas-fonds.

Crac! une mouche!

***

Ruons-nous dans l'observation et dans l'expérience que M. Paul Bert recommande à l'exclusion de toute métaphysique. Voyons un peu comment se comportera la mouche vers laquelle l'araignée bondit. Mais auparavant félicitons l'éminent vivisecteur du succès que ses doctrines viennent d'obtenir dans la patrie des Napoléon. Avec le scalpel qui lui sert quelquefois de plume, M. Paul Bert avait mis à nu, dans le journal qui veut bien le prendre au sérieux comme écrivain, une des plaies de ce temps-ci. Tout le mal vient de ce que nous ne

nous occupons pas assez de politique et de ce que les jeunes gens ne s'inspirent pas assez de cette belle pensée de Solon qui voulait qu'on notât d'infamie et qu'on punît sévèrement tous ceux qui ne prenaient pas part aux guerres civiles. Les Corses ne se le sont pas fait dire deux fois et je lisais, il y a quelques jours, le récit d'une bataille entre bonapartistes et républicains, laquelle mit aux mains les plus proches parents et les meilleurs amis. Trois de ces solonistes sont restés sur le carreau. J'espère bien que M. Paul Bert ne laissera pas traîner les autres devant les tribunaux. Il est doux de penser que ces mœurs délicates sont recommandées à nos enfants par un ancien grand maître de l'Université. Je reviens à la mouche. L'araignée a commencé à la humer très consciencieusement. Son beau corselet gris clair rayé de noir se gonfle sensiblement durant que sa victime devient de plus en plus diaphane. Une de moins qui nous bourdonnera aux oreilles! Je crois, en effet que c'est comme bête mélomane que l'araignée a voué à la mouche une haine dont Solon lui-même aurait été satisfait. Car tout le monde sait que l'araignée adore la musique. Buffon lui-même s'en était

aperçu. Mais elle est comme moi. Les sonorités même savantes des morphéonistes actuellement à la mode ne lui suffisent pas. Il lui faut de la mélodie, et vous savez quelle est l'invention des mouches comme compositeurs. C'est sublime de continuité, mais absolument embêtant.

***

Plus je vais, moins je suis disposé à m'attendrir sur le destin de cette mouche. Après tout, qu'est-elle venue faire dans ma toile ! En chasser les visions charmantes qu'évoquait ma mémoire, les chers fantômes que le souffle de l'aube y avait emprisonnés dans un suaire de parfums et de baisers. Bête politique, tu n'as que ce que tu mérites ! Oui, bête politique ! Il faudrait être aveugle, en effet, pour ne pas être frappé de la similitude de rôles de nos grands politiciens dans la société et des mouches dans la nature. Le coche pesant qui emmène vers le néant commun les choses et les peuples, la gloire des fleurs et celle des nations, la chanson du vent et les noms retentissants de l'Histoire roule sur la route éternelle, traîné par

les chevaux du Destin. Tout autour, des bêtes bourdonnantes et inutiles simulent l'effort, se démènent, s'enflent d'un imaginaire travail et réclament de réels salaires. Les mouches font grand tapage le long du chemin, mais ce n'est pas elles qui l'ont tracé et c'est elles seules qu'elles emportent en le parcourant. Elles n'avancent ni ne retardent d'une heure le rajeunissement radieux du printemps et le déclin mélancolique des automnes. Ainsi les destinées d'un grand peuple s'accomplissent suivant des lois que ne troublent guère les bavardages intéressés des politiciens de profession. Cependant ceux-ci se multiplient d'autant plus que la décadence est plus certaine, comme on voit les mouches voler aux plaies des bêtes souffrantes et en accroître le picotement. Ah! vraiment nous ne faisons pas assez de politique! Et les Arts! Et la Science! Et toutes ces forces vives réelles qui, seules, entraînent une nation vers les sommets glorieux, que deviennent-ils dans ce déchaînement d'ambitions misérables et de grotesques appétits? Estampiller tous les trois ans une exposition, voilà morbleu! un rude concours au développement artistique d'un pays! Vous savez que je finirais par me met-

tre en colère. Mais nous en crevons de politique, et votre père Solon mériterait tout simplement une fessée sur la place publique pour l'incongruité que vous lui faites dire.

Cependant les feuilles de mon figuier sont sèches déjà, le soleil ayant vaincu les brumes, et le temps n'est plus de penser aux amoureuses d'antan.

ÉLOGE DES MOUCHES



ÉLOGE

DES

MOUCHES

Que le Dieu de mes pères — nous autres, gens de ce siècle, n'en avons plus guère — soit à jamais loué ! Nous ne savons encore rien des événements et des récoltes que nous garde cette année, si elle nous donnera de bons députés et du pain. Nous ignorons absolument si elle nous offrira des lois équitables et du vin généreux. Mais un fait est acquis : nous aurons certainement des mouches.

J'en ai compté jusqu'à quatre hier, qui pre-

6.

naient en commun, une leçon de gymnastique, le long d'un morceau de sucre que j'avais soigneusement omis de mettre dans mon café. Car il faut être le plus superficiel des hommes pour ne pas avoir encore remarqué que, dans le café, c'est le sucre qui empêche de dormir. Les propriétés antisomnifères du sucre ne sont un mystère que pour les gens absolument dénués d'esprit d'observation. Voyez plutôt les conférenciers. Ils sont obligés de s'en bourrer dans le verre traditionnel pour résister eux-mêmes à l'effet immédiat de leur coupable industrie. Avez-vous fait seulement attention au nombre de bonbons que croquent les dames, dans leurs loges, pendant les pièces ennuyeuses ? Gourmandise ou genre ! dites-vous. Erreur ! Précaution polie pour pouvoir écouter, jusqu'au bout, de la prose sans raison ou des vers sans rimes. On ne saura jamais ce que le seul M. Doucet a rapporté aux confiseurs. Ah ! les réputations usurpées ! (je ne parle pas de celles des académiciens, mais des renommées menteuses de certains comestibles). Soyez convaincu que, dans le gingembre, c'est la voisine qu'on regarde qui fait tout. Et l'absinthe donc ! Les dernières

analyses effectuées sur le vert breuvage que de prétentieux cafetiers vendent sous ce nom ont demontré qu'il devait ses émeraudes à l'épinard seul. Voilà donc l'épinard passé à l'état d'herbe vénéneuse ! l'innocent épinard qui imitait si bien les arbres taillés du parc de Versailles ! A qui donc se fier, Seigneur ? C'est moi qui suis bien aise de ne pas l'aimer !

⋆⋆⋆

Mais je reviens à mes moutons — non, à mes mouches.

Donc, nous en aurons cet été. Cela n'a l'air de rien ; eh bien, cela est beaucoup. Il y a trois ou quatre ans, nous avons eu un été sans mouches et je n'oublirai jamais ce que j'ai souffert. Je ne me rappelle plus, par exemple, le nom de l'animal qui m'en fit faire l'observation, et c'est tant mieux pour lui ; car je me laisserais encore aller à maudire sa mémoire. Le monde est, ma parole, peuplé de drôles qui vous empoisonnent la vie avec leurs inutiles propos. J'en sais dont la profession est de vous guérir de vos maîtresses en en faisant

l'objet de comparaisons déplaisantes. Enfin, ceux-là sont encore les plus inoffensifs.

Je précise mon dire : l'animal en question ne m'eut pas plutôt fait remarquer que nous manquions de mouches que je me fis une foule d'idées désagréables sur ce thème, en apparence insignifiant. La plus horrible fut certainement celle-ci :

— Est-ce que, par hasard, pensai-je, les mouches se dégoûteraient de la société des hommes et trouveraient que nous ne mangeons plus assez proprement !

Et, dans mon rêve, je voyais ces petites bêtes se faire soigneusement brosser par leurs domestiques, et je les entendais se dire entre elles, d'un air pincé : « Décidément, la compagnie de ces goujats devient intolérable. Depuis qu'ils font tant de politique, il faut se laver les pattes à tout moment, dès qu'on les a touchés. »

***

Eh ! mon Dieu ! ce genre de billevesées-là est fort naturel au cerveau humain. Nous avons tous été plus ou moins opprimés, — plutôt plus que moins, — par des compagnons

ennuyeux, et, quand ils cessaient de nous martyriser, au lieu de nous livrer, *in petto*, aux transports d'une joie profonde, mais décente, ou d'essayer, en plein boulevard, les pas congrus d'un menuet de délivrance, nous nous demandions avec une anxiété douloureuse : — Ah ça, est-ce que nous sommes devenus plus ennuyeux qu'eux-mêmes, puisqu'ils nous fuient ?

Imaginez un peu qu'on eût délivré... (quelque maladroit comme mon animal de tout à l'heure) Socrate de Xantippe. Immédiatement la vie du sage, qui dut principalement sa renommée à sa patience conjugale, devenait un enfer. Sa renommée était immédiatement compromise. Tout en étant l'homme le plus honorable du monde, en même temps que sa femme il perdait son gagne-pain. Il n'y a pas à nier. — Socrate ! eût-on commencé à dire dans les clubs d'Athènes, Socrate ? eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc de si malin ? Il enseigne la résignation, mais il n'a pas les moyens d'en donner l'exemple. C'est un simple farceur comme ce Sénèque, qui, plus tard, écrira sur un pupitre d'or massif l'éloge de la pauvreté ! Et voilà mon Socrate ruiné, sans leçons,

courant inutilement après de problématiques cachets. Et sa tendresse pour Alcibiade donc ! que de cancans ! L'insupportable présence de Xantippe était tout simplement l'honneur et la raison d'être de ce philosophe. Une seule hypothèse eût été plus terrible que celle de sa disparition.

Imaginez, un instant, qu'elle fût devenue aimable. Voilà Socrate en méfiance contre les bons procédés de son épouse transformée, redoutant le poignard sous les fleurs et le poison dans cette ambroisie. Non ! c'eût été à se casser la tête contre les murs. La vérité, c'est que nous aimons nos bourreaux.

***

Tiens ! j'allais oublier les mouches.

Vous ne saurez jamais toutes les imaginations qui m'étaient venues à propos de leur absence dans cet été maudit.

J'avais cru, un moment, que le sérieux de notre jeunesse en était peut-être le motif. Car les collégiens d'aujourd'hui sont un peu plus graves que les professeurs d'autrefois. Ces futurs tripoteurs du cinq pour cent sont d'un

ennuyeux prématuré. Ah! ceux de mon temps sacrifiaient mieux à tous les jeux de leur âge et réservaient, en particulier, aux mouches, une partie des prévenances qui comblaient les longueurs des études. Ils n'avaient pas leurs pareils pour les débarasser de leurs ailes quand elles avaient trop chaud, pour les faire courir sans tête, sur les tables, afin qu'elles fussent plus légères, pour leurs entrer délicatement dans le corselet le timon de victorias en papier, pour les piquer, dans une héroïque attitude, sur des bouchons moelleux, pour les enfermer dans des cages de liège et d'épingles, enfin pour leur prodiguer les supplices ingénieux qui attachent. Au dire des moralistes de brasseries, tout cela était cruel. Et cependant, en vertu de l'axiome que je viens d'émettre tout à l'heure, les mouches prenaient une joie amère à toutes ces distractions. La preuve, c'est que, nulle part, elles n'étaient plus abondantes que dans les salles d'études.

— Aujourd'hui, me disais-je, elles n'ont plus de partenaires pour s'amuser à tout cela dans nos lycées, elles s'embêtent.

***

Il n'était rien qui ne me fît sentir le vide qu'elles laissaient dans la création tout entière. D'abord les coches marchaient infiniment moins vites, cochers et chevaux s'endormant faute de mouches. Les oisifs, n'ayant plus rien à gober, devenaient affreusement méchants et faisaient des vers sans rimes. Les sauces de cuisines de banlieue étaient tellement maigres que les clients étaient obligés d'y tremper leurs doigts pour leur donner un peu de corps. Les vitres avaient perdu leur sonorité charmante et, ne servant plus de water-closet à ces facétieux coléoptères, étaient d'une transparence uniforme qui donnait beaucoup de dureté aux objets vus au travers. Enfin les gens rageurs, n'ayant plus rien à prendre, étaient bien plus insupportables encore. Et les pêcheurs à la ligne, donc ! Plus désespérés que celui de Puvis de Chavannes lui-même, on les voyait, le long des rives, cherchant en vain l'amorce chère, entre toutes, à la naïve ablette. Je ne parle pas de la souffrance des araignées qui, perdirent tout embonpoint cet été-là et furent obligées d'aller

se faire nourrir, dans les prisons, par un tas de Pélissons à qui le gouvernement servait, dans ses propres édifices, une pension alimentaire. Quel cataclysme ! mes enfants ! et comme tout se tient dans la nature !

Mais enfin les mouches sont revenues cette année. Elles paraissent même plus insupportables que jamais. Bonnes petites bêtes ! Comme vous allez nous ennuyer ! Mais si vous nous manquiez, comme nous nous ennuierions !

SCIENTIFIQUES PROPOS



SCIENTIFIQUES PROPOS

Il paraît que je m'étais contenté jusqu'ici d'un tas de faux raisonnements, en admettant, comme nombre de mes concitoyens, que la lune n'était pas habitée. Cette assurance me rendait doucement irrespectueux envers le satellite de notre planète et j'osais l'employer dans mille comparaisons n'ayant rien de flatteur pour sa figure. Je me réservais, de plus, quand je serai pur esprit, d'aller rôder autour de ses volcans éteints et y goûter le lumineux repos des solitudes éternelles, tandis que les

autres âmes, moins avisées que moi, continueraient à fréquenter les imbéciles déliés de leurs terrestres chaînes. Car il n'est pas probable que la mort donne de l'esprit à ceux qui n'en avaient pas de leur vivant. Je me rêvais ainsi l'hôte recueilli d'un silence sans fin dans la profondeur des espaces, oubliant à jamais l'odieuse faconde des politiciens, les propos évaporés des cabotines, les plaintes ridicules de Géronte, tous les bruits de la sottise humaine, et je contemplais avec une vague tendresse cet astre hospitalier à mes farouches espoirs de désert et de méditation. O néant du néant lui-même! Je viens de lire quelques pages d'un homme compétent, lesquelles ruinent, à la fois, une des gaietés de ma vie et tous mes projets d'outre-tombe. Je ne plaisanterai plus la lune, parce qu'une affaire posthume avec un spadassin sélénite ne me tente pas. Qui sait de quelles armes se servent ces gens-là? Ce sont peut-être tous d'anciens pharmaciens. Je n'élèverai plus vers elle le vol découragé de mes songes puisqu'elle est vraisemblablement pareille à notre immense taupinière sans cesse remuée par la pétulance des appétits, des ambitions et des désirs.

Homme compétent, je te maudis pour les illusions dont tu me découronnes !

***

C'est qu'il n'y a pas à dire. Le raisonnement de ce misérable savant est le plus juste du monde. Il affirme que les meilleurs télescopes ne rapprochent pas la lune à moins de quarante lieues. Or, à cette distance, on ne reconnaîtrait pas son meilleur ami. Allez donc regarder de Paris s'il y a encore des pucelles à Orléans ! Alors de quel droit affirmerions-nous que des quidams que nous ne saurions voir n'existent pas ? L'observateur Klein a, paraît-il, décidé qu'il y avait de l'herbe dans la lune. Il faut bien, dès lors, quelqu'un pour la manger ; sans quoi cet astre, plus chevelu qu'Absalon, traînerait depuis des siècles, dans l'espace, une perruque de verdure qui retarderait sa course et désolerait nos almanachs. De quoi, sinon de foin, pourraient se nourrir, en effet, des êtres nécessairement dénués de toute poésie ? Car apprenez encore cet affreux secret : il n'y a ni printemps ni automne sur cet astre déshérité. Pas de printemps ! aucun

parfum de renouveau, aucune musique d'espérance : ni caresse dans la tiédeur de l'air, ni jeunes amours renaissantes dans l'âme! Pas d'automne! aucun adieu des fleurs, aucune chanson du souvenir : ni mélancolie dans le déclin des feuillages, ni tendresses suprêmes au seuil des mauvais jours! Ces deux saisons où la Nature nous parle de si près sont les plus belles de l'année. Mais là-bas, — mon savant l'affirme — rien que l'hiver succédant brusquement à l'été, comme une lampe qu'on emporte. Hier le soleil rouge dans les chaudes splendeurs du couchant; le matin l'ombre affilant les couteaux aigus de la gelée. Et cela tous les quinze jours, sans une seule trêve pendant le long combat de l'éternité! Comment trouvez-vous le séjour que mon ignorance m'avait fait choisir?

***

Et encore nous ne jugeons la lune que sur un de ses côtés, puisque les astronomes ont établi qu'elle nous montrait toujours le même. A moins de lui supposer des sentiments désobligeants à notre endroit, il faut supposer que

c'est celui qui est le mieux, et que l'autre doit être particulièrement malpropre puisqu'elle le cache avec tant d'obstination. Fi! mademoiselle! Je me plais à croire qu'il n'en était pas ainsi au temps où vous vous appeliez Phébé et que votre amoureux Endymion vous pouvait contempler sous toutes les faces, quand, traversant pour lui les bleus chemins de l'espace, sous l'œil indiscret des petites étoiles, vous veniez vous abattre à son flanc, dans les gazons scintillants aux lumières argentées de votre corps de déesse. Savez-vous que c'était le bon temps, ma mie, pour vous que suivaient, autour de votre char de nuées, les encens d'un culte immortel, et pour les hommes épris d'une fable plus charmante que la réalité, vivant dans le beau rêve païen, les regards droit vers le ciel peuplé de visions sacrées, non pas penchés, comme aujourd'hui, vers la pointe insensible des compas ou la clarté desséchante des creusets. Je veux bien que cet état manquât de compétence, mais il était assurément plus près du bonheur que le nôtre, et c'est un héroïsme bête que celui qui préfère aux innocentes douceurs du mensonge les farouches désenchantements de la vérité.

IMPRESSIONS D'AUTOMNE



IMPRESSIONS D'AUTOMNE

Qu'a pu devenir la petite Jeanne ? Elle avait douze ans quand j'en avais dix-huit et que je venais aux vacances, chez ses maîtres, amis de mes parents, pour la solennité annuelle des vendanges. Le clos n'était pas bien grand ; il suffisait d'une journée pour en dépouiller les vignes de leur collier de perles noires. Mais quelle journée ! Dès le petit matin, sous le

brouillard où courait encore une poussière argentée de lune, on partait dans la charrette cahotante, les hommes allumant, avec leurs pipes, de petites étoiles rouges dans cette demi-nuit, les femmes enveloppant de loques de laine leurs chairs frissonnantes, les enfants poussant des cris de joie en se bousculant parmi les hottes. Jeanne était la fille du jardinier. Elle était très forte pour son âge, blonde avec une chevelure toujours en broussaille, un teint très blanc, fouetté çà et là de rose, de grands yeux d'un bleu violacé comme les pervenches. Tandis que toutes ces physionomies banales de coupeuses de raisin et de porteurs de fardeaux sont absolument sorties de ma mémoire, j'y ai gardé fidèlement son image, et cette époque de l'année ne saurait venir sans que je l'y rappelle. Je la revois jambes nues, — ses jambes d'adolescente déjà noblement dessinées, — les bras égratignés et les vêtements déchirés par les ronces, gamine redoutable déjà par le sentiment de sa future beauté, mordant à pleines dents blanches aux grappes et se barbouillant de leur sang avec volupté. Je pense à ses lèvres rouges et humides, au défi que son regard triom-

phant jetait à toute la nature, à l'épanouissement gourmand de cette créature délicieusement avide et, songeant qu'elle est femme aujourd'hui, femme à l'âge où l'on commence à craindre de ne plus longtemps aimer, je me demande avec une mélancolie inquiète : Qu'a pu devenir la petite Jeanne !

***

Vous vous rappelleriez mon amour, si vous n'étiez femme, — c'est-à-dire oublieuse, — cette allée jonchée de feuilles jaunes où nous marchions en remontant du pont de Sèvres par le bois de Saint-Cloud. Nous ne nous parlions pas, et je crois même que nous nous boudions un peu parce que vous m'aviez accusé de ne pas vous aimer, ce qui était un fameux mensonge. Ou bien était-ce simplement la mélancolie des arbres à demi dépouillés déjà qui nous gagnait? Car les choses ont des tristesses contagieuses à notre âme, et cette fraternité entre ce qui se meut et ce qui contemple est bien pour nous faire croire que rien n'est insensible ici-bas et qu'une pensée muette est au fond des recueillements

de l'immobilité. Vous alliez donc, à tous petits pas, égratignant le sable du bout de votre ombrelle, et j'étais à vos côtés, enveloppé de rêverie. Bien qu'il ne fût guère plus de trois heures, le soleil, derrière nous, se penchait déjà vers l'horizon, et ses rayons obliques dessinaient devant nos pas, entre les ombres portées des taillis, de petits lacs de lumière, calmes et étincelants. Sur le sable fin de l'un d'eux un papillon se débattait, et la même pitié nous prit ensemble à regarder cette bête agonisante sous le dernier adieu de la chaleur et de la clarté. Car c'était avec des efforts inutiles qu'abattue sur le dos et fouettant en vain, de ses ailes douloureuses, le sol où se collait leur belle poussière de pourpre et d'or, elle agitait ses pattes de velours, engourdies déjà, comme pour appréhender l'air vide et l'espace immense. Devant l'accomplissement inexorable de ce destin nous eûmes la même pensée, car votre bras se passa sous le mien et je le sentis qui me pressait délicieusement avec infiniment de terreur et de tendresse. Ce souvenir est certainement sorti depuis longtemps de votre joli cerveau. Moi, il me hante encore et, quand je veux aimer maintenant, il

me semble que mon cœur n'a plus, pour s'envoler vers les extases, que les ailes palpitantes de ce papillon désespéré et déjà pris aux frissons mortels de l'hiver.

***

Ça, compère, vous me la fichez bonne! Elle a toutes les vertus, s'entend, et même d'autres que vous ne lui connaissez peut-être pas. Son visage est le plus noble du monde, sans une ride d'ailleurs, et la lourde chevelure qu'elle entasse à son chignon est bien à elle, quoi qu'en disent ses méchantes amies. Elle a les épaules magnifiques et s'élargissant, à la chute du cou, comme un fleuve de lait qui devient une large mer; je crois volontiers que la fermeté de ses seins est demeurée proverbiale — car les proverbes durent plus longtemps que la sagesse des nations. Mais ce dont je suis certain c'est qu'elle possède une croupe admirable, des cuisses merveilleusement remplies et des mollets d'un dessin exquis. Mais quant à n'avoir que trente ans, mon garçon, c'est une autre affaire! Alors moi

quand je dormais avec elle, il y en a quinze, je détournais une mineure et je n'ai plus qu'à m'aller livrer aux nouveaux magistrats de M. Martin-Feuillée. Grand merci! Quelle rage ont les hommes de vouloir toujours rajeunir leur maîtresse quand ils en parlent à leurs compagnons! Mais chère bourrique, il est d'autant plus glorieux d'être aimé d'une femme qu'elle a plus d'expérience et que vous triomphez en elle d'un plus grand nombre de comparaisons. La grande malice de tourner la tête à une jeune fille qui n'entend rien aux choses de la passion. Et puis, la femme vraiment belle ne cesse jamais de l'être et j'en sais qui demeurent, sous leurs cheveux blancs, les plus admirables du monde. Balzac fut un timide en s'arrêtant à la femme de trente ans. Pour la femme comme pour les fruits, parlez-moi de l'automne qui donne aux poires leur rotondité savoureuse et gonfle de sucs exquis l'or transparent des raisins! Elle a près de quarante ans, compère, et vous êtes plus heureux que je ne le fus! Et il y en aura d'autres peut-être, plus heureux que vous!

***

Octobre, sur les bois posant ses pieds vermeils,
Ensanglante leur cime et fait choir leur verdure.
Les arbres inquiets, pressentant la froidure,
Accrochent à leurs flancs l'or des derniers soleils.

Aux arbres des forêts mes désirs sont pareils :
— Car pour l'âme non plus, il n'est printemps qui dure ? —
Un âpre hiver l'attend et qu'il faut qu'elle endure,
Lourd de désespérance et de mornes sommeils.

Avant que d'en vêtir le linceul monotone,
Je veux connaître aussi les splendeurs d'une automne
Où tout semble plus doux parce qu'il va finir.

Et, comme la feuillée au bord des avenues,
S'empourpre pour cacher encore les branches nues,
Baigner mon cœur vivant dans l'or du souvenir !

PAUVRE JEAN RAISIN!



PAUVRE JEAN RAISIN !

En vérité, j'ai fait, cette nuit, un rêve abominable.

J'ai rêvé que Jean Raisin, — l'honnête Jean Raisin, — le vertueux Jean Raisin, — le vieil ami du paysan de France, — le fils légitime de la vigne si noblement chantée par Pierre Dupont, — celui que Gustave Mathieu chantait encore, il y a dix ans une rose à la boutonnière. — j'ai rêvé, dis-je, que Jean Raisin était mort !

D'un bout à l'autre des contrées et des âges, c'était une lamentation à fendre le cœur d'un négrier lui-même. Les Dieux ennemis se confondaient dans un deuil sans nom. Noé et Bacchus se disputaient l'honneur de conduire ses funérailles. Tels le curé et le rabbin se flanquaient des coups de pied dans les jambes à l'enterrement de Léon Gozlan, qui avait imaginé de faire accroire à chacun d'eux qu'il mourait dans sa religion. Toute la Nature était contristée; les grives se perçaient elles-mêmes de leurs becs aigus et, des montagnes de Thrace aux coteaux d'Argenteuil, ce n'était qu'un cri immense, infini, déchirant :

« Pauvre Jean Raisin ! »

— Il était si pimpant et si coquet avec son habit vert tendre qui lui donnait l'air d'un berger de Florian! disaient les nymphes du Printemps.

— Il était si cossu et si faraud, ayant aux lèvres, comme une fumée de cigarette, ses spirales verdoyantes!... et si décent!... des feuilles de vignes partout!... disaient les nymphes de l'Été.

— Il était si noble et si courageux sous le faix empourpré des grappes, et coiffé, par le

soleil, de son casque d'or rouge! disaient les nymphes de l'Automne.

— Il était si vénérable avec sa chevelure de sarments et versait tant de gaieté au foyer sans feu! disaient les nymphes de l'Hiver.

Et toutes, sur un air composé par Litolff expressément pour la circonstance, répétaient dans un chœur désespéré :

« Pauvre Jean Raisin! »

***

— Que t'avions-nous fait pour nous punir si cruellement en nous quittant? s'écria tout à coup un homme à l'air très innocent que je reconnus immédiatement pour un de nos diplomates.

A cette question saugrenue et d'une candeur navrante, je vis — chose épouvantable! — le mort tressaillir et je l'entendis fort distinctement répondre d'une voix profonde comme l'ignorance d'un directeur de théâtre :

— Ce que vous m'avez fait!... Vous avez prostitué mon nom à un tas d'inventions abominables!... — Et je me pris à penser alors à tout ce que l'art de la sophistication moderne

avait dû faire souffrir au pauvre diable. Après l'avoir baptisé, ce qu'il avait accepté moins volontiers encore que le petit Mortara, étant beaucoup plus âgé que lui, on l'avait empoisonné avec les produits chimiques les plus audacieux. On l'avait teint avec de la fuchsine, comme les cocottes qui déguisent leurs cheveux en brins de chanvre; on lui avait donné des bouquets de violettes, comme à un bonapartiste, à lui, le vieux républicain. On lui avait fabriqué de faux états civils, à lui, le loyal dépositaire de la vérité.

Aujourd'hui même, à peine a-t-il été question de sa maladie, que des ingrats pleins d'imagination ont proclamé des moyens de le remplacer, ont inauguré des liqueurs perfides destinées à le supplanter pour jamais... Il y a déjà pour le moins une douzaine de messieurs graves et cravatés de blanc qui ont confectionné de petites fioles dont cinq gouttes dans un hectolitre d'eau donnent cent cinquante bouteilles d'un bordeaux exquis, plus fortifiant que le vrai bordeaux. C'est pour être pris avec les extraits de viande qui nous offrent, dans un petit pot soigneusement fermé, l'essence de cent vingt-cinq bœufs des

Pampas. Grâce à ces superbes découvertes, on pourra se donner bientôt une indigestion au bout d'un cure-dent, et se griser avec un pèse-gouttes. Les repas de corps se feront autour de la pointe d'un paratonnerre. Les vivres d'un corps d'armée voyageront dans un étui à cigarettes. C'est admirable. Mais que deviendra la gaieté des longs repas qu'embaumait le parfum des viandes fraîchement rôties et qu'arrosait à longs flots la dive « purée septembrale » ? Que deviendra le souvenir si pâle déjà des goinfreries magnifiques immortalisées par Homère et par Rabelais ? On va nous servir les vins en pilules. Ah! pauvre humanité !

Pauvre Jean Raisin !

***

— Ce que vous m'avez fait! reprit le mort dont grandissait la colère. Vous avez traîné dans la honte des bouges ma plus belle maîtresse : la Chanson !

Et je me dis, en effet, que ce vieil inspirateur des refrains de nos aïeux avait bien à se

plaindre de la Muse populaire contemporaine. Il avait donné de l'esprit à tout le monde pendant des siècles, et il voyait ce long succès englouti dans un effroyable débordement de sottise. Après avoir vécu dans l'intimité d'Anacréon, — le vieillard amoureux, — d'Horace, — le philosophe lyrique, — de maître Adam, — le bon tonnelier, — de Desaugiers, — le gai compagnon, — de Béranger, — l'aimable satirique, — de Pierre Dupont, — le grand et doux chanteur des paysages, — il en était réduit à la société d'Oreste Blondelet, veuf de son Pylade Beaumaine! De la maison du sage, puis de la guinguette, puis du Caveau, on l'avait traîné sur les planches cyniques où se crie : *Je suis la sœur d'un emballeur!* ou *Tiens! voilà Mathieu!* entre deux hoquets à la bière, lui qui avait autrefois connu d'Evremont et Chapelle, lui que Ronsard avait idéalisé dans une strophe magnifique! lui qui portait dans ses veines du sang de la vieille Gaule dont Tacite avait dit : *Vino et cantilenis sua infortunia solantur!* Lui qui portait en soi le courage des jeunes soldats, comme la pierre à fusil cache l'étincelle! Les ivrognes d'aujourd'hui ne lui font plus

dire que des sottises. Il y a de quoi vraiment en mourir de dégoût.

Pauvre Jean Raisin!...

★★★

Je m'étais réveillé.

Les songes n'ont jamais présagé l'avenir, bien que Racine ait voulu l'insinuer dans *Athalie*. Mais ils s'inspirent volontiers des impressions du passé. C'est ce qu'ils ont de commun avec l'art du somnambule. Ce mauvais rêve m'était venu d'avoir couru, dimanche, les vignes de Suresnes. Ah! mes amis! le triste spectacle pour ceux qui aiment le nectar aigrelet de ces coteaux, — et j'en suis à l'heure des fritures! — C'est l'abomination de la désolation prédite par le prophète Gustave Mathieu! Jean Raisin n'est pas mort. Mais la pluie le gonfle vainement, nul rayon de soleil ne venant mûrir ses grains alourdis par les ondées. Si la chaleur ne revient, il menace de rester à l'état de petits pois verts. C'est à donner la chair de poule aux pigeons, ce que le roi Henri IV, l'homme à la poule au

pot dominicale eût trouvé fièrement économique.

On m'avait, de plus, raconté, dans la journée, une histoire épiscopale qui m'avait frappé l'esprit.

Un Monseigneur avait, dans les bureaux de son archevêché, un vieil employé qui y grattait du papier depuis cinquante ans au moins. Ce pauvre diable était si fort abruti par sa quotidienne besogne, que les abréviations administratives dont il avait l'habitude, dans son travail d'expéditionnaire, étaient pour lui des formules consacrées. C'est ainsi que les deux lettres S. et E. se suivant, ces majuscules voulaient invariablement dire : « Son Excellence ». Or, il advint qu'un jour le prélat, fatigué, pria le brave homme de lui faire une lecture. C'était un livre de voyages qu'il lui avait mis dans les mains. Quand le lecteur improvisé arriva à cette phrase imprimée du narrateur : « Nous filions vingt nœuds, poussés que nous étions par un excellent vent de *S.-E.* », le bonhomme n'hésita pas un instant et lut d'un air gracieux : « Nous filions vingt nœuds, poussés que nous étions par un bon vent de *Son Excellence*. »

— Êtes-vous gris ou fou, monsieur? dit l'archevêque outré.

Lui gris! l'innocente créature! Il n'avait jamais bu que de l'eau toute sa vie. Mais il est d'usage de calomnier le vin à tout propos.

Pauvre Jean Raisin!

CHI LO SA?



CHI LO SA ?

Encore un explorateur à l'horizon! O Stanley, ô Brazza, tenez-vous bien. Celui-ci opérait-il avec des bottes comme Stanley? ou sans bottes comme Brazza? Je n'en sais rien. Mais il revient de l'intérieur de l'Afrique, on le dit du moins, ce qui, pour moi, est absolument la même chose. Car mes notions sur cette contrée ne me permettent pas de vérifier l'exactitude des récits qu'elle inspire aussi bien aux hommes d'imagination qu'aux hommes de science. J'avoue même qu'un voyageur qui serait, en même temps, un tantinet fumiste pourrait me faire avaler les plus abo-

minables blagues et gonfler ma mémoire des plus mensongers documents. Il ne tiendrait vraiment qu'à lui de me rapporter des trésors inventés, de me raconter des bourdes stupéfiantes, de me parler de peuples n'existant pas, de me décrire des paysages dont la topographie est seulement dans son cerveau. Ce qui me frappe encore, c'est que tous mes compatriotes sont absolument dans le même cas que moi, c'est-à-dire complètement à la merci de ces narrateurs. Alors un doute affreux envahit mon âme candide. Qu'est-ce qui me prouve que ces gens-là n'abusent pas cyniquement de notre crédulité? Aurais-je même le courage de les estimer s'ils manquaient à ce facile devoir envers notre bêtise.

***

Je me mets à leur place un instant. Ce sont eux-mêmes qui dressent, loin de tout contrôle, les procès-verbaux de leurs actions d'éclat. Et vous croyez que je serais assez niais pour marchander les nobles exemples et les traits d'héroïsme à ma mémoire? Mais je manquerais ainsi à tous les égards que je dois à ma famille

qui compte sur mon nom pour l'illustrer. Je me conduirais comme un pur égoïste, outre que j'affirmerais pour la gloire un mépris indigne d'une grande âme. Malheureux, en effet, ceux qui ne sentent pas son saint aiguillon! Aussi je ne lésinerais pas sur mes titres à l'admiration du présent et de l'avenir. Ce que j'aurais tué de lions, délivrés de peuples opprimés, fait baiser ma canne surmontée d'un mouchoir tricolore à des chefs sauvages, fait envier notre administration à des cannibales, propagé les bienfaits du parlementarisme dans le désert qui en est le milieu naturel, allumé de bûchers ardents et civilisateurs sur les collines de la barbarie, ne tiendrait pas dans vingt in-octavos. Je me voudrais une statue, me figurant mis à la dernière mode dans l'immensité, sous le bras droit une Académie, et un Sénat sous le bras gauche, des journaux plein mes poches et, sur ma poitrine, une brochette de médailles avec des cocottes en effigie, réunissant, en un mot, sur ma personne, tout ce qui symbolise les bienfaits du temps, la modernité puissante et le progrès vainqueur. On m'inaugurerait en bronze ou en marbre, mais certainement avec des discours embêtants

comme la pluie où des députés chaufferaient leur réélection, où des ministres célébreraient le cabinet, où de temps en temps j'attraperais, dans un revers de phrase, un petit mot sur mes vertus, ce dont mon âme grouillerait d'aise dans l'immobilité silencieuse de la tombe, au point que les petites fleurs que l'oubli y aurait respectées croiraient à un tremblement de terre et sentiraient passer un frisson dans leurs pétales effarés.

***

J'aurais même mieux fait que cela. Comme l'immortalité est chose problématique, après tout, et comme il est toujours agréable de s'entendre soi-même louer, fût-ce par des imbéciles, j'aurais fait le mort sans l'être vraiment, comme jadis le vieux Rembrandt pour mieux vendre ses toiles. Ayant changé soigneusement la forme de ma barbe, j'aurais rapporté soigneusement mes propres cendres dans une urne de porphyre, et j'aurais assisté ainsi successivement à mes funérailles et à l'érection de mon monument commémoratif. Rien n'aurait pu m'empêcher d'y exhiber, moi-même,

mon petit morceau d'éloquence et d'y dire, une fois pour toutes, avec une franchise méridionale jusqu'à la brutalité, tout le bien que je pense de moi. On n'est jamais mieux pleuré que par soi-même! Je suis certain que je me serais prodigieusement attendri au souvenir des grandes actions que je n'avais pas faites, des périls que je n'avais pas courus, des dévouements que je n'avais pas inspirés, des souffrances que je n'avais pas endurées, et que je me serais donné des larmes qui auraient rafraîchi mes yeux comme une rosée. Puis je me serais constitué le gardien de ma propre statue, ne demandant pour cela qu'un fort petit traitement à la municipalité. C'est moi qui aurais empêché les chiens malappris de venir compisser ma grille, comme ont coutume de le faire ces animaux irrespectueux à la gloire, et les oiseaux du ciel de venir encrotter de leur paraphe blanc les revers de ma redingote, suivant la coutume malpropre de ces bêtes aériennes, mais relâchées. On m'aurait vu, de l'aube d'or au couchant du pourpre, *a custodia matutina usque ad noctem*, comme dit la biblique expression, monter la garde autour de mon effigie, et je n'aurais pas

conseillé aux polissons de venir blaguer mon nez sagace, mais incorrect, mon front large, mais mal abrité de cheveux.

***

Suis-je serin! Mais, pendant que j'y étais et puisque c'est moi-même qui aurais donné des indications sur moi, je me serais fait représenter comme le plus beau des enfants des hommes, je me serais donné le physique d'Apollon, d'un Apollon légèrement flatté, d'un Apollon mâtiné d'Hercule, afin que mon succès près des dames fût complet. J'aurais allié dans mon torse impeccable, la force et l'élégance, la vigueur et la grâce, tout ce qui subjugue avec tout ce qui charme. Et quand, vaincue par cette plastique perfection d'un homme d'airain ou de pierre, quelque vierge enamourée ou quelque épouse connaisseuse avait laissé échapper l'hommage furtif de son admiration, je me serais penché doucement à son oreille et y aurais murmuré le vers célèbre du *Revenant* de Victor Hugo :

... C'est moi, ne le dis pas.

Mais non! même pour une si noble conquête, supérieure, n'en déplaise à Buffon, à celle du cheval, je ne trahirais pas le secret de ma mort; je ne violerais pas le mystère de ma propre tombe. Je savourerais longuement et à petites gorgées la gloire posthume dont m'aurait entouré la naïveté de mes concitoyens, et qui sait si, moi-même, pris à mon propre mensonge, je n'aurais pas fini par croire tout ce que j'avais imaginé, ce qui sera l'immortel châtiment et l'immortelle excuse de tous ceux qui auront beaucoup menti devant l'Éternel!

A QUELQUES BELLES



A QUELQUES BELLES

I

A la jolie dame qui s'ennuie.

C'est en ces termes que vous avez signé, Madame, m'assurant à la fois, de votre beauté et de votre modestie. Donc vous vous ennuyez, et pour que je n'en ignore, vous daignez ajouter que c'est « dans votre grand lit ». Vous

restreignez ainsi singulièrement le champ des conseils que vous me faites l'honneur de me demander sans doute par cet aveu. Je serais parfaitement ridicule ensuite à vous conseiller les bonnes lectures comme remède à vos nocturnes mélancolies. Je n'ai pas le choix des médicaments. C'est un amant qu'il vous faut, Madame, et tout ce que je peux faire c'est de vous le souhaiter accompli, et de vous donner mon avis sur les vertus qu'il faut rechercher en lui. Le cas est d'ailleurs le plus simple du monde, puisque vous seule êtes intéressée dans cette délicate aventure, et que vous n'avez pas à satisfaire les goûts d'un mari en même temps que les vôtres, ce qui est fort difficile quelquefois. Car certains hommes tiennent à être faits cocus d'une certaine façon et seulement par des gens qui leur conviennent, qui fassent leur whist tous les soirs, par exemple. Laissons ces sybarites de côté pour ne penser qu'à vous.

Au point de vue de l'amour, Madame, je classerais volontiers les hommes en deux catégories : ceux pour qui il est l'unique chose de la vie et ceux pour qui il n'est qu'une ai mable distraction : Desgrieux, si vous voulez,

d'un côté, et Napoléon de l'autre. Je n'ai pas besoin de vous dire que la seconde ne mérite même pas votre attention, car votre désir ne me paraît pas précisément d'être impératrice. Reste donc à savoir comment reconnaître les élus qui appartiennent à la première, les seuls que je vous recommande. Au physique, tout d'abord à un certain air négligé, qui, si je ne vous mettais en garde, préviendrait, à tort, contre eux vos penchants raffinés. Celui qui aime vraiment la femme et l'aime uniquement ne s'occupe pas d'être lui-même joli. C'est parfaitement illogique de sa part, puisqu'il perd ainsi un moyen de plaire à un tas de jolies bêtes qu'il est tout prêt à trouver spirituelles; mais c'est ainsi. L'abnégation absolue est au fond de tous les cultes sincères. Pour ceux que la Beauté de la Femme affole vraiment, tout disparaît dans le monde et eux-mêmes par-dessus le marché. Le Monsieur, séduisant d'ailleurs, qui aura passé quatre heures à sa toilette, ne sera donc pas votre fait. Mais le malhonnête qui ne l'aurait pas faite du tout non plus. Car, si la contemplation intérieure de sa belle ne permet pas à l'amant parfait de se trop regarder soi-même,

le respect lui interdit de se présenter devant elle dans une tenue à lui faire horreur. Quant à certains signes extérieurs auxquels les commérages des vieilles ont donné une certaine autorité, je n'en ai pas vu l'influence démontrée d'une façon certaine. La longueur du nez ne prouve absolument rien, et les grands airs de vigueur pas davantage. C'est d'ailleurs un point de vue délicat sur lequel il ne me convient pas d'insister.

J'arrive au moral, Madame, et je vous recommande, pour lui, un criterium analogue. L'Amour n'a qu'un ennemi sérieux : l'amour-propre. C'est contre lui que vous devez diriger toutes les épreuves auxquelles vous soumettrez le néophyte avant de l'admettre dans le temple — je veux dire « dans votre grand lit ». Proposez-lui hardiment de faire, pour obtenir de vous une faveur, grande comme ça, la plus petite faveur, une fleur que vous aurez touchée, de faire, dis-je, un acte d'une stupidité écrasante, et qui doit le rendre grotesque aux yeux de tout le monde, de briser sa carrière, de donner sa fortune au Mont-de-Piété, de tuer son meilleur ami, de jeter au feu le livre qui ferait sa gloire. S'il hésite un instant

mettez-le à la porte. Il y en a tous les jours qui n'hésitent pas, et ce sont les vrais.

— Mais, me direz-vous, c'est un idiot que vous m'offrez pour amant.

— Non ! je vous offre un sage, au contraire, un sage qui sait que l'amour vaut qu'on lui sacrifie tout ici-bas. Vous n'êtes d'ailleurs digne de lui que si vous trouvez ce qu'il fait le plus naturel du monde, et si, quoi qu'il fasse, vous êtes sûre de ne jamais vous moquer de lui. Voilà l'homme que ma faible expérience me permet de recommander à votre ennui. Vous remarquerez, Madame, que je ne m'offusque pas des doutes disgracieux que vous émettez à mon endroit, en me disant que J'AI DU être un amant agréable. Fidèle à mes propres préceptes, je m'oublie moi-même, en cette grave matière, pour être tout à mon sujet. Je me contenterai de vous rappeler que : « Quand on fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit ». Et dans : « Fais ce qu'on doit » il y a... Tenez ! je ne veux pas dire une bêtise. J'aime mieux me déclarer votre très humble serviteur.

II

A la femme aimable qui pleure.

Il fallait donc me le dire tout de suite, Madame. Car vous me ferez l'honneur de croire que sans être expert en écritures publiques, j'ai parfaitement reconnu la vôtre et suis convaincu que vous êtes une seule et même personne avec *la jolie femme qui s'ennuie*. Vous êtes sous le coup d'une désillusion, et ce sont des tristesses que vous exhalez en doutes amers. Vous avez eu raison de me choisir pour confident, et je vous en remercie; car si je ne suis plus sûr d'être encore un « amant agréable », je suis certain d'être demeuré un excellent ami. « La femme, dites-vous, s'est donnée corps et âme, oubliant tout ce qui n'est pas son amour, idéalisant sa passion à force de tendresse ! » Ah ! vous avez fait cela, Madame? Eh bien, vous avez joliment bien fait, et vous auriez grand tort de le regretter. Je ne vois à plaindre, dans votre aventure, que celui qui s'est trouvé au-dessous de l'idéal que vous

vous en étiez fait. Car lui perd quelque chose, votre tendresse, et vous, vous êtes sûre de ne rien perdre, puisqu'il n'est pas celui que vous croyiez. Vous en avez aimé un autre sous ses traits et son costume. Cet autre n'est pas mort pour vous et vous attend peut-être. Il n'y a de vrai dans la vie que nos chimères. Et cela, par l'excellente raison, Madame, que nous ne voyons dans les autres, quand nous les aimons, que ce qui est en nous-même. Nous portons en nous un trésor d'illusions sans cesse renaissant. Qui a aimé est bien sûr d'aimer encore, et c'est l'essentiel, après tout. Vous ajoutez : « La femme retombe lourdement sur terre, le cœur brisé par sa chute. » La nature a prévu les chutes de la femme et l'a rembourrée comme il convient. De plus, l'extrême mobilité de son humeur lui donne des ailes pour remonter dans l'azur. Vous y remonterez, Madame, c'est moi qui vous le dis. Car ceux qui ont pris l'habitude de ce céleste voyage sont comme les cygnes qui ne sauraient demeurer longtemps à terre et qui, à défaut du firmament, trop haut, en cherchent l'image dans la profondeur transparente des lacs. Ainsi des mensonges chers à nos âmes

et qui deviennent la condition même de notre vie.

Vous dites encore : « Parfois alors son âme se bronze et elle se venge. A qui la faute! » A personne, Madame. Si, ce que je ne puis croire, vous portez en vous cet atroce levain de rancune qui s'enfle pour faire souffrir aux autres ce qu'on a soi-même souffert, ne vous en prenez qu'à vous-même. Ceux-là ne méritaient pas d'aimer que les douleurs elles-mêmes de l'amour n'ont pas rendus plus tendres et plus humains. Elles ont, au contraire, cela de bon et de grand qu'elles nous font meilleurs et plus indulgents aux larmes. Pour torturer ceux qui l'aiment, la femme n'a pas d'ailleurs besoin de cette volonté cruelle qui est le désir de vengeance. Elle est, pour ceux que sa beauté tourmente et que son indifférence effraye, l'inconscient instrument d'éternels supplices. Vous ferez assez de malheureux, Madame, parmi ceux que vous ne verrez même pas, pour être douce à celui sur qui s'arrêteront vos regards. « Y a-t-il des hommes qui savent aimer? » vous demandez-vous en manière de péroraison. Relisez *Carmen*, Madame, ou allez la voir à l'Opéra-Co-

mique. Je ne sais pas d'œuvre plus vraie. Elle vous répondra. Il y a encore moins à conclure de vos déboires personnels et passagers contre l'amour que de l'aventure de Mary Cliquet contre le notariat. Car c'est une institution bien plus vieille encore et plus solide que celle des tabellions. J'ai dit et n'en suis pas moins, Madame, — en vertu de l'indulgence dont je vous parlais tout à l'heure et qui est le fruit douloureux de l'expérience — plein de pitié pour ce qui vous semble un mal sans merci.

III

A la dame qui m'a demandé un sonnet et que je veux croire belle.

En gouttes de lait pur la blancheur du jasmin
Jaillit et perle au sein rajeuni de la Terre ;
L'iris au double front et le grand lys austère
De tes pas radieux vont border le chemin.

Si je savais la route où tu viendras demain
Des renouveaux divins contempler le mystère,
Je cacherais un peu de mon cœur solitaire
Dans chacune des fleurs qui tenteront ta main,

Pour que, ce peu de moi, sur ton sein tu l'emportes
Et le laisses mourir parmi les roses mortes,
Dont le dernier parfum fait doux jusqu'au trépas.

Car, c'est quand le printemps fait renaître les choses
Que je voudrais, perdu dans les métamorphoses
Mêler mon âme à tout ce qui baise tes pas!

II

LES
AMOURS D'UN BATELIER

~~~~~~

OUVERTURE DE PÊCHE
~~~~~~



OUVERTURE DE LA PÊCHE

J'ai toutes les franchises, en général, et, en particulier, celle d'avouer mon goût pour la pêche. Je l'ai proclamé hautement ici même, aussi bien que mes joies de l'an passé dans le grand parc que traversaient des eaux vives où se reflétait, en tremblant, l'image d'une élégante châtelaine, poudrée de blanc comme une marquise et gantée de Suède comme un Wilhems. Regardai-je, dans l'onde, les ondulations de la plume aux deux rouges anneaux ou le portrait fuyant de la grande dame! C'est ce qui n'importe qu'à moi et ce que vous ne

saurez jamais. Ça vous apprendra à vous mêler de mes affaires.

Hélas ! ce n'est pas dans ce délicieux séjour, comme on disait au temps de Parny, sous ces ombrages où des souffles attiédis apportaient les échos du violoncelle de Fischer accompagnant, au salon, une sonate de Beethoven ou une fugue du vieux Bach, que je devais recommencer ma saison maritime et fluviale, pour parler comme les codes. La Seine, la vulgaire Seine de banlieue, avec son horizon d'usines aux formidables tuyaux de pipe et sa flottille de bachots hérissés de lignes, avec ses remorqueurs bruyants qui secouent des chaînes comme les damnés et ses lourdes péniches aux sabords plantés de clématites, voilà le théâtre banal qui s'offrait, seul, à mes premiers exploits. Et quels pronostics pour ce début ! Les poissons profitaient des basses eaux que leur a faites l'absence de grandes pluies pour prolonger indécemment la période d'incontinence que leur permettent nos lois. Tous à l'amour, les poissons, pas un à la pêche ! Tous dans le lit de leurs belles ! Pas un dans le lit de la rivière ! C'est au moins ce que m'avait dit mon compagnon, un homme qui s'y connaît aux

mœurs de ces aquatiques bêtes et sait qu'elles ne valent pas mieux que les nôtres. Habile avec cela à exploiter leur gourmandise et me disant : Au fond, je ne suis pas fâché de voir leurs excès. Dans quelques jours, tous ces amoureux-là auront besoin de se refaire et mordront comme des enragés. Je leur offrirai des toniques dont ils seront dupes.

Je suis donc parti, dès l'aube, sans grand espoir, mais certain de passer, avec un causeur aimable, une bonne matinée de plein air.

***

Et, de fait, le spectacle du jour levant était le plus beau du monde. Comme d'un œuf qui se brise et dont l'or se répand, le soleil s'élançait de l'horizon en ouvrant ses deux grandes ailes de lumière. Par derrière, et à l'occident encore à demi-noyé dans l'ombre, les vitres des maisons s'incendiaient de reflets éclatants, et l'on eût dit une illumination féerique. Les martinets se poursuivaient sur le fleuve, égratignant l'eau comme des flèches noires et y traçant des arabesques d'argent aussitôt effacées par le courant. Les arbres des îles faisaient

de grandes masses presque bleues sur lesquelles flottaient de petits nuages de vapeur pareils à des fumées de cigarette dans une chambre calme. L'eau avait des odeurs vivantes comme celles d'une femme qui se réveille ; des musiques lointaines, faites de chants d'oiseaux et de dianes sonnées dans les casernes, exécutaient une aubade tout imprégnée d'espoir et de mélancolie. En pêcheurs sérieux, mon ami et moi nous avions fait silence. Car il paraît que les poissons écoutent volontiers tout ce que nous disons. Les gardons de fond, en particulier, sont d'un potinier écœurant, et les brêmes sont de tous points comparables à nos portières, à cela près que, quand elles tirent le cordon, c'est pour nous inviter à les faire frire. Si bien que, notre mutisme volontaire aidant, peu distrait d'ailleurs par une proie parfaitement insensible à mes amorces, légèrement hypnotisé par la contemplation béate du bouchon toujours immobile, je me mis à rêver tout éveillé, sans discontinuer de tenir consciencieusement ma gaule horizontale au-dessus de la rivière et sans ramener le crin et les plombs à l'avant du bateau, quand le fil de l'eau les avait emportés.

***

Une buée légère flottait sur la rivière, peu épaisse, mais se retroussant, pour ainsi parler, aux rives de façon à voiler les accidents de la berge jusqu'à une certaine hauteur. Dans cette atmosphère alourdie et flottante, mon rêve évoqua des visions qui prirent des formes de plus en plus nettes en demeurant aériennes toutefois et prêtes à s'évanouir au premier souffle. La coupe du ciel, coupe de lapis clair et veiné de blanc, les accidents du paysage, les silhouettes de toutes choses m'apparaissant retournées dans l'eau, ma propre image s'y déforma et il me sembla que j'étais moi-même, hôte paisible d'une mystérieuse rivière, poursuivi par un pêcheur que je reconnus bien vite. Non pas qu'il eût un carquois sur son épaule nue d'enfant, de riantes fossettes aux joues, un air simplement malin et les autres attributs que lui donna l'aimable imagination des sculpteurs de l'Attique. Tel n'était pas l'Amour dont le regard impitoyable et fixe emplissait mon songe d'une muette terreur. Celui-là était terrible d'aspect, avec la physionomie gloutonne des ogres des contes de fées et des mains

toutes sanglantes. Et comme, à chacun de mes mouvements pour ramener ma ligne en tête du courant, correspondait un mouvement identique de ce fantôme, les amorces dont il me tentait commencèrent à passer devant moi, faisant défiler dans mon cerveau les objets évanouis de toutes les tendresses passées.

***

Je les revoyais toutes, les charmeresses qui m'avaient fait courir vers la même torture. Je les reconnaissais, celle-ci à l'or fauve de sa traînante chevelure, celle-là au flot d'ébène qui jaillissait du marbre de son front, cette autre à la douceur empoisonnée de son regard, cette autre encore au charme menteur de son sourire. La première m'avait fait captif d'un serrement de main, la suivante, d'une fleur tombée de son corsage. A celle qui venait après il avait suffi de parler d'une voix mélodieuse. Avec moins encore, une autre m'avait fait prisonnier. Et comme des cicatrices qui se rouvrent, toutes les blessures des hameçons qu'elles avaient plantés dans ma chair retrouvaient leurs aiguillons. Ils n'avaient pas seu-

lement déchiré mes yeux et ma bouche, ils m'avaient harponné par tous les points de mon être; au moins le croyais-je ainsi.

Enfin apparut celle qui devait venir la dernière, fermant le cortège par un indicible épanouissement de grâces et de clartés, marchant dans le nuage odorant des cinnames et sur un chemin de lumière, plus cruelle que toutes les autres, malgré le charme pensif de son regard. Et il me sembla que la pointe de fer me blessait à une place intacte encore où s'était réfugié tout le reste de mon sang. Cette fois, mon cœur lui-même était atteint et le pêcheur Amour riait de tout l'éclat méchant de ses dents gourmandes.

★★★

— Ça mord ! attention !

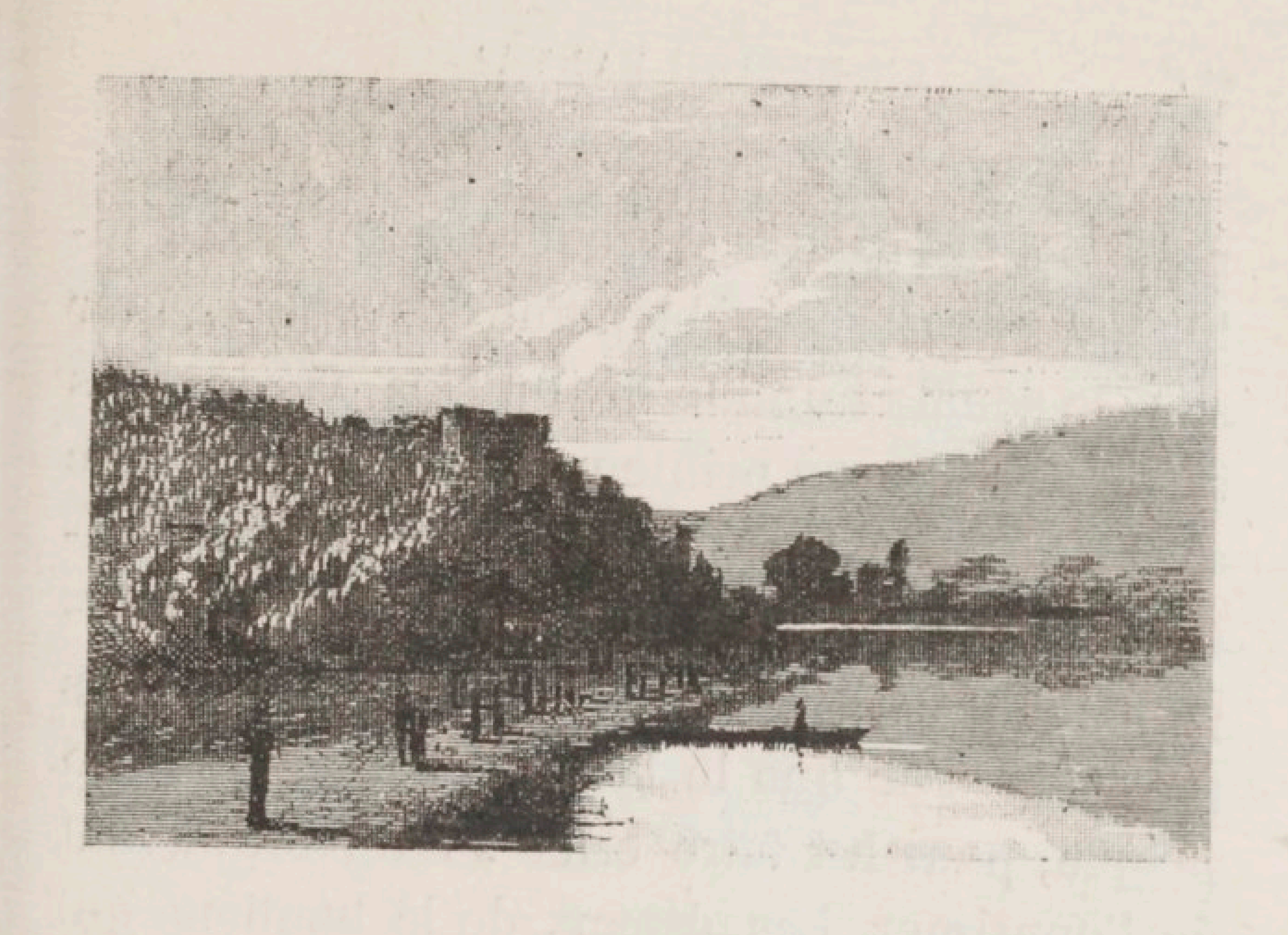
Ces simples mots rudement dits par mon compagnon me réveillèrent en sursaut. En même temps il se jetait sur ma ligne, l'arrachait de mes mains maladroites et tirait de la rivière un naïf goujon.

Les doux spectres, le hideux pêcheur, tous les personnages de mon rêve avaient disparu.

En même temps le brouillard qui flottait sur l'eau s'était levé, si bien qu'on eût dit qu'il les avait emportés au ciel dans un des plis de son voile.

Et cependant quelque chose m'en est resté. Une morsure au cœur quand je pense à celle qui y fit les derniers pas, dans le nuage odorant des cinnames et sur un chemin de lumière.

PAYSAGE



PAYSAGE

C'était dimanche. Nous remontions vers Neuilly. Adolphe David, un compositeur qui sera célèbre demain, anxieusement assis à la barre, faisait son apprentissage de barreur. La yole légère aux flancs d'acajou filait entre deux lames d'argent, se croisant, en angle, à sa proue, souvent effleurée par l'aile penchante des voiliers. Il y avait longtemps qu'une journée n'avait été aussi belle, et ce nous était un étonnement que le silence relatif du fleuve et de la rive le long de l'île d'ordinaire bruyante, dont le gazon n'était émaillé d'aucun déjeuner

rustique. Les grands arbres eux-mêmes en semblaient surpris, aussi bien que de ne plus gémir sous le souffle humide des ondées, verdoyants encore comme au printemps, grâce à l'absence du soleil, et la marche de l'année n'étant trahie que par quelques menues feuilles de peuplier jaunes déjà et courant à terre comme des piécettes d'or que le tyran Hiver jette à son peuple, pour lui faire crier : Largesse! avant de l'opprimer. Les oiseaux de la banlieue qui ont l'habitude d'aller passer à Paris les jours fériés, pour montrer la grande ville à leur jeune famille et éviter l'indiscrétion des promeneurs, ne s'étaient pas dérangés, par aventure, et c'était merveille de les entendre gazouiller dans la profondeur du bois presque transparente entre les deux bras d'azur de la Seine. Et nous allions, muets nous-mêmes et tout au rythme berceur de la rame, buvant, comme les moineaux qui roulent leur ventre dans le sable, cette chaleur soudaine et bienfaisante qui descendait du ciel longtemps fermé. Cependant des bruits lointains de musique militaire nous venaient par bouffée et, quand, au revers de l'écluse qui jette sur le fleuve une toison moutonnante d'écume, le pont de

Neuilly nous apparut, il nous sembla d'abord qu'un fourmillement de mouches courait le long de son parapet, un fourmillement noir et dru. Puis, la distance s'évanouissant, nous distinguâmes une foule marchant dans le même sens, s'avançant vers Courbevoie et, du flot uniforme des têtes, s'élevant comme des mâts sur l'eau clapotante d'une rade, les hampes des bannières vues de profil.

***

Il est décidément dangereux de ne jamais lire les nouvelles. J'ai d'ailleurs une excellente excuse au service du manque de curiosité. Je crois que le temps est une simple fiction, un mode de notation imaginé par les historiens qui attachent infiniment trop d'importance à la place qu'occupe chaque événement dans l'ordre des faits généraux. Au fond, tout ce qui se passe s'est toujours passé et rien n'est plus commun pour les choses que d'être éternelles. Il est bon cependant d'être quelquefois son propre contemporain, et j'aurais mieux fait, je l'avoue, de ne pas ignorer que ce jour-là on inaugurait, au pied

du Mont-Valérien, un monument patriotique élevé au souvenir de la Défense de Paris. J'y aurais gagné de ne pas faire pendant un quart d'heure les hypothèses les plus saugrenues sur ce qui se passait sous mes yeux, allant jusqu'à me demander si ce n'était pas M. le comte de Chambord qui venait de faire dans sa bonne ville de Paris sa rentrée solennelle. Quand la vérité fut élucidée, nous abordâmes et une partie du défilé se fit devant nous, imposant par le nombre et remarquable aussi par le recueillement, jeunes gens des sociétés de tir et de gymnastique marchant au pas comme de vieilles troupes, fanfares et orphéons entonnant tour à tour l'hymne patriotique, tous si visiblement remués par une même pensée qu'on eût dit un corps immense dont l'âme rayonnait. Car nous nous sentîmes bientôt enveloppés par l'impression commune et, n'eût été notre tenue par trop sommaire de canotiers, le courant nous eût entraînés certainement jusqu'au pied du groupe de Barrias, la *Marseillaise* à la bouche et cherchant, au-dessus de nos têtes, les plis ondulants d'un drapeau. Raille qui voudra la contagion de cette folie! Parmi les derniers vers de Musset, qui

fut cependant un sceptique, ne trouve-t-on pas ceux-ci :

O Patrie ! ô Patrie ! insondable mystère !
Mot céleste et terrible ! inconcevable amour !

Ce ne sont pas ceux-là qui aiment le moins la patrie, qui voient en elle plus qu'un territoire à défendre, l'héritage auguste d'une race à sauver, un mode de l'esprit humain à protéger, une gloire séculaire à maintenir devant la postérité.

★★★

Et, comme nous redescendions le fleuve, les derniers échos s'étant perdus dans le flot humain qui s'éloignait, par cette puissance invincible des mots qui fait la pensée obsédante comme une musique, ce long drame qui fut la défense de Paris se déroula dans mon esprit comme si l'écheveau des souvenirs s'y dévidait furieusement aux doigts rapides d'une fée. O folie ! l'immense espoir de la délivrance me revint. Car le secret de ces longs mois fut tout entier dans cet espoir, et nous n'en saurions revivre une heure sans entendre le ca-

non libérateur des armées de la Loire, le grand hosanna de la sortie monter des collines affranchies dont la grande cité est dominée. Je sais que notre crédulité sainte prêta à rire aux beaux esprits qui défendaient Bruxelles en Brabant, mais l'opinion de ces Belges par amour n'est pas de celles qui me préoccupent et ce n'est pas pour le vain plaisir de l'excuser devant eux que je garde précieusement leur nom et leur mémoire. Être dupe me semble moins grave que d'être lâche. L'illusion vaut si souvent mieux que la réalité qu'il y a d'ailleurs plus d'habileté qu'on ne le pense communément à être dupe. Comment s'expliquer autrement que ces jours sans pain et sans soleil, sous le vol funèbre des obus, dans la rumeur infatigable du canon, ne nous ait laissé qu'une mémoire sans amertume? L'aveugle Foi qui nous soutenait alors les porte encore devant nous sur son aile blessée, et la brutalité du réveil semble n'avoir pu déchirer les derniers voiles du rêve. Oui, sachez-le bien, tristes exilés de la peur, nous étions heureux, plus heureux qu'en aucun autre temps de notre âge. Le souffle généreux du sacrifice avait purifié les âmes au point que Paris ne

comptait plus, dans le plus sombre de ses faubourgs, ni un voleur ni un assassin. Cet âge de fer avait des allures d'âge d'or.

***

Ne l'ignorez pas, sybarites de la sécurité, il y eut une volupté immense, pour les jeunes hommes de ce temps-là, dans le sentiment de fraternité qui facilitait toutes les choses de la vie. Un exemple entre tous. Jamais les femmes ne se donnèrent avec plus d'abandon et jamais leur possession inquiète n'eut plus de charme. Toutes les vaines coquetteries étaient mortes et elles semblaient avoir à cœur de payer royalement la dette de leur défense, en souveraines qu'elles étaient demeurées. Les courtisanes elles-mêmes avaient abjuré l'antique cupidité. Toutes les tendresses avaient la saveur des adieux au seuil de l'inconnu, et les baisers étaient plus ardents de ce qu'ils craignaient d'être les derniers. On vivait dans un grand espoir et dans un grand amour et j'ai souvent pensé depuis que cela seulement méritait de s'appeler : vivre. Écoutez ! Tandis que quelque bavard politique

exhale sans doute, au pied du monument dont le voile est tombé, les prémisses de sa réélection (le diable m'emporte si je veux savoir jamais qui a parlé!), le Mont-Valérien tonne, comme au temps où il saluait chaque aube par une bordée de canon, semblant un lion couché qui respire. Comme en ces jours maudits de ceux-là seulement qui ne les ont pas connus, un léger nuage trahit son souffle puissant longtemps avant que le bruit en frappe l'oreille, assourdi par les brumes qu'il traverse d'un jet de feu. Écoutez! Ce que chante cette voix de bronze, c'est l'immortelle foi d'un peuple à qui sa constance dans l'épreuve méritera bien des pardons.

ONDES HIBERNALES



ONDES HIBERNALES

— Ohé, l'ami! êtes-vous fou? Si je n'avais amarré, hier au soir, votre bateau au dernier ponton attaché solidement à la berge, il serait à Rouen maintenant ou en pièces parmi les paquets de joncs qui font une chevelure aux culées des ponts.

Ainsi me parla, avec un affectueux air de reproche, mon compagnon de rivière, mon professeur de pêche à la ligne, le sauveur de mon embarcation abandonnée. Je le remerciai

de ce qu'il avait fait et descendis avec lui, vers la Seine dont le mobile rivage recule, déchiqueté par les maisons comme par un archipel. Je vis les rues sillonnées de bateaux, comme à Venise et, sur les passerelles improvisées, des femmes aux jupes retroussées et le dos renflé comme des bergeronnettes sous le vent. Beaucoup de jurons et quelques éclats de rire; un peu de gaieté dans une grande tristesse. La vie n'avait donc pas changé pour si peu!

Je montai dans un large bachot qui faisait le service des passagers et des curieux et, sur le seul point de la berge qui ne fût pas recouvert, je m'installai pour contempler à mon aise la colère du fleuve montant toujours. Un torrent d'eau saumâtre passait sous mes yeux, indiquant encore la largeur ordinaire de son lit et bordé de deux grands lacs d'eau calme recouvrant les parties inondées. Les arbres des îles semblaient plantés à mi-tronc et les maisonnettes envahies n'avaient plus que l'étage voisin de la toiture. L'aile morne des corbeaux étonnés battait seule l'air fouetté de neige fondue sous lequel se démenait cette tumultueuse et sonore immensité.

***

Et, par un de ces bonds à travers le temps, qui font de la pensée une éternelle voyageuse, je me pris à songer au calme et riant paysage qui était là, il y a trois mois seulement! Je revis, comme je vous vois, un ciel rayé d'azur dont les bandes se doublaient dans la rivière, flottantes et secouées par d'invisibles souffles, les grands arbres aux verdures sombres émergeant des terres gazonnées, le peuple mélancolique des roseaux descendant vers le courant à peine sensible, les skifs aux pattes d'araignée égratignant la surface de l'eau, le balancement rythmique des rameurs sur les yoles, l'aile des voiles blanches se penchant sous le vent; j'approchai de l'île pleine de chansons et d'éclats de rire, où les belles filles aux cheveux dénoués se pendaient aux balançoires, bras nus et la robe nouée au jarret, où l'âme frivole des beignets s'exhalait des poêles crépitantes, où les amoureux inclinés l'un sur l'autre, traçaient, dans l'herbe haute, des sillons croisés en tous sens, où les chiens affolés japaient aux talons de leurs maîtres grisés de

vin d'Argenteuil. Ce tableau des joyeusetés dominicales dont, de Paris à Saint-Germain, la Seine est le décor, où je me fais gloire de figurer depuis vingt ans avec ferveur, se déroula sous mes yeux, à la musique monotone du fleuve débordé roulant, vers la mer, les sables rougis de la route et un monde d'épaves informes, ce qui fut la gaieté des chemins et le bien-être des haltes, sous l'ombrage, aux rares heures de soleil.

***

Et comme tout est retour, dans l'âme humaine, vers le monde des impressions où le sentiment met sa douloureuse profondeur, le spectacle que j'avais sous les yeux et celui qu'invoquait mon souvenir se confondirent bientôt et, des images effacés, les pensées s'élevèrent comme des fleurs immatérielles, subtiles, qu'un soleil intérieur ouvre et flétrit en peu d'instants. Les printanières fêtes dans l'île et le long des rives devinrent les amours légères de ma jeunesse. Les belles filles aux bras nus prirent les noms de mes maîtresses, et je revis à leurs bouches le riant appel des

baisers oubliés, dans leurs yeux le reproche des trop rapides adieux. Je respirai comme autrefois, mais dans un air plus pénétrant, le parfum de leur chevelure et de leurs beaux corps abandonnés. Le frisson des caresses inassouvies me fit tressaillir les moelles, et les morsures du désir coururent tout le long de mes chairs. Où donc êtes-vous, les bien-aimées d'une heure, les cœurs fidèles dont l'éternité dure un printemps, les grignoteuses de cœurs dont les dents capricieuses ne se rosent pas longtemps au même sang, vous qui m'avez naguère dispersé de moi-même comme une pivoine qu'effeuille un coup de vent, comme un fruit vert que déchiquète le bec impatient des pinsons? Qui me rendra l'enivrement banal mais délicieux de vos fragiles tendresses, la foi stupide, mais douce à vos mensonges, les mille riens où je cherchais des infinis? Vous emplissiez ma vie de chuchotements et de reflets du ciel, comme la rivière tranquille dont chaque flot dit sa chanson et mire un coin d'azur et qui passe, empruntant à la double gaieté des rives, de tremblants paysages aux verdures frémissantes.

***

Mais l'hiver est venu. C'est un flot lourd, épais, limoneux, qui se précipite et se hâte vers le gouffre immense de la mer, balayant tout sur son passage, brisant tout sur son chemin. C'est ainsi qu'un Amour cruel, profond et invincible, un jour, traversa mon âme, en chassant toutes les riantes images du passé, me traînant, parmi les épaves, vers l'insondable abîme. Celui-là ne reflétait pas les mensonges radieux du ciel, et ne fredonnait pas les chansons de la rive. Comme un fleuve débordé, il passait, sourd, plein de ses propres clameurs, et ce qu'il emportait, dans sa course alourdie par les ruines, c'est tout ce que mon cœur contenait de sang, tout ce que mon âme enfermait de rêve, tout ce qui me restait d'idéal non profané et de jeunesse révoltée. Il passait furieux, chargé des lambeaux de mon être, les meurtrissant les uns aux autres pour voir s'ils pouvaient saigner encore! Et moi, hébété, sans défense, sans haine du bourreau, je regardais, d'un œil sans flamme, mes débris vivants se heurter et s'engloutir.

O torture inoubliée ! ô martyre aux tenailles encore ouvertes ! Ta mémoire m'est revenue devant le fleuve plein de colère. En voyant ses eaux furieuses rouler dans la vallée dévastée, j'ai peur de la beauté de la femme qui ruine tout sur son passage, et, me rappelant ce qu'est l'amour, j'ai peur d'aimer !

— Ohé, l'ami ! vous avez de l'eau jusqu'aux chevilles !

Et mon compagnon de rivière, ayant encore une fois pitié de l'incorrigible rêveur que je suis, m'attira d'une main vigoureuse à l'avant de son bateau.

PAUVRE PÈCHEUR



PAUVRE PÊCHEUR

Tu n'es pas le seul, mon cher Arène, à avoir fêté cette grande solennité de la réouverture des pêches fluviales, et si tu m'eusses vu samedi, debout dans mon bateau et mélancolique, ma ligne immobile à la main, tu aurais certainement pensé au magnifique tableau de Puvis de Chavannes. Non pas que j'eusse laissé sur la rive une femme hâve et de maigres enfants arrachant du sol infécond de peu nourricières racines. Mais ma tristesse était la même que celle de ce pêcheur désolé;

car je m'étais levé avant l'aube et, bien que le soleil eût déjà jeté des milliers de rubis sur l'eau frissonnante, aucune touche ne m'avait révélé que les flots fussent habités par de vivantes matelotes. J'avais cependant prodigué les amorces les plus friandes à mes invisibles convives (de désespoir, je dévorais moi-même du pain et du saucisson) et combiné, dans de grosses boulettes de terre, les plus appétissants mélanges de vers rouges et blancs, de blé et de mie de pain. Rien! ma plume continuait à danser sur les rides humides du fleuve sans plonger jamais et comme fait sur le papier celle de ces écrivains superficiels qui ne descendent jamais aux profondeurs de l'âme. Impossible de le nier. Il y avait du vent. Or chacun sait que, quand il y a du vent, le poisson qui, dans son ignorance des choses de la Nature, ne s'explique pas d'où il sort et se méfie justement de tout ce qui lui vient de nous, s'éloigne de la surface et se dissimule aux brutales caresses de Borée dans les retraites obscures que lui font l'herbe, la vase et le sable. Impossible d'aller l'y joindre même pour lui offrir à déjeuner. Et puis, le premier jour de la réouverture de la pêche est toujours malheureux.

Pendant deux mois passés, goujons, ablettes, schwènes, gardons, barbillons et brêmes ont perdu l'habitude de se faire nourrir par les pêcheurs et pris celle de s'occuper eux-mêmes de leur repas. Tels les gentilshommes ruinés qui ont congédié leur majordome. Je me disais toutes ces choses justes et sages pour expliquer le peu d'accueil fait à mes avances par ceux que je venais voir. On eût dit des directeurs de théâtre à qui je venais lire une pièce. Au fait, je crus bien en reconnaître un qui filait entre deux eaux, les écailles récemment réargentées par l'amour. Car n'oublions pas que, comme certains directeurs, les poissons sortent de faire leurs frais.

***

Las de suivre sur l'innombrable ricanement de la rivière (ô grand Eschyle, pardonne !) le stupide sautillement de mon indicateur, je levai bientôt les yeux sur la rive et ne regrettai pas d'avoir pris ce parti. Les matins sont exquis dans la banlieue et leur spectacle est de ceux qui se renouvellent sans cesse. Une grande buée flottait sur Paris endormi et

semblait tamiser la lumière avant de la laisser descendre vers les paupières encore lourdes de caresses des belles impures aux bras de leurs amants. Je devinais, sous ce brouillard transparent, les persiennes s'ouvrant sur des gorges effarées et nues et se refermant bien vite, comme dans un épouvantement de clarté; les filles, en cheveux mal noués sur la nuque, et traînant de tièdes et mignonnes pantoufles sur le trottoir pour courir après les petites voitures des marchandes de cerises; les « honnestes dames » en toilette décente filant, dans les fiacres découverts, au rendez-vous qui s'appelle dans les ménages « la messe de huit heures », tout ce monde, en un mot, dont s'emplit la grande cité réveillée quand la foule ouvrière l'a traversée déjà pour se rendre, grouillante et bariolée, au travail des faubourgs. Sur cette vision perdue dans l'uniformité grise des vapeurs, serpentait la fumée noire des usines plus proches, s'enroulant en calligraphies occultes sur le ciel ou y traçant des panaches victorieux et sinistres. Des bâtisses crasseuses d'où s'élevaient les lourdes cheminées qui l'exhalaient, le vent emportait un imperceptible grognement de rouages, sans

cesse fouettés par le vol des lanières de cuir, et des sifflements désespérés. En inclinant vers la droite, mes regards rencontraient un vrai paysage varié et verdoyant; l'île de la Grande-Jatte dont la pointe s'enfonce, comme le pied d'une duchesse dans un flot de dentelle, s'enfonce, dis-je, dans le bouillonnement argenté des eaux du barrage, et dont les peupliers, en dodelinant de la cîme, semblent se chuchoter les uns aux autres l'histoire des mollets entrevus la veille sur l'aile rythmique des balançoires; plus loin encore, le pont Bineau et, à travers ses arches, l'école de natation coupant d'une bande rouge le vert lacet des eaux; enfin et dominant tout ce panorama le Mont-Valérien qui n'est plus que la statue immobile du lion dont, pendant le siège les narines fumaient avec un bruit de tonnerre.

***

— Médor! vas-tu t'en aller, polisson!

Cette objurgation impérative était faite, à deux pas de moi, par mon ami Mithridate, dont le bateau s'était installé, entre deux piquets, à quelques mètres au-dessous du mien,

pendant que je rêvais au réveil immortel des choses. Elle s'adressait à un jeune chien dont il est propriétaire, qui l'avait suivi depuis sa maison et qui, ayant également refusé de sauter dans le bateau, de se jeter à l'eau pour le suivre et de rentrer à sa niche, était demeuré sur le rivage en contemplation véhémente devant le flot courant. Médor n'est pas précisément une bête de race. C'est le Dunois de son espèce et qui porte fièrement sa bâtardise ; il est assez laid, pour ne le point flatter, et rien ne justifiait les attaques déshonnêtes et socratiques dont il était l'objet de la part des deux grands chiens du Poitou, assez myopes ou assez dépravés pour en vouloir à son innocence, au moment où son maître l'apostropha dans les termes que j'ai dits. S'en aller ! Le pauvre Médor n'eût pas demandé mieux. Suzanne aussi aurait bien voulu fuir quand les trois libidineux vieillards la surprirent dans l'éclat humilié de sa nudité. Et Diane donc, quand Actéon feignit de la prendre pour la lune descendue à terre pour caresser Endymion ! Médor était gardé à vue et serré de près par les misérables corrupteurs de sa jeunesse. Il avait même dû se sauver sous un ba-

teau en reconstruction pour protéger ses derrières, comme nous disons, nous autres stratégistes, Napoléon et moi. Mithridate, qui est vertueux, et moi étions dans un état de fureur et d'indignation indescriptible. N'ayant pas de pierre sous la main, je jetai le reste d'un pavé de gruyère à la face d'un de ces polissons. Il le mangea cyniquement, sans avoir l'air de se douter de ce que ce fromage helvétique enfermait d'outrages à son adresse. Il me parut même qu'il le trouvait bon et en aurait volontiers redemandé au restaurant. Mais l'entrée en scène d'un nouveau personnage redoubla notre émotion.

***

Celui-là était une espèce de grand roquet roux, à poil ras, l'air impertinent et en dessous, très affairé et qui passait sur la berge en chien pressé qui n'entend pas qu'on le dérange. Cependant, à peine l'infortuné Médor l'eût-il aperçu que, se dégageant de dessous le bateau en reconstruction, il s'élança vers lui, évidemment pour lui conter son aventure et implorer

son intervention. J'avais bien deviné un agent des mœurs à la vilaine tournure de ce nouvel arrivant. Je n'eus plus aucun doute quand je le vis, après avoir écouté le plaignant d'un air de mauvaise humeur, montrer les dents et reprendre sa promenade vers Courbevoie du même pas précipité et avec l'allure d'un personnage qui vient de dire : Fichez-moi la paix; ce n'est pas dans mon arrondissement! A peine le petit bout jaune de sa queue eût-il disparu derrière les hautes herbes de la berge, que les deux persécuteurs de Médor, lesquels s'étaient prudemment dissimulés, pendant ce temps-là, à l'ombre de grosses pierres, rebondirent sur leur victime avec une coupable ardeur, encouragés par l'impunité. Mithridate et moi, impuissants à secourir la vertu et ne doutant plus qu'elle succombait dans une lutte inégale, détournions nos yeux avec horreur, quand un silence se fit et quand la scène changea encore une fois de face. J'avais calomnié l'agent des mœurs. Bien autrement consciencieux et actif que ceux dont s'honorent notre triste humanité et l'administration de M. Camescasse, il paraît qu'il avait déjà eu le temps de faire son rapport. Car une

façon de bouledogue que je reconnus immédiatement, à ses oreilles en pointe et à ses autres insignes, pour monsieur le commissaire de police, dans une pose aussi investigatrice que sévère, les deux pattes sur le rebord du bateau en reconstruction comme sur celui d'un pupitre, avait certainement commencé un interrogatoire, à en juger par l'air ragaillardi de Médor et par l'attitude humblement déplorable des deux grands chiens du Poitou. Bientôt, après avoir pris sans doute les noms de ceux-ci, il les congédia en leur demandant vraisemblablement leur parole de se tenir à sa disposition ; car je les vis partir peu fiers et se consultant tristement sur les suites probables de l'affaire. (Heureux chiens ! Pas de prison préventive chez eux !) Alors le bon commissaire demanda à Médor de lui bien expliquer ce qui s'était passé, et Médor, renouvelant sur le magistrat complaisant le simulacre du crime, comme c'est l'usage maintenant, esquissa une pantomime tout à fait irrespectueuse jusqu'à ce qu'un caniche noir qui aurait vainement voulu cacher à des yeux clairvoyants sa qualité de juge d'instruction, fut venu ramener les débats à leur véritable

hauteur. Tous trois partirent, se dirigeant, suivant toute apparence, vers le greffe.

***

Et voilà, mon cher Arène, comment en allant ouvrir la pêche à ton instar, j'assistai à un petit drame de la vie canine et judiciaire. Il me convainquit, une fois de plus, que notre ignorance de la langue des animaux est la seule chose qui nous empêche de nous apercevoir, qu'ayant quelques-unes de nos imperfections, et toutes nos vertus, ils méritent d'être traités par nous fraternellement. Ça ne m'empêchera pas de manger les premiers goujons que je prendrai, ni de dire son fait au premier directeur indélicat qui me tombera sous la main.

MIRAGES



MIRAGES

La petite rivière fuit entre deux rives aux verdures profondes, sous un berceau à peine interrompu par place, d'arbres et d'arbustes formant deux dômes superposés d'ombre et de fraîcheur. Elle fuit à travers le grand parc, sinueuse comme un lacet, tantôt invisible parmi les hautes herbes, tantôt miroitante comme une coulée de métal, ici rapide entre ses bords rétrécis par un accident de terrain, là s'étalant et comme immobile avec de petites rides argentées. Alentour un rideau de bois ;

puis une prairie qu'emplit l'haleine troublante des foins coupés et où le petit cri des poules faisanes dit l'inquiétude des nids ; une pièce d'eau bien calme, unie comme un ventre où la fleur du nénuphar met des nombrils d'or et que borde une toison de roseaux ; de hautes futaies dont les troncs montent en colonnade serrée découpant une échappée lointaine de ciel ; enfin le château, un château séculaire dont les premiers hôtes portèrent un nom glorieux, dont les derniers ont gardé les traditions de l'hospitalité seigneuriale. C'est là que j'étais venu me consoler de mes mésaventures de pêcheur en pleine Seine ; car l'eau courante dont j'ai dit les méandres et les voisinages est habitée par un peuple de perches infiniment moins farouches que les rares gardons et les schwènes problématiques signalés par quelques romanciers entre le pont de Neuilly, plein de la rumeur sonnante des tramways, et celui d'Asnières, où la suppression du péage n'a pas encore amené la circulation. J'avais donc revêtu la blouse blanche, pris une poignée de lignes montées par les doigts habiles d'une fée, empoché le filet prétentieux qu'alourdiront les captures à venir

et commencé la méthodique exploration des lieux, comme le doit faire un général qui connaît les habitudes de l'ennemi.

***

L'ennemi ! J'ai bien dit. La perche est un poisson redoutable et prodigieusement armé. Qui l'a vue sortir frétillante de l'eau, rayée de bandes que l'humidité fait noires, le dos hérissé d'une poignée de flèches naturelles, semblable à ces dragons dont la fantaisie chinoise enveloppe les porcelaines, a béni les dieux de ce qu'ils n'avaient pas donné à ce monstre des proportions lui permettant la lutte avec nous. Mais cet animal vorace est la terreur des rivières et du brochet lui-même à qui il plante, aliment rébarbatif et bouchée récalcitrante, ses épines en pleine mâchoire, ce qui lui donne d'intolérables fluxions. Où la perche s'installe, toutes les autres espèces disparaissent bientôt, et je me suis laissé conter, par les naturalistes, que faute de gibier, cette bête avide se résolvait joyeusement au sacrifice d'Ugolin, dont on a dit, bien à tort, que c'était un père sans entrailles. Je ne

suis pas fâché de vous donner ces détails pour innocenter la férocité de ma propre entreprise contre des poissons, qui, personnellement, ne m'ont fait aucun mal — au contraire. Mais les fonctions de justicier ont précisément cela de beau qu'elles sont désintéressées. Si le jury, qui vient de condamner Louise Michel, eût été composé de boulangers, on n'aurait aucune raison d'admirer la générosité avec laquelle il lui a octroyé des années de prison pour avoir insinué que la République avait jusqu'ici profité particulièrement aux malins, ce qui est notoirement inexact, car j'en pourrais citer, parmi ceux qui nous gouvernent, qui sont de franches bêtes. Vous me répondrez qu'ils n'en ont qu'un plus grand mérite à avoir persuadé le contraire à leurs contemporains. Mais le ciel me garde de politiquer. Ils ne sont déjà que trop qui seraient bien embarrassés de vivre d'autre chose. J'ai voulu dire simplement qu'à mon désir légitime de manger un comestible particulièrement délicat s'alliait la volonté plus généreuse de venger un tas d'innocents quotidiennement dévorés par ces perches carnassières.

***

Ma vengeance avait plu au Très-Haut, comme jadis celle de Judith décapitant, après lui avoir octroyé ses faveurs, le confiant Holopherne, aux portes de Béthulie. Comme j'exprimais, un jour, à une fort belle dame dont je suis épris, mon indignation contre cette veuve indélicate : — J'aurais fait pis, me dit-elle. — Et quoi donc, je vous prie ? — Je lui aurais coupé le chef avant. Ce propos m'est souvent revenu à la mémoire, et ce fut toujours pour me faire trouver le sort d'Holopherne beaucoup moins déplorable qu'on n'a coutume de l'envisager. Voilà un gaillard qui perdit la tête au milieu des enivrements de l'amour et des fumées de l'ivresse ; son dernier soupir traversa sur sa bouche l'odeur chaude encore des vins et des baisers. S'il en faut croire l'excellent docteur Guillotin, une simple fraîcheur sur le cou l'avertit que son nœud vital était tranché. L'heureux coquin de finir ainsi ! Le détail du sac seul est déplaisant. Mais est-il bien authentique ? L'admirable tableau, exposé cette année, par M. Cazin, a beaucoup modifié

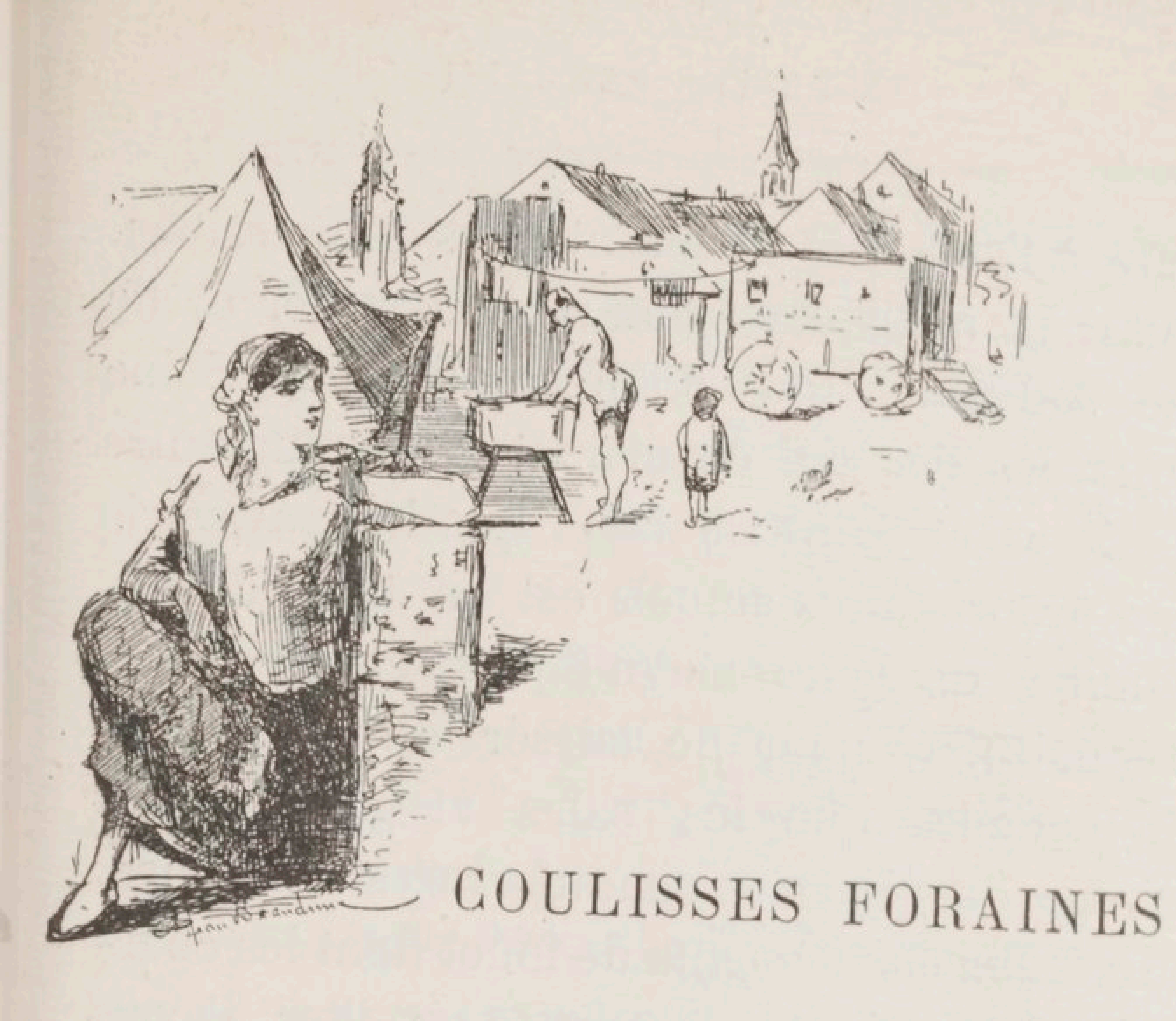
mes idées sur Judith, que je me représente, maintenant, comme une bonne bourgeoise de Montmartre. Donc le Dieu de Justice avait béni mon entreprise. Les perches avaient mordu indécemment. Mon filet, lourd de proie, se balançait à mon côté avec des frissons d'agonie. Mes yeux étaient vraiment las de suivre, dans le miroitement de la rivière, les plongeons de la plume sans cesse emportée vers les profondeurs. Une façon d'hypnotisme causé par l'éclat mystérieux de la surface longtemps regardée m'avait pris et je vivais, tout éveillé, dans un rêve, le flot se peuplant pour moi d'ondines qui portaient les noms de mes souvenirs. Parmi les visions vite effarouchées par le moindre souffle de la rive, une grande image se réflétait comme celle de ces statues que l'art grec posait le long des bassins pour y doubler leur splendeur marmoréenne dans le tressaillement insensible de l'eau souriante. Elle était là debout dans les fumées d'holocauste de tout ce qui fut ma jeunesse, les pieds posés sur la nuée où le vent balayait l'oubli de tout le reste du monde.

***

Un ciel bien vivant, aux azurs rayés de blancheurs, flottait autour d'elle. Ce ciel, je n'avais pour le retrouver, effectif et réel, qu'à relever la tête. Le berceau d'arbres sous lequel courait la rivière avait un trou à cette place, un trou par lequel l'image des nues descendait dans l'eau, comme partout ailleurs celle des hautes herbes du bord et du dôme intérieur formé par les feuillées. Une pensée subtile me vint alors, subtile et consolante à la fois. C'est que le ciel que nous rêvons, ce grand ciel de l'idéal vers qui s'en vont nos chimères n'est pas plus imaginaire que celui qui nous apparaît dans les mensonges de l'eau courante. Il n'est pas plus dans la vie que le firmament n'est, en vérité, dans la rivière qui passe. Mais il est ailleurs. Il faut qu'il existe quelque part pour se réfléchir dans le flot qui nous emporte. Rien de ce que nous voyons, par mirage, n'existe réellement, sous la surface qui le répète, mais nous ne voyons rien non plus sous celle-ci qui n'existe plus haut. Nous ne l'avons donc pas inventé, ce

monde où notre esprit se console dans l'espoir sans preuves d'autres destinées, où nous emportent malgré nous les ailes blessées de notre désir, où nous fuyons le dégoût de vivre. Illusion dans nos destins actuels, soit! Illusion comme celle de l'azur et des étoiles dans le lac qui réfléchit les splendeurs lumineuses de la Nuit. Mais non plus illusion si nous levons les yeux vers l'espace où s'envole tout ce qui fut une âme ici-bas, le souffle des baisers perdus et le parfum des fleurs mortes.

COULISSES FORAINES



COULISSES FORAINES

Un ciel adorablement fin, un ciel gris de perle dont l'image tendait sur l'eau des reflets d'ardoise, sur l'eau mate et ne réfléchissant rien des choses de la rive, ni la verdure amortie des grands arbres, ni les rares maisons dont le pied baigne presque dans le fleuve. Le silence matinal dans cette uniformité de l'onde et de la nue : celle-ci coupée seulement par le sillage d'argent de mon canot, celle-là rayée de jaune pâle à l'Orient par les révoltes inutiles du soleil emprisonné. Bon temps pour la rêverie que ne distrayait aucun de ces accidents lumineux ou pittoresques de nature qui nous chassent de nous-mêmes et nous ren-

dent à l'actualité dévorante des impressions. Aussi je m'en étais donné d'imaginer et de me souvenir, tout en descendant la Seine entre les îles qui en étaient l'honneur entre Asnières et Saint-Denis et que la sauvagerie des propriétaires actuels est en train de dépouiller de leurs magnifiques et séculaires frondaisons, pour ne laisser d'horizon aux promeneurs que les sales et gigantesques tuyaux de pipe des manufactures riveraines. Sourd aux claquements de fouet dont les charretiers cinglaient l'air pour se réveiller, j'avais évoqué tout le monde charmant des belles heures écoulées et des maîtresses abolies, revivant, dans le souffle du vent qui les emporta, les caresses lointaines, et sentant se rouvrir, à chaque coup de rame, la blessure des anciennes trahisons.

Ceci me rappelle qu'une jeune fille m'a écrit cette semaine une lettre très sérieuse pour me demander mon âge. J'ai passé la quarantaine, mademoiselle, et n'y mets pas de coquetterie. J'ajouterai que j'entre dans la seconde étape de la maturité avec la conscience d'avoir fait autant de sottises qu'un homme en puisse faire dans les précédentes.

J'ai tué sous moi autant de carrières que Jérôme Paturot en avait pu souhaiter, et je dois certainement aux aimables personnes de votre sexe de n'être pas ministre aujourd'hui comme tout le monde. Je le regrette d'autant plus que j'aurais profité de mon passage au cabinet pour instituer l'ordre du Mérite fantaisiste que chacun de mes chevaliers eût porté avec une couleur de son choix et une croix de sa propre invention.

Car l'uniformité des insignes dans les ordres est un reste de tyrannie dont il convient à une démocratie de s'affranchir, et il est curieux que je n'aie pas le droit de me mettre un ruban caca dauphin avec une petite roue de cabriolet à la boutonnière si cela me convient, après que les Droits de l'Homme ont été proclamés depuis près d'un siècle avec tant d'ostentation. Mais j'ai été un peu tout, excepté ministre, et il en sera vraisemblablement ainsi tant que les portefeuilles ne se tireront pas au sort, réforme que je compte proposer aussi ; car seule elle pourrait quelquefois les mettre sous le bras d'hommes compétents en la matière qu'ils doivent régir.

***

Je reprends ma promenade poussée plus loin que je ne l'aurais voulu, la mélancolie aimable dans laquelle je m'étais plongé ne m'ayant pas permis de prendre garde à ma route et le sentiment du ruban de fleuve à remonter ne m'étant venu qu'à l'apparition de la cathédrale de Saint-Denis se détachant en masse sombre sur un déchirement du ciel. Je virai vivement et, tout en sentant la rame plus lourde dans mes mains, je repris ma méditation, rebroussant après l'avoir descendu, le double courant de la Seine et des joyeuses années. Seul, l'homme qui a vécu se retrouve immédiatement avec la femme. Comme autrefois Adam, avant le premier essai de vivisection divine qui lui coûta sa meilleure côtelette, il la porte en lui-même, plus brûlante dans sa chair que la fatale tunique collée au flanc de Nessus. C'est qu'en elle est le secret de tout ce que peut sagement regretter celui qui a fait le tour du reste. Ce sont les amoureux qui ont inventé le beau rêve d'une vie immortelle à travers les planètes en extase. Les savants, eux,

ne s'en soucient guère. Parbleu ! ils n'ont aucune envie de recommencer à feuilleter les livres crasseux, à s'injurier dans les chaires et à découper des lapins. Mais celui qui a longuement respiré le poison des lèvres et des chevelures féminines, assoupli ses reins aux étreintes ferventes et bu l'ivresse des baisers ne se résigne plus à l'anéantissement. Il poursuit jusque par delà la mort, la vision des beautés et la sensation des caresses. Je ne crois pas que le spiritualisme se puisse mieux expliquer que par ce besoin d'espérer les renouveaux de l'amour. L'infini nous est appris et révélé par le vide que l'amour laisse après lui, et le vide attire, comme en conviennent messieurs les physiciens eux-mêmes. Au fond, le paradis de Mahomet est celui qui a tenté le plus efficacement les hommes, et, tandis que ceux des autres religions n'ont suscité que de courtes périodes de martyrs, il n'est pas encore aujourd'hui de Musulman qui ne soit prêt à mourir, les yeux joyeusement tournés vers ce seuil des immortelles voluptés...

Allons, bon ! des herbes maintenant !

Et je dus laisser mon aviron collé au flanc du canot, flotter dans le sens du courant pour

le délivrer de la perruque verte où l'avait plongé ma distraction.

***

Je regardai alors le rivage sur ma gauche et j'y vis un singulier grouillement d'êtres et de choses insolites. Une fête foraine occupait, depuis la veille, toute la longueur du quai entre le pont du chemin de fer et le pont de Clichy toujours secoué par de lourdes charrettes. Il était neuf heures et le petit monde des saltimbanques, des marchands ambulants, des acrobates, des dentistes et autres irréguliers du théâtre et du commerce s'agitait dans un réveil encore plein de courbatures et d'extinctions de voix. La curiosité me prit de parcourir ce campement, voire de le surprendre dans le déshabillé de ses hôtes. J'accrochai ma barque au ponton toujours hospitalier de mon vieil ami Baillet, et je me ruai entre les voitures et les tentes, dans une effroyable odeur de soupe à l'oignon, parmi les enfants mal peignés qui jouaient avec le sable. Un bon vent de Bohême soufflait là. Des demoiselles que j'avais vues la veille au soir, toutes vêtues de paillettes et

sautant des cerceaux, mélancoliques et échevelées, assises sur des chaises à trois pieds, Pénélopes déchues, reprisaient des maillots invraisemblables derrière la grande toile du cirque, tandis que leurs maigres montures, attachées à des piquets, broutaient une herbe brûlée. Éternelle fable d'Hercule aux pieds d'Omphale ! Un colosse qui avait notoirement jonglé en ma présence et habillé en Vercingétorix, avec un poids de trente kilos, défiant à haute voix le souvenir de Milon de Crotonne et de Joigneret, coulait la lessive dans une mauvaise terrine, pendant que sa compagne, une jolie gourgandine de vingt ans, au type bordelais, le regardait insolemment faire, en fumant un cigare. Un vétérinaire en casquette à trois ponts mettait un emplâtre de vernis rouge à un cheval de bois écorché dans quelque rencontre. Une somnambule balayait sa chambre sise à l'intérieur d'une boîte roulante garnie de fenêtres comme celle où les enfants emprisonnent les hannetons. Très coquette, ladite chambre, avec un lit de cuivre poli au fond et une suspension fleurie de géranium. La sybille de Cumes était infiniment moins bien logée que cette élève de Mme Lenormand. O Diane

chasseresse, épargne tes flèches à un nouvel Actéon. Je mis indiscrètement le pied sur la roue de la voiture où dormait encore une femme géante et je plongeai le regard... Je fus puni. La superbe Ardennaise ne reposait pas seule et je constatai que le barnum qui l'avait comparée, devant nous, à la sage Minerve, était un imposteur qui savait mieux que personne à quoi s'en tenir sur sa vertu. Je passai plus sagement à distance d'un théâtre de puces savantes, pensant que c'était peut-être l'heure où le dompteur faisait prendre l'air à ses fauves.

***

Et j'écoutais tout en me promenant. Et j'entendis du beau langage comme on n'en trouve ni dans Littré ni dans le Dictionnaire de l'Académie. Cette langue imagée du camelot est pleine de couleur. Ces drôles ont quelquefois de l'esprit, témoin celui qu'un président de Cour d'assises voulait convaincre d'assassinat dans un procès récent. On avait trouvé dans sa poche un couteau à virole, et l'argument du magistrat était toujours le même :

« La preuve que vous avez tué, c'est que vous avez sur vous un instrument de meurtre. » — « Pardon, monsieur le président, finit par dire l'accusé, impatienté. Mais je parie que vous avez sur vous un instrument de viol, et j'aime à croire que vous ne vous en êtes jamais servi. » Les avocats rirent, mais le président ne fut pas désarmé, et mon gaillard paya cher sa plaisanterie de mauvais goût. Voilà un pauvre diable qui aura l'ennui d'aller s'entendre lire publiquement un nouvel acte de clémence de M. Grévy, après quoi il sera engagé au casino de Nouméa. Je reviens à mes bonnes gens de la foire. Ce qui me frappa, ce fut le sentiment hiérarchique avec lequel ils se méprisaient les uns les autres, évitant soigneusement de frayer avec leurs inférieurs. Allez donc dire, après cela, que nous sommes une nation ayant le sens démocratique ! Le dédain du beignet de pomme pour la pomme de terre frite en plein vent ! Je vous jure que c'est à crever de rire. Tous les privilèges de la noblesse rétablis en faveur des marchands de nonnettes !

— C'est plus bête encore que partout ailleurs, pensai-je en m'en allant.

Et mes regards tombèrent sur un épicier tenant boutique véritable, dans une vraie maison, sise au coin d'une vraie rue. Il était debout sur sa porte, fier des sophistications passées et des faux poids à venir, drapé dans sa dignité de commerçant patenté et susceptible de devenir conseiller municipal. Il contemplait le petit monde des nomades, et un tel sourire de compassion insultante plissait sa bouche sans barbe ni moustaches, que je me pris à dire :

— C'est la même chose partout !

SUPER FLUMINA



SUPER FLUMINA

Contemplez-les, le long des rives, regardant couler l'eau avec une indicible mélancolie. Leurs mains pendent, inutiles, le long de leurs flancs sans panier et, devant les petites boutiques des marchands de vers rouges, les grands joncs leur font la nique et leur sifflent les plus méchants airs, au moindre souffle du vent. Ces promeneurs ténébreux ne sont pas des juifs chassés du temple, mais de simples pêcheurs à la ligne mis en disponibilité par l'application des règlements sur la pêche flu-

viale. O supplice de Tantale qui se fût vraisemblablement contenté d'un bon ordinaire de banlieue en attendant la fortune de M. de Rothschild! Sous leurs yeux pleins de rêves trahis, les poissons exécutent les galipètes les plus déplacées, bondissant de la surface unie et bleue des fleuves comme des arcs d'argent qui se détendraient. Sous le flot que la brise ride, ils sentent courir de vivantes matelotes et des fritures émancipées! Et rien! rien! Comme au jardin des Plantes, il est formellement interdit de rien jeter aux animaux, même un filet pour les prendre. Celui-là seul ne les plaint pas qui ne porte pas au cœur le triple fer que recommande Horace, détaillé en hameçons. Moi je partage leur angoisse, remémorant les belles heures que j'ai passées, il y a moins d'un an de cela, à poursuivre de mes agaceries intéressées les perches d'une délicieuse petite rivière dans un riant paysage plein de souvenirs amis.

***

Il faut avouer tout de même que les poissons ont une fière chance!

Car c'est uniquement dans le but de protéger leurs amours que des affiches menaçantes pour nous s'étalent à tous les carrefours aquatiques et qu'une armée de gardes-pêche fait la sentinelle sur les berges délaissées. Grâce à ces précautions, messieurs les goujons peuvent user de la Seine comme d'un immense cabinet particulier où il est formellement interdit aux garçons de restaurant d'entrer sans avoir été sonnés. Or, il est notoire que les goujons ne sonnent jamais les garçons de restaurant eux-mêmes. Oui, mes enfants, c'est pour que leurs seigneuries les gardons puissent se promener tranquillement, nageoires dessus, nageoires dessous, avec leurs bonnes amies sous le rideau d'azur des fleuves et la chanson berçante des roseaux que le gouvernement d'un grand pays fait des débauches d'imprimerie et met sur les dents une phalange de fonctionnaires aussi vaillants que mal rétribués.

Fichtre! on n'en a jamais fait autant pour moi, qui paye cependant des impôts.

Quand, par les beaux jours des avrils défunts, je courais les bois avec des filles joyeuses, cherchant des taillis où l'on cause sous

l'envers des feuilles, la vue lointaine des gendarmes, loin de me rassurer, me causait de stupides terreurs. Car j'avais le pressentiment qu'ils ne venaient pas pour nous dire : Aimez-vous, enfants, sous l'épaisseur molle des verdures naissantes ! Nous touchons dix-sept sous par jour pour empêcher les importuns de vous venir déranger !

Non ! ces faveurs-là, c'est bon pour les poissons.

***

Et je vous réponds qu'ils en profitent. J'ai suivi, ce matin, les rives de l'île de la Grande-Jatte, laissant mon bateau descendre au fil de l'eau. J'ai même admiré le soin avec lequel des ouvriers qui m'ont paru investis d'une mission municipale coupaient de superbes arbres, arrachaient le gazon où se viennent rouler les promeneurs du dimanche, et remplaçaient par un joli mur de pierres brutes et de poteaux symétriques la berge en plan incliné dont les dernières herbes frissonnaient dans l'eau avec des reflets d'émeraude.

Mais je fus rapidement distrait de cette contemplation douloureuse par un frétillement

d'ablettes affolées qui, jusque sur le sable, traquaient un malheureux ablet. Je compris vite à l'effarement de ce pauvre diable qu'il était l'objet impuissant d'un tas de propositions déshonnêtes. C'était, ma parole, pis qu'à la gare Saint-Lazare aux trains du soir. Pareil à Orphée expliquant sa situation aux Ménades, l'infortuné protestait et montrait à ses persécutrices sa nageoire rouge, comme une décoration, pour leur bien faire voir qu'il était un poisson sérieux et n'aimant plus à batifoler. Mais je t'en fiche ! Eh bien, elles ont de jolies mœurs, les ablettes ! Et c'est pour assurer l'impunité à de pareils débordements que la garde veille et que les règlements sont affichés ; il faut convenir que notre police fait un métier au-dessous des plus outrageantes qualifications.

***

Au reste, les poissons de cette année ne lui ont pas dissimulé leur mépris à son endroit.

Profitant des caresses précoces d'un prin-printemps prématuré succédant à un hiver sans glaçons, ils n'ont point attendu la protec-

tion de l'État pour commencer leur idylle. Il y avait beau temps qu'ils s'en donnaient entre deux eaux quand nous leur en avons solennellement donné la permission. Ils en ont ri à en perdre des écailles ! Il circule même, je me le suis laissé dire au moins, dans les rivières, un pamphlet tout à fait blessant pour notre administration où elle est nettement accusée de se mêler de ce qui ne la regarde souvent pas et d'arriver quelquefois trop tard, comme les carabiniers de Sa Sainteté. Inutile de dire que je ne m'associe pas à ces sarcasmes. Il est positif cependant que j'ai vu, de mes yeux vu, une quantité considérable de jeunes poissons de l'année, galopinant déjà dans les eaux basses et dont plusieurs touchaient à l'adolescence. Ils avaient l'air de s'amuser beaucoup de l'idée qu'on était en train de préparer le mystère de leur naissance et faisaient des grimaces au gargotier qui, du haut de son escalier de bois, les regardait d'un mauvais œil — pas si mauvais pourtant que celui du malséant personnage qui, les fesses tournées au vent de la rivière, était accroupi un peu plus loin et sifflotait, le sans-cœur !

***

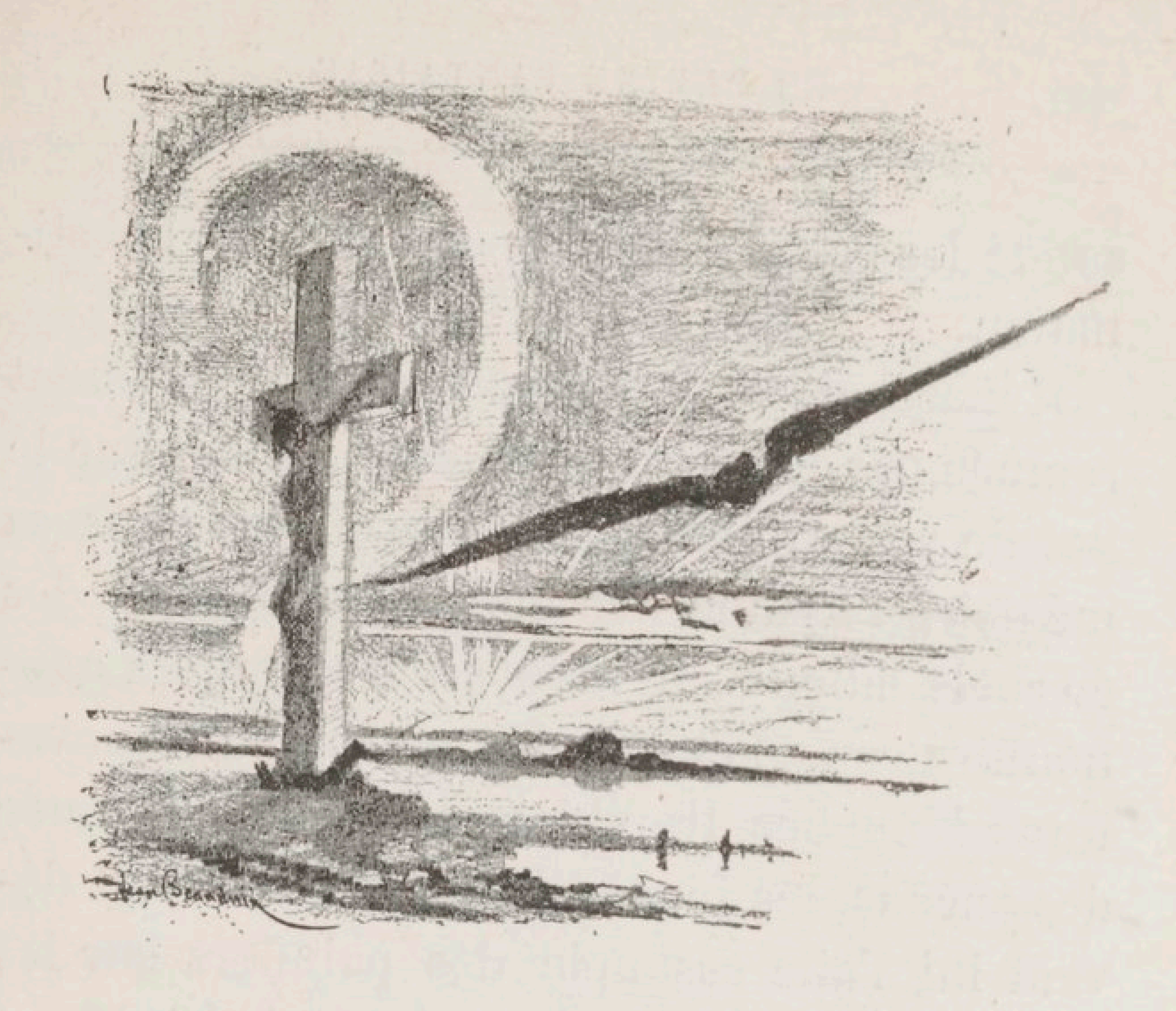
Je reviens tout de même à mon idée.

Ne conviendrait-il pas que pendant six semaines au moins (c'est le temps qu'on donne aux poissons) le gouvernement assurât aux libres amours des bipèdes de mon espèce une sécurité absolue, les protégeant de tous ces fâcheux armés de lignes et de filets qu'on nomme amants jaloux, maris outragés, gardes champêtre, magistrats, et autres empêcheurs de danser en rond la belle danse des folles tendresses? Ce serait, si vous voulez, comme pour les poissons, dans le seul intérêt de la conservation de la race et pour la perpétration d'une foule de petits citoyens qui seraient gentils comme tout à voir grouiller neuf mois après, anonymes et vifs comme des goujons. Tous ces pauvres enfants qu'on fabrique légalement naissent portant au cœur un levain indélébile de mélancolie bourgeoise. Ceux-là qui auraient eu un rayon de soleil pour parrain et pour marraine la gaieté printannière des bois rendraient peut-être à notre vieille et caduque humanité un peu de la vaillante gaieté d'antan !

III

CAPRICES DE PLUME

LA CONFESSION D'UN DIEU



LA CONFESSION D'UN DIEU

I

Et ceci se passait au Jardin des Olives, dans la Nuit pleine d'angoisses où le Christ fuyait la sombre vision du supplice, l'âme noyée dans l'invincible regret de la vie et la chair hérissée de révoltes, savourant, dans sa grandeur même, l'horreur du sacrifice douloureux et sublime, sentant au fond de soi les fiertés de l'innocence et les amers désirs de l'expiation, volontaire victime d'un Dieu dont il avait

sondé les colères sans en comprendre l'obstination.

Il marchait sous la frondaison, doucement remuée par les souffles du ciel, tandis que le flot de ses rapides jours murmurait dans sa mémoire l'hymne des gloires passées et des éternels adieux. Il revoyait les bergers agenouillés sous l'étoile, les mages aux chevelures blanches tremblotantes dans la fumée des encens, les jeunes hommes balançant devant lui l'aile assoupie des palmiers sur les routes de Jérusalem, les pêcheurs le bénissant au bord de leurs barques pleines, les amis de Lazare le proclamant vainqueur de la mort, et Madeleine versant sur ses pieds, avec les parfums, l'haleine amoureuse de sa bouche.

Et la mort prévue lui semblait plus affreuse comme aussi plus nécessaire, car les orgueils de la vie menaçaient de s'accrocher à sa robe blanche comme font les ronces du chemin. Il lui fallait hâter le pas pour ne pas sentir le poids du sacrifice s'alourdir à son épaule. Or, tandis qu'il méditait, priant son père inconnu de le soutenir dans l'épreuve, une ombre le frôla dans la Nuit, et Christ reconnut Judas,

celui qui le devait trahir et dont il savait le dessein.

Celui-ci qui marchait aussi dans la terreur de son rêve, plein de remords et cherchant la solitude sous les arbres silencieux, voulut fuir, mais Christ le retint et tous deux s'entretinrent comme il suit :

II

— Pourquoi veux-tu me livrer à la main des bourreaux, Judas? N'ai-je pas été doux pour toi comme pour les autres, clément à tes faiblesses et t'apprenant le pardon?

— Il est vrai, Seigneur.

— Ne crains-tu pas le châtiment éternel que te prépare la colère céleste? Ne sais-tu pas que je suis Dieu?

— Il est vrai, Seigneur.

Et levant vers Jésus ses yeux qu'il avait tenus jusque-là baissés, ses yeux où brillait un feu sombre, Judas ajouta d'une voix plus ferme et résolue dans sa dureté :

— C'est pour cela que j'ai voulu te punir.

Christ, épouvanté, tendit ses mains vers la nue dont un coin, tout scintillant d'étoiles, apparaissait sur leurs têtes, déchirant le voile opaque des feuillages.

Et, comme soulageant son cœur longtemps gonflé, vomissant le flux des haines amassées, Judas poursuivit, implacable, strident, amer :

— Oui, je te crois Dieu! Seul, parmi ceux que tu t'imagines fidèles, et qui te renieront demain, je te crois l'unique créateur de toutes choses, le maître des destinées, celui qui nous fit ce que nous sommes, vers qui monte, depuis le berceau sanglant des âges, l'inutile blasphème des vaincus et des souffrants! Et c'est pour cela même que, te tenant enfin sous la forme mortelle où tu peux souffrir dans ton âme et dans ta chair, j'ai crié aux autres hommes : Vengez-vous! Déchirez son front avec des épines, enclouez ses mains et crevez son flanc! Cherchez-lui la plus longue torture, celle qui arrache le plus lentement les lambeaux douloureux de la vie! Il n'est pas pour lui de trop infâme supplice! C'est Dieu!

Et l'immortel maudit, comme secoué par sa rage, rugissait tel qu'une bête, la gorge haletante, rauque et desséchée. Christ l'écoutait,

silencieux, et avec de grandes pitiés dans le regard.

III

Comme il s'était tu déjà depuis longtemps, Christ, à son tour, lui parla avec une douceur infinie :

— Je te veux écouter jusqu'au bout, lui dit-il. Apprends-moi donc ce que tu reproches au Dieu que je suis.

Et Judas, plus calme, mais plus terrible, encore peut-être par l'accent de sa plainte, commença l'immense récit des griefs de l'humanité contre Dieu. Il dit au Christ les tortures accumulées par les natives contradictions de notre être, la tentation tendant ses éternelles embûches, les races portant en elles des ferments de haines qui se heurtent entre elles comme des vagues furieuses et les mêlent dans une écume de sang, les aspirations d'infini que la Mort dément, les tombeaux qu'elle ferme sur nos tendresses vivantes, le déchirement des adieux, l'amour sans cesse trahi, les âmes y désaltérant leur soif à des sources em-

poisonnées, l'incertain qui fait nos chemins croulants sous nos pas, le mystère de nos destinées éteignant notre cerveau, l'âge impie flétrissant sous nos yeux l'image sacrée de la beauté, tout ce qui fait la vie odieuse, haïssable et nous l'impose en vertu d'une loi que nous n'avons pas voulue, celle qui jeta dans nos veines un sang brûlé de désirs inassouvissables, qui fit notre chair avide de voluptés et féconde en douleurs.

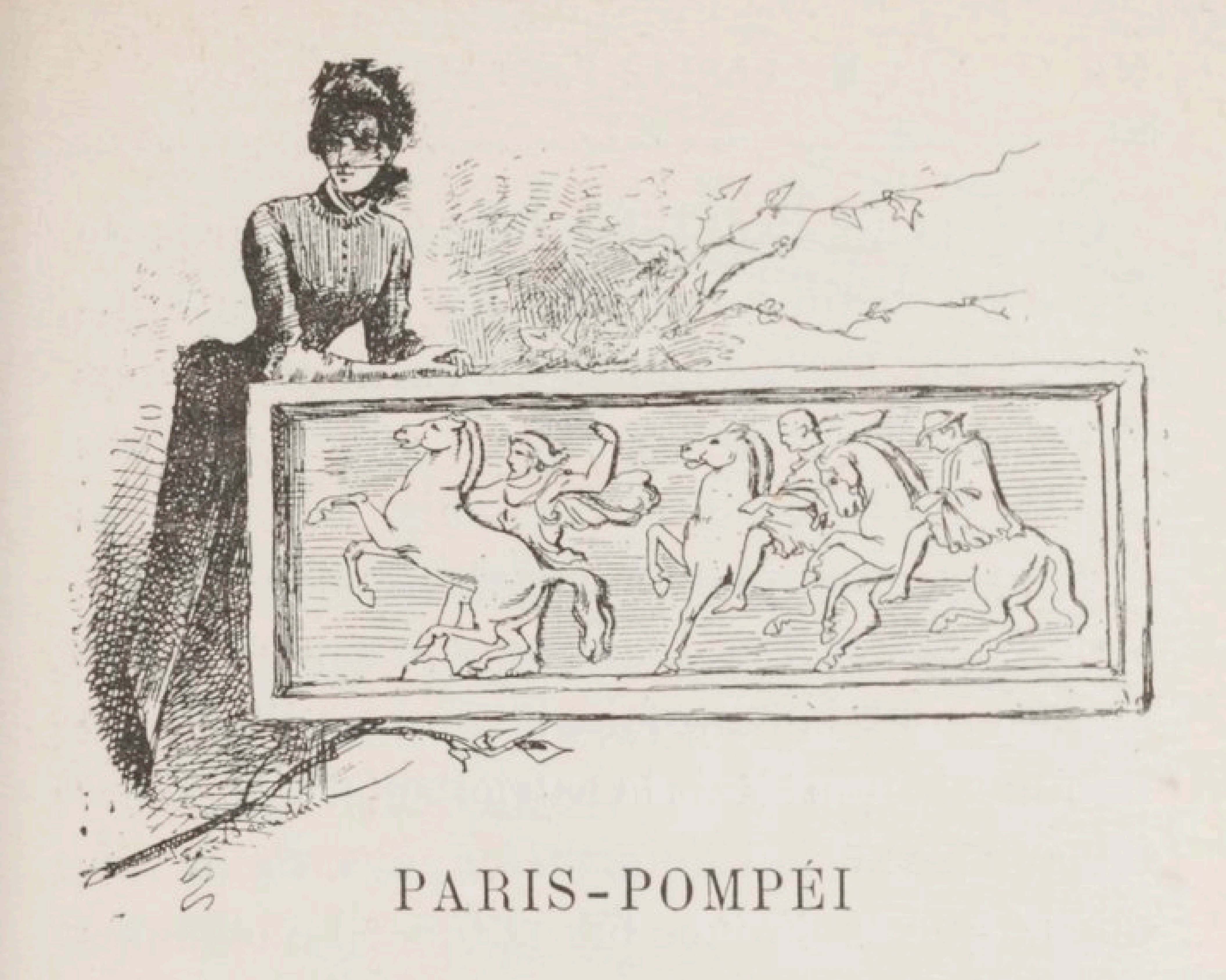
Et comme il exhalait cet immortel sanglot qui monte depuis le crépuscule du temps, de notre foule misérable, vers l'Impassible et l'Éternel, Christ l'écoutait en silence, sa tête dorée retombant sur sa poitrine, comme si quelque remords inattendu eût alourdi subitement son front, si vraiment ému dans son recueillement que des larmes s'amassaient au bord de ses divines paupières. Et son rêve sublime de sacrifice et de martyre enveloppant toujours sa pensée, ce doute lui vint pourtant de savoir ce qu'il allait expier, les fautes des hommes ou le crime de Dieu. Et comme il s'enfonçait dans l'horreur mystérieuse des responsabilités divines et humaines, dans l'insondable problème qui brise nos projets à des

fatalités, Judas, pris d'un mauvais rire, lui cria :

—Adieu! si Dieu que tu sois, tâche au moins de mourir comme un homme!

Et l'infâme qui avait vendu son ami disparut dans l'ombre, tandis que Jésus, élevant de nouveau ses yeux vers le ciel sentait une épouvante plus grande au cœur, en voyant que tous les astres s'en étaient voilés et que la Nuit s'ouvrait seule aux ailes blessées de sa prière.

PARIS-POMPÉI



PARIS-POMPÉI

Chacun passe, comme il l'entend, son jour du grand-prix. C'est bien le moins qu'il en soit ainsi en République. *Sunt quos curriculo...*, etc. Moi pas *curriculo* du tout. Pas les moyens de payer, ce jour-là, un *curriculo* vingt louis. En vain vous me chercheriez dans l'enceinte du pesage. Le génie des courses me fait absolument défaut. J'avouerai même que les bêtes efflanquées qu'on y décore du nom de pur-sang me font horreur par leur maigreur apocalyptique. Je suis comme Chatillon :

J'aime pas ceux qu'ont l'nez pointu !
J'aime pas ceux qui font leur tête
Parc'qu'ils ont des pardessus,

Ça, des chevaux ! Dites donc des bâtards de levrettes et allez regarder les fresques antiques, voire les bas-reliefs du Parthénon. Vous y verrez de vrais « coursiers » aux crinières droites jaillissant d'un col épais, aux croupes charnues, aux queues largement échevelées. Mais vos haridelles, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite ! comme dit M. de Buffon, ah, non ! Mais le patriotisme, Monsieur? Chacun a sa façon d'aimer son pays. J'aimerais mieux que la France fût battue à Lonchamps qu'en Égypte, et je suis convaincu que M. Grévy est au fond de mon avis, bien qu'il n'en témoigne rien.

Les chevaux ne sont pas, d'ailleurs, les seuls animaux qu'on puisse faire courir. Les hommes partagent maintenant cette gloire avec eux à l'Hippodrome. J'en sais même, dans la vie, qui courent naturellement. J'ai vu courir des cochons au Château-Rouge, et qui n'en semblaient pas plus fiers, pour ça, de la société qui leur était offerte. Si cela m'avait plu, hier, rien ne m'empêchait d'organiser, sur le banc vert de mon jardin, une magnifique course de hannetons, avec obstacles.

Mais je n'y pensais guère.

Encore une fois, j'ai, tous les ans, l'emploi de cette journée-là.

***

Je me précipite dans Paris comme une bombe Lepet (à en croire les magistrats de l'empire que nous possédons encore, c'est tout ce qu'il y avait de mieux en bombes), oui, dans Paris vide de piétons et de voitures, dans Paris abandonné par ses nomades enfants, dans Paris devenu une grande solitude de pierre où quelques arbres poudreux achèvent de mourir. Oui, pendant que les hurrahs mêlés des foules élégantes et des viles populaces montent des rives du fleuve aux coteaux de Suresnes, que ce grand coin de banlieue n'est plus qu'une fourmilière humaine, je m'enivre du silence des boulevards et des rues, que traversent de grands souffles surpris de s'y frayer un chemin. Comme un géant que rongeait une vermine subitement disparue, Paris m'apparaît dans une majesté nouvelle et comme ceint déjà du nimbe auguste des souvenirs. Il me semble qu'un long soupir de soulagement s'élève de ses chaussées délivrées où ne sonne

plus le pied monotone des hommes et des chevaux. Une Lutèce rajeunie tend son front vierge aux baisers du soleil. Lazare couché dans la tombe y goûte le repos qu'un Christ importun viendra bientôt troubler. Paris se recueille; Paris respire!

Je suis les voies où la clameur des passants s'est tue, les voies bruyantes hier et bruyantes demain, aujourd'hui muettes. Tel j'ai vu Paris, après la Commune vaincue, faisant le mort sous la menace lointaine du canon, sous le bruit amorti des dernières batailles.

***

Et je me prends à penser que beaucoup de siècles ont passé et que je chemine à travers un fantôme de ville, comme l'est Pompeï à présent. Un Vésuve n'a pas englouti la ville sacrée sous le débordement de ses cendres rouges. Mals le sol, miné par d'imprudents travaux, s'est effondré, et Paris est descendu sous la terre avec ses monuments superbes, ses promenades magnifiques, tout d'un bloc, comme un vaisseau qui sombre. *Fluctuat et mergitur.* Un grand désert s'est fait à sa place, où rien

ne germe, un lieu maudit que fuit la superstition publique. Rien n'émerge de cet océan refermé. Tout est pierre tumulaire entre les coteaux riants qui faisaient à la grande ville une ceinture de feuillage nouée, par les sinuosités de la Seine, d'un ruban d'argent clair. Le fleuve lui même a senti son lit s'abaisser et coule, souterrain, à cette place, pour reparaître plus loin, dans l'épanouissement immortel du paysage.

Mon rêve, devançant le temps, me promène dans ce Paris-là. C'est lui que je vois déjà, durant que les délices du grand-prix en ont aspiré la sève vivante, mais pour quelques heures seulement. La solitude qui m'entoure est celle des ruines, et ce silence est celui des tombeaux.

★★★

Où sont les juifs affairés courant à la fortune? où sont les édiles pansus emplissant les rues de leur importance? où sont les envieux et les mendiants blottis aux portes? où sont les marchands du Temple et les crieurs du carrefour? où sont les courtisanes poursuivant les passants, de leur faim ou de leur luxure?

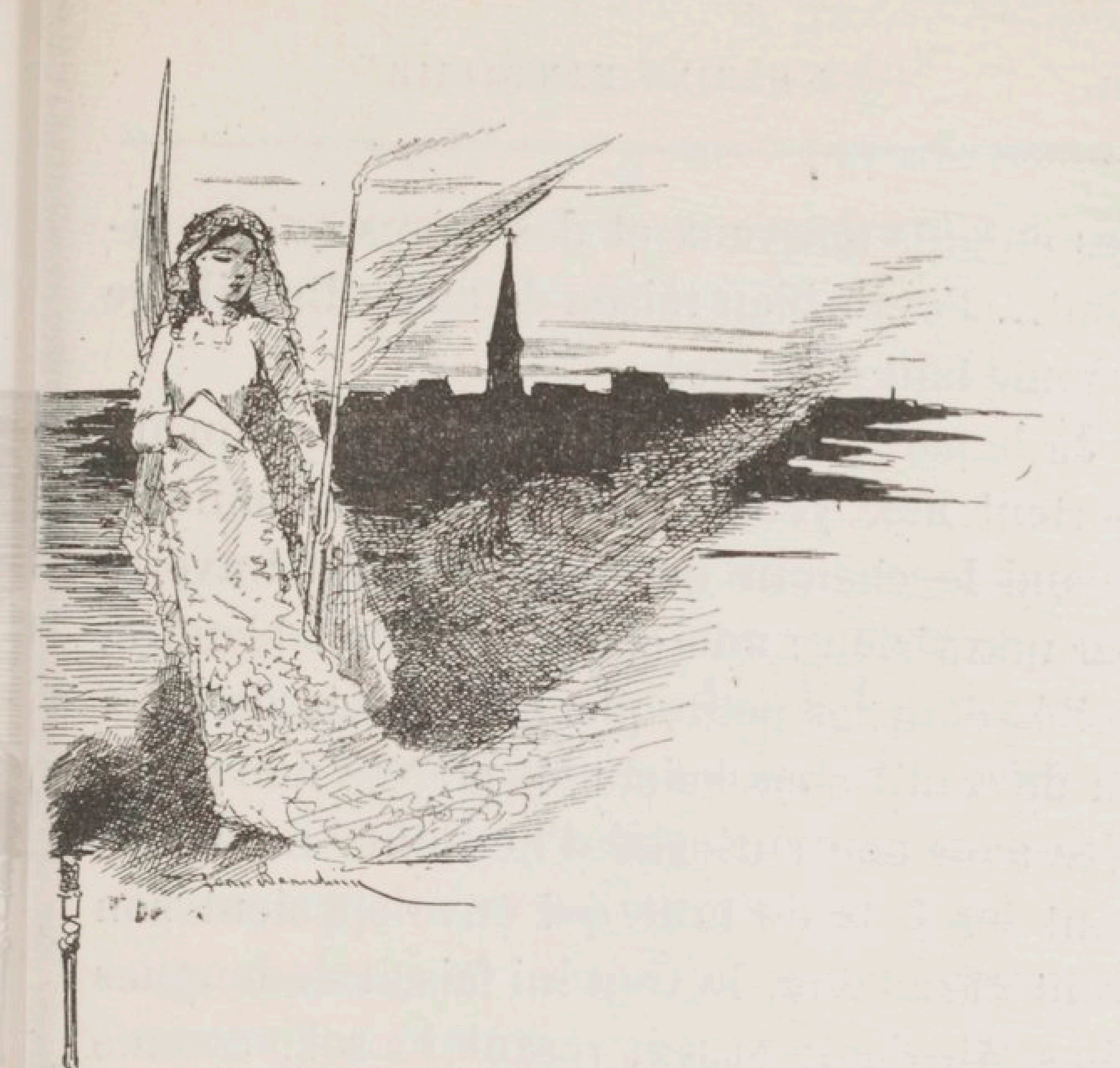
où sont les beaux amis de ces dames dorant leurs écailles au soleil? où est M. Bibi de Montmartre? où M. Alphonse du Gros-Caillou? Le Panthéon n'a plus de ciel et les ruisseaux n'ont plus de boue. Le néant a bu, d'un seul trait, toutes les gloires et toutes les infamies. Une carcasse immense comme celle d'un mammouth, voilà tout ce qui reste de cet être monstrueux où brûlaient tant de fièvres, où se consumait la vie d'une race folle de travail et de plaisir, dont les sursauts faisaient tressaillir le monde et dont l'âme soufflait des tempêtes. Voilà tout ce qui reste de nos bazars et de nos prétoires, de nos églises et de nos lupanars! De larges chemins sous une grande ombre, un prodigieux enlacement d'artères vides et de veines où ne coule plus de sang. Tout bâton qui heurte fait sonner le creux à quelque chose. Tout pas qui s'arrête réveille le silence.

Voilà ce Paris où m'égare une sombre illusion venue de ce grand abandon de la foule et de ce grand silence des rues.

Hurrah! Voici que, des aimables et peu mystérieuses profondeurs du bois de Boulogne, l'avalanche humaine s'ébranle, déboule lente-

ment avec un bruit d'enfer. Les roues des voitures s'endiablent aux jurements des cochers. Un torrent se rue par les Champs-Élysées, roulant, comme un bouquet de fleurs déliées, les toilettes multicolores. O Ophélie, ne cherche pas dans ce flot tes roses perdues ! Les rires clairs des femmes grises de champagne et de lumière tintent dans ce bruit confus. Les barbares reprennent Pompéi, rendue au jour. Et moi, je regagne la campagne prochaine, où les rossignols chantent encore. Paris n'est plus à moi seul, comme tout à l'heure. Je l'abandonne à ses joyeux revenants, à ses filles folles que j'ai tant aimées, et à qui ne je dis pas un éternel adieu.

HIRONDELLES BLANCHES



HIRONDELLES BLANCHES

Un village comme tant d'autres qu'on rencontre sans quitter Paris de plus de vingt lieues. Des rues à peine pavées, dont les ruisseaux tortueux roulent l'eau rousse des étables; bordées de maisons inégales que rejoignent les unes aux autres des morceaux de muraille vermoulue; beaucoup de cabarets que le repos dominical emplit de clameurs avinées; le roulement lointain d'une patache du côté de la grande route dont les fossés sont étoilés de genêts en fleur; sur tous les seuils

des enfants morveux et des mères qui les giflent... J'avais bien raison de dire : Un village comme tant d'autres !

Je le parcourais avec le vague ennui qu'apportent aux yeux les choses trop connues, quand le chemin que je suivais fut traversé par une vision : une enfant toute en blanc et voilée dont les petits pieds chaussés de satin ou de coutil cherchaient les pierres non souillées avec une curiosité d'hermine. En soulevant les flots de tulle qui enveloppaient son front et sa taille, le vent lui faisait de longues ailes. Ainsi elle passa, rasant le sol, comme les hirondelles avant l'orage et me laissant dans le regard je ne sais quelle caresse d'antan. Peut-être pourtant l'eussé-je oubliée bien vite, tout à la maussaderie de ma promenade si, au tournant d'une ruelle, une autre toute pareille n'eût renouvelé mon impression en fuyant dans le même sens. Puis d'autres encore, venant de ci et de là, se hâtant davantage encore, avec des effarements de retard et toutes fidèles à la même direction.

Il me sembla que j'assistais à un départ d'oiseaux voyageurs, alors que les premiers

froids mêlent des bises coupantes aux souffles encore alanguis de l'automne.

***

La cloche tintait vêpres et les parents des communiantes, les hommes étriqués dans d'affreuses redingotes noires et les femmes le dos fleuri par d'odieux cachemires, prenaient aussi la route de l'église, mais lourdement et avec cette démarche particulière que les gens des campagnes empruntent vraisemblablement à la fréquentation des canards. Aux croisées des cafés, des coups d'œil railleurs s'échangeaient sur leur passage, et quelques voyous encore coiffés du bonnet phrygien leur disaient, en beau langage laïque, toute sorte d'aménités. Heureuses les Cornélies qui se sentaient fières de pareils Gracques! Obéissant à ce courant qui fait aller l'homme aux foules comme les torrents au fleuve, je pris insensiblement le même chemin que les intéressés de la fête. Ainsi j'arrivai, par un sentier montant, jusqu'au porche de l'église, d'une pauvre église dont la rosace délabrée disparaissait sous les plis tout neufs du drapeau trico-

lore dont les claquements joyeux avaient l'air de moqueries.

Ce porche était grand ouvert, à deux battants, et du dehors, je voyais à merveille, au premier plan le populaire agenouillé; puis, plus loin, sous une ligne de cierges, les fillettes aux voiles blancs semblant avoir chacune une étoile au-dessus de la tête; enfin, dans un crépuscule d'encens, l'or pâle du tabernacle et le vague rayonnement de l'ostensoir.

J'étais à la porte du ciel vers lequel avaient fui les hirondelles blanches.

***

Bien qu'aucun archange au glaive enflammé n'en gardât le seuil, je ne le franchis pas. Pénétrer dans une église pendant un office sans prendre au bénitier les gouttelettes d'eau sainte qu'un signe de croix éparpille sur la chemise, sans s'agenouiller un instant dans une attitude de prière, sans prendre une part au moins apparente à la cérémonie qui y a amené les fidèles et sans participer aux rites qu'ils y pratiquent, m'a toujours semblé un manque absolu de politesse. Quand on entre dans une

maison, l'usage est d'en prendre les façons et de se plier aux habitudes de son hôte. Je me demande pourquoi on serait moins bien élevé dans celle-là que dans les autres et si le respect de ceux qui les fréquentent d'ordinaire autorise à s'y comporter comme un goujat.

D'une autre part, il y a bien quelque hypocrisie à se pousser les airs d'une dévotion absente et à donner à entendre à ces braves gens qu'on pense absolument comme eux. Ayant également peur d'être un malotru et d'être un tartufe, je m'abstiens, bien que le pittoresque des fêtes religieuses ait un invincible attrait pour moi. Ce n'est pas pour rien qu'on a du sang latin dans les veines.

Ainsi je fis, comme toujours, me contentant de regarder de loin, et comme dans le vol de mes souvenirs, le spectacle qui me venait de toutes parts dans l'esprit, par cette vision incertaine et par les vagues mourantes de la musique sacrée, dont l'orgue secouait les gémissements, et que des voix enfantines traversaient de séraphiques aigreurs.

***

Et j'oubliai ainsi, dans cette façon de rêve entretenu par une image flottante, mais obstinée, le temps et le lieu, l'heure et la place; tout à l'enchantement d'une vision qui me rajeunissait de près de trente années. Puis j'entrai plus avant encore dans ce gouffre des âges écoulés et les admirables mythes païens furent évoqués pour moi. L'Église se fit Temple, dominant quelque colline grecque au pied rafraîchi par la grande mer syracusaine. Les strophes immortelles de la mort d'Adonis, de Bion, chantèrent à mon oreille et je revis le monde rayonnant où de charmantes superstitions faisaient la vie douce et triomphante. Le culte des dieux morts développa sous mon front ses immortelles théories dans un nuage fait du parfum des sacrifices. L'idéal entrevu sous toutes ces formes poétiques par une race supérieure à toutes les autres m'assoiffa d'une inextinguible façon. Un besoin fou d'au-delà me prit aux moelles et une immense horreur de la vie d'où est banni le noble souci de l'éternité!

Et le sens du réel me revenant par l'excès même de cette souffrance, je me retrouvai bien devant la petite église isolée et décriée, devant ce débris des splendeurs religieuses passées, devant ce coin de roc nu et déchiré que l'esprit moderne, pareil à une mer furieuse, bat implacablement. Ce n'est pas seulement une grande pitié, mais une grande tendresse aussi qui me vint au cœur, une tendresse mêlée de peur.

Je me dis qu'avec ces cérémonies qu'on raille disparaîtrait tout un monde d'aspirations, que ces petites communiantes emporteraient dans leur voile le dernier souvenir des vierges des Panathénées, que la rupture serait faite à jamais, par celle des symboles, entre ce monde misérable et le monde invisible et mystérieux dont nous sommes enveloppés ; que ce phare menteur peut-être valait cependant mieux que la Nuit !

***

J'avais repris ma route à travers champs.

Les terres grasses avaient une odeur chaude et féconde. Le vent du soir abattait sur la

plaine la fumée des usines lointaines, âcre et tiède. Le travail de l'homme industrieux et avare de ce temps répandait partout l'haleine de ses suées.

Ça sentait ferme le labourage et l'industrie.

Et voyez si je suis un être bizarre! Dans cette délicieuse senteur de fumier et de houille, je me pris à regretter le faible parfum d'encens qui m'était venu du porche grand ouvert de l'église où les hirondelles blanches avaient replié leurs ailes de gaze!

MÉNAGERIE HUMAINE



MÉNAGERIE HUMAINE

On sait l'idée que caresse, entre deux recettes, le dompteur Bidel : installer au cœur même de Paris, en pleins Champs-Élysées, une ménagerie modèle, où les animaux seraient présentés dans un état de liberté relative permettant d'étudier leurs mœurs et où des conférenciers spéciaux feraient à leur occasion un véritable cours d'histoire naturelle. Eh! eh! ce programme ne prête pas à rire. Il faut bien convenir qu'au point de vue de l'aménagement de ces hôtes animés notre Jardin des

Plantes est simplement monstrueux. Les plus nobles bêtes y sont traitées avec un inconcevable mépris, enfermées dans des cages dont le cardinal La Ballue n'aurait pas voulu, entretenues, par leur propre pourriture, dans une façon de marais infect, à la merci des polissons dont le plus grand délassement est de leur crever les yeux avec des pierres. Il est vrai qu'on ne saurait demander de protéger la vue des animaux à une police qui ne parvient plus même à empêcher les passants d'être massacrés en plein jour. Sans réaliser les merveilles du Muséum d'Anvers, on fera donc facilement mieux. C'est ce qui me fait craindre qu'on ne fasse rien du tout, et que le rêve du belluaire fameux ne se réalise jamais ; et cependant son idée en avait soulevé une autre dans mon esprit, et je comptais lui demander une annexe spéciale pour une série d'êtres dont le vrai naturel et les habitudes effectives nous sont plus précieux à connaître que ceux d'aucune autre espèce. J'aurais réclamé l'installation d'une ménagerie humaine.

***

Ne vous récriez pas! Des hommes derrière des barreaux, comme de simples chimpanzés. Fi! quelle horreur! Et les immortels principes! Et le serment du Jeu de Paume! Et la Charte! Et le suffrage universel! Ne vous hâtez pas de m'accuser d'un retour à la barbarie! D'abord il y a tout un monde de pauvres diables qui ne jouissent que médiocrement de tous les biens patiemment conquis par le lion populaire, tous ceux qu'une peccadille a rejetés du sein de la société dans les beautés du régime pénitentiaire. Entre une cellule et une épinette, je préférerais l'épinette : on y a plus d'aise et de distraction. J'avoue donc que ma première pensée avait été de demander mes sujets aux prisons qui m'en auraient pu fournir de toutes les classes sociales, voire même les plus libérales professions et des plus considérées, comme le notariat. Et ceci m'est une occasion de chercher noise à mon très éminent confrère Nestor, qui accusait, il y a quelque temps, avec son éloquence accoutumée, le gouvernement républicain de

ne point estimer suffisamment les lettres. N'avez-vous donc pas remarqué, ô doyen des héros grecs acharné à la ruine de Troie, sur qui se sont tout de suite portées les faveurs présidentielles, à l'occasion du dernier anniversaire de la prise de la Bastille? Sur Mary Cliquet, le fameux notaire qui donnait de si bons renseignements sur lui-même. Or, on ne me fera jamais accroire que ce soit l'officier public prévaricateur que M. Grévy ait voulu encourager par une atténuation de peine. Mais ce Mary Cliquet était homme de lettres et auteur dramatique, et c'est certainement notre profession qu'on a voulu honorer en lui par cette délicate attention. Vingt ans de travaux forcés pour un simple écrivain, se sera dit notre premier magistrat dans son inépuisable bienveillance, c'est bien assez! Et Mary Cliquet n'en fera pas davantage, même s'il meurt avant d'avoir profité de ce boni pénal, ce qui le dispenserait du fardeau de la reconnaissance.

***

Bien que ce mode de recrutement de ma ménagerie fût, comme vous le voyez, essen-

tiellement pratique, j'y ai cependant rapidement renoncé. Les prisonniers ont généralement le caractère aigri et assassinent leurs gardiens quand ils le peuvent pour obtenir une peine plus déshonorante, mais beaucoup plus agréable à subir. Car c'est une beauté de nos lois actuelles qu'un homme soit moins effectivement puni d'un gros crime que d'une faute légère. C'est simplement pour affirmer l'indépendance d'esprit des législateurs, qui n'entendent point se laisser corrompre par le bon sens. On m'assure, de plus, que la promiscuité des prisons aggrave tellement l'état immoral de leurs hôtes qu'ils ne sont plus présentables à la bonne compagnie. Or, c'est pour celle-là seulement que je travaille. C'est donc au monde même que j'ai pris le parti de demander les échantillons de mon espèce utiles à présenter à un public soucieux de s'instruire. Mon système est fort simple, et le même, d'ailleurs, qu'on emploie avec les autres animaux. Le logement et la nourriture, l'entretien complet, en un mot, aux frais du dompteur. Est-ce que vous croyez qu'avec des avantages si réels, à une époque où le beurre et les quittances de loyer sont hors de prix, je

ne déciderais pas des personnes de tous les métiers à venir opérer chez moi *coram populo*, comme disent les bacheliers ? Je n'excepte pas les millionnaires qui ne sont devenus tels que par une sordide économie et seraient les plus ardents à profiter d'une telle aubaine. Quant aux conditions à remplir, rien de plus aisé. Que rêvait l'inventeur de la ménagerie modèle ? Montrer ses pensionnaires dans l'expansion libre de leurs instincts. Ainsi des miens, dont le devoir serait de ne nous rien cacher de leurs secrets de boutique, une immunité parfaite leur étant d'ailleurs assurée, ainsi que les croix d'officier d'académie, puisqu'ils concourraient directement et par leur exemple à l'éducation des masses.

***

On y verrait le doux épicier sophistiquer paisiblement, sous la protection de gardiens, les nourritures qui nous doivent lentement empoisonner, le précieux apothicaire remplacer par de l'eau claire les solutions trop coûteuses prescrites par le médecin, le médecin lui-même étudier les cas graves en esquissant

un bésigue avec le confrère qu'il a mandé en consultation, l'avocat chercher au fond d'un bock les arguments vainqueurs de sa prochaine plaidoirie, l'huissier additionner avec le chiffre du quantième le montant de ses frais, le restaurateur composer cette fameuse sauce brune qui donne au saumon le même goût qu'au gigot, l'ouvrier à la journée reprendre en sous-œuvre le mémorable travail de Pénélope, tout cela impunément et à l'abri des indignations intempestives, puisqu'il s'agit de nous enseigner à quel point nous sommes bernés, dupés, vilipendés par nos aimables semblables. Et cela est infiniment plus utile que de connaître à merveille les mœurs des lions, des ours et des serpents boas ; car je ne suis pas forcé d'aller chercher dans les bois et dans les déserts, sous les soleils brûlants et dans les solitudes profondes, ces dangereux promeneurs ; mais je suis inexorablement condamné à avoir affaire à des épiciers, à des pharmaciens, à des médecins, à des avocats, à des huissiers, à des restaurateurs et à des journaliers, voire à me défendre contre eux. Car, là, est « le véritable combat pour la vie, » comme disent les Darwiniens mes amis. Voyez donc que mon idée est

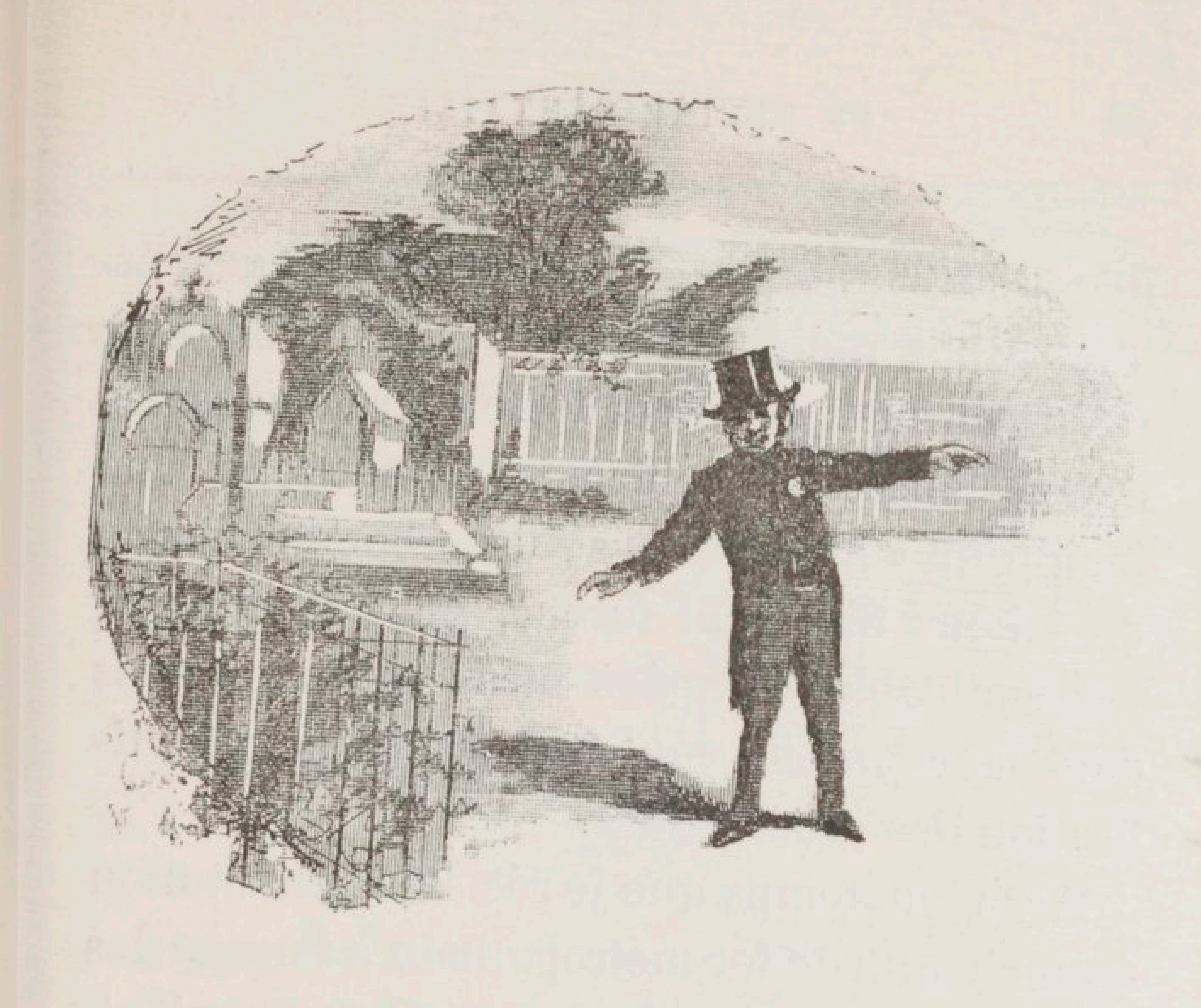
la plus grande du monde. Car le *gnôti séauton* du philosophe grec est une bonne plaisanterie, et il importe infiniment plus de connaître les autres que de se connaître soi-même. D'autant qu'on a beau se connaître, on se trouve toujours très bien.

***

Deux cages qui exciteraient au plus haut point l'intérêt et la curiosité, ce serait certainement celle de l'homme politique et celle de la courtisane. Ce n'est pas sans raison que je les mets à côté l'une de l'autre, mais bien pour faire apprécier aux visiteurs la similitude de travail de ces deux bêtes importantes et particulièrement féroces. Même souplesse dans les reins, partant même clémence aux coups de pied dans le derrière. Même indifférence à la nature de la proie, tant insatiable est l'appétit; même moyen : le mensonge ; même but : vivre aux dépens d'autrui. Il s'en faut de beaucoup cependant que je les confonde dans le même mépris. Celle-ci a sur celui-là l'avantage de la beauté. Gibier pour gibier, il vaut mieux l'être de son propre plaisir que de l'ambition d'au-

trui. Même chez la maîtresse vénale, le mensonge s'appelle encore baiser et le charme des enlacements demeure sous leur imposture. Mes enfants, quittez-moi bien vite l'enclos grillé où ce vilain drôle, la main sur son cœur et riant dans ses favoris, se moque de vous en vous promettant, qu'aussitôt élu, ce seront messieurs les percepteurs qui viendront, chapeau bas, vous payer eux-mêmes des contributions à domicile et vous faire votre marché à leurs frais. Tout à côté, derrière des barreaux d'or où grimpe l'immortelle caresse des fleurs, Phryné sourit dans sa nudité divine et mêle à celui des roses le parfum vivant de sa chair, langoureuse et le front noyé encore dans l'ébouriffement récent de sa chevelure, les seins meurtris des dernières délices, le corps frôlé d'amour et de frissons par l'aile des baisers envolés. Elle vous dira les mots qu'elle a dits à d'autres et vous gémirez, sous son étreinte, des sanglots déjà connus. Mais qu'importe ! Depuis le long temps que l'Amour est remonté dans l'azur, il ne nous reste qu'à suivre, dans l'eau troublante des sources, sa fugitive image !

GAIETÉS DE CROQUE-MORT



GAIETÉS DE CROQUE-MORT

Il y a huit jours déjà que les jardiniers des cimetières s'en donnent à cœur joie de ratisser les allées, de rafraîchir la barbe débordante des buis, de peigner la chevelure des saules, d'arrondir les cyprès en jolies mottes d'épinard, d'arracher les grilles tombales aux caresses jaunies des volubilis, et de faire revivre, sous les mousses, les inscriptions creusées au cœur déchiqueté du moellon. Grâce à ce bout

de toilette funéraire, tous les mensonges fa ciles à nos rapides douleurs vont avoir leur regain annuel, et l'éternité de regrets consolés depuis longtemps s'affirmera de nouveau. Une légion de « bons pères », de « bons époux », de « bons fils » qui furent, pour la plupart, vraisemblablement, des êtres insupportables dans leur famille, vont ressusciter pour l'édification des promeneurs.

Il y a longtemps que je réclame l'institution d'un chemin de fer métropolitain à l'usage des misanthropes et grâce auquel ils pourraient, en manière de promenade, venir se balader dans nos grandes cités mortuaires entre leurs repas. Outre qu'il est toujours agréable, si peu égoïste qu'on soit, de se sentir vivre au milieu de gaillards qui n'ont plus cet embarras, lesdits misanthropes apprendront ainsi combien ils se trompaient sur le compte de l'humanité, en la croyant particulièrement composée de chenapans, de fourbes et de mauvaises gens de toutes sortes. Rien que des anges méconnus de leur vivant! Tous maris vertueux, ascendants irréprochables, délicieux collatéraux à qui une justice tardive est enfin rendue! Pas une veuve longtemps giflée, pas un ami cocufié par le

défunt, pas un héritier affranchi de la misère ayant la franchise de consacrer aux mânes ici gisantes cette épitaphe concise, mais sincère : « Enfin! » Il faut avouer ou bien que la vie est mieux composée que nous ne le croyons, ou bien que messieurs les marbriers sont des fantaisistes pleins de toupet.

***

L'envie me prend de faire comme les jardiniers des cimetières armés de sécateurs et de râteaux, et, dégageant des ronces accumulées par le temps et les jours vécus, les tombes où reposent mes souvenirs, d'en rendre les illusions vivantes encore pour avoir le courage d'apporter aussi de nouvelles fleurs à ces morts qui furent nos amours. Il en est dont le nom évoquera à peine dans ma mémoire une forme depuis longtemps oubliée ; mais il en est aussi dont l'ombre réveillée enveloppera mon cœur d'un frisson. Je veux saccager la broussaille d'abandon et d'indifférence que j'avais volontairement laissé croître sur l'uniforme pardon jeté à mes anciennes souffrances.

Je veux replonger le ciseau à vif dans les blessures cicatrisées et faire resaigner ce que j'ai cru devenu pierre. Dans le brouillard d'automne traversé de feuilles flétries et qui semble fait pour ces évocations lointaines du passé, un à un se dressent rajeunis les mausolées où j'ai pensé coucher de chères trépassées et où je n'ai enseveli que des lambeaux de moi-même. Celle-ci, dont j'ai longtemps pleuré l'humeur fidèle, m'avait trahi cent fois. Celle-là, qui m'avait fait croire à l'impassibilité triomphante de son être, réservait à de plus heureux les délices d'une possession complète. Tout était mensonge dans ce que la reconnaissance du plaisir avait dicté à mes regrets, mensonge comme les épitaphes des tombes ! C'est que, dans les amours passées, comme dans les affections que la Mort a brisées, ce que nous avons seulement raison de pleurer, c'est ce qu'elles nous ont pris de notre âme, c'est la puissance d'aimer diminuée en nous comme une source qui se tarit, c'est le trésor de nos rêves et de nos illusions pillé par des mains impuissantes à nous les rendre. Voilà ce que nous avons raison de qualifier des plus tendres adjectifs en en constatant la

perte, de glorifier des épithètes les plus noblement mélancoliques dans nos inscriptions tumulaires; voilà ce qui mérite seul les « éternels regrets » dont nous sommes prodigues sur les marbres les plus indifférents.

***

Ne m'en veuillez pas, au moins, mes amies d'antan, de ce que la vie m'a appris et si j'ai perdu la crédulité qui me faisait douces jusqu'à vos impostures. Je ne vous en aime que mieux de m'avoir délicieusement trompé. Si la femme savait d'ailleurs ce que peut lui devoir de délices l'homme dont elle se moque le plus, au fond, elle perdrait jusqu'aux faux remords dont elle nous fait parfois l'insolent hommage. Chez elle la beauté paie les dettes de l'âme absente, et bien fou celui qui se demande si des caresses qui versent l'infini dans son être procèdent ou non d'une sincère tendresse. Oui, bien fou qui se préoccupe de cette impression secrète de la rose dont il respire le parfum! Il ne dépend pas,

Dieu merci, de celle-ci que le parfum soit moins doux. Ainsi de la beauté de la femme. C'est la plus grande générosité de la vie que cette beauté soit là dont nous jouissons, en dépit parfois de celle qui en porte l'auguste fardeau, comme du soleil dont les colères même nous font un sang nouveau en empourprant nos raisins. Maudisse qui voudra, comme Musset, l'âme perfide de la femme ! Moi, je ne m'en sens pas le courage, tant la beauté et la mémoire des délices qu'elle donna porte, en soi, l'immense pardon de toutes ses faiblesses. J'y cours comme la phalène à la flamme dont les brûlures mortelles, elles-mêmes, ont pour elle de farouches voluptés et qui sait bien qu'elle y laissera la poussière vivante de ses ailes. Donc sans rancune, mes chères, et malgré que pas mal d'entre vous m'aient paru par la suite de légères créatures dont la morale ne valait pas deux sous, je vous ai soigneusement nettoyé, pareil aux jardiniers des cimetières, la petite place que je vous garde au fond du cœur. Et après demain, jour officiel pour ce genre de cadeaux, je vous apporterai à toutes des fleurs, mes mignonnes, comme font les bons parents à

leurs trépassés, — non pas cependant des immortelles, mais des lys blancs comme vos fronts, des roses rouges comme vos bouches et des lilas d'automne, de ces lilas de serre, fragiles et sans réalité comme votre vertu !

LA MÉCANIQUE UNIVERSELLE

LA MÉCANIQUE UNIVERSELLE



Vous l'avez lu comme moi, mes enfants, dans des feuilles imprimées, ce qui ne permet de doute qu'aux esprits irrévérencieux : un médecin ingénieux, un duc de la science, — j'épargne le mot « prince » à sa modestie, — vient de découvrir une potion qui peut remplacer l'esprit de conversation. Il avait à initier une malade aux douceurs de la vivisection

et, pour n'en pas recevoir de calottes pendant cette expérience, ce prudent anatomiste avait préparé à sa victime un julep somnifère, quand l'idée lui vint de panacher cette consommation avec je ne sais plus quelle autre drogue. Nous avions déjà le bitter-curaçao, le bitter-menthe et le bitter-anisette pour les piliers d'estaminet. Ce rusé docteur inventa un quatrième bitter, plus pharmaceutique encore que ceux des empoisonneurs pompeusement décorés par eux-mêmes du titre glorieux de cafetiers. A peine la moribonde eut-elle humé quelques gorgées de cet apéritif de la douleur, qu'une hilarité soudaine la prit, que des chatouillements lui vinrent à la rate, et qu'elle donna les signes manifestes d'une bruyante gaîté. Son limonadier par occasion en profita pour achever sa charcutière entreprise au vacarme inattendu de ses éclats de rire. Enchanté de sa découverte, il voulait dès le lendemain lui couper un second membre pour la divertir une seconde fois. Mais il préféra étendre les bienfaits de son bitter à d'autres impotents. Onze clients purent trinquer entre eux avec ce joyeux breuvage. Le succès fut complet pour les clients femelles. Quelques clients

mâles, plus récalcitrants, se contentèrent d'entrer dans une fureur épouvantable, et furent immédiatement conspués par toute la médecine pour leur mauvais caractère. Je m'en serais douté. Il faut si peu de chose pour faire rire les femmes ! comme l'a remarqué avant moi don César de Bazan.

Je n'aurai pas le mauvais goût de jeter une note déplaisante dans le concert d'éloges dont le promoteur de cette boisson est l'objet. Tout au plus ferai-je remarquer qu'on nous apprend déjà dans toutes les chimies que le protoxyde d'azote jouit de propriétés identiques. Seulement tous ceux qui en ont absorbé chez les dentistes m'ont affirmé qu'au lieu de rire pendant quelques secondes, ils avaient eu mal à la tête pendant trois jours. On ne continue pas moins à appeler ce produit : gaz hilariant. Peut-être l'avait-on expérimenté, pour la première fois, sur un bossu.

***

J'accepte le fait pour acquis. O la sublime chose ! Quand nos aïeux avaient de la mélancolie, ils ouvraient Rabelais, Beroald de Ver-

ville, Brantôme, et demandaient aux maîtres de l'esprit le secret qui chasse ces vapeurs. De l'esprit ! nous n'en avons plus que faire ! Et, franchement, ça tombe bien, car m'est avis que nous en avons beaucoup moins que ces vieux maîtres. Les Académies et la Politique ont chassé de nos lettres la saine gaîté et la franchise qui furent l'honneur de nos vieux écrivains, si bien qu'un jour les Allemands se sont dit : « Mais ces gens-là sont aujourd'hui aussi lourds et aussi embêtants que nous. Entrons chez eux ; personne ne s'en apercevra seulement. » Ainsi la bégueulerie, le pédantisme, la pose, le faux sérieux, ouvrirent la porte à l'invasion longtemps avant les sottises de l'Empire. Nos lettres commentaient Gœthe dans les revues au lieu d'y célébrer Diderot et Voltaire. Ah ! les revues ! nous leur devons bien d'avoir été soulagés par nos gracieux vainqueurs d'un tiers de l'Alsace-Lorraine ! Je leur aurais fait payer au moins deux milliards sur notre rançon !

Donc c'est fait ! Rien ne nous reste de la nationale jovialité que nous enviait, plus encore que nos administrations, le reste du monde. Nous n'en continuons pas moins à écrire des

livres et à faire des comédies. Seulement, dès que le moindre bout d'esprit gaulois s'y révèle, c'est un haro général; les ciseaux des censeurs s'ouvrent tout seuls et les portes des prisons bâillent d'elles-mêmes. Il était donc tout naturel que, « rire étant le propre de l'homme », comme l'a fait observer mon maître François, qui était médecin aussi, la science se préoccupât des moyens de nous faire rire autrement que par d'aimables plaisanteries.

J'avais déjà proposé, pour les théâtres, des petits bancs électriques qui, pendant les pièces de M. Meilhac, auraient, par le passage d'un courant, chatouillé le dessous des pieds des spectateurs aux moments où l'auteur avait eu des intentions comiques. On sait que ce procédé est infaillible. Mais l'installation de ces appareils eût été probablement coûteuse. Le bitter dont je parlais tout à l'heure vaut certainement beaucoup mieux. L'*intelligent* directeur, — vous savez qu'ils le sont tous sans en avoir l'air, — n'aura qu'à s'entendre avec le limonadier qui rafraîchit son public pendant les entr'actes. Celui-ci n'aura qu'à verser quelques gouttes de ce poison dans chaque consommation servie par ses garçons, et la foule

rentrera dans la salle, disposée à se tordre même pendant les tragédies. On sera même forcé d'imaginer des entonnoirs en coton pour bâillonner les spectateurs dont l'hilarité ferait concurrence au canon du Palais-Royal et de disposer des petites éponges sous les fauteuils des personnes dont le rire délie toutes les fibres à la fois. Ainsi les académiciens eux-mêmes pourront, impunément et sans compromettre la santé publique, envahir la scène de leurs produits.

***

Seulement je voudrais bien maintenant que les efforts de la science se portassent d'un autre côté. Puisque nous n'avons plus besoin d'avoir un motif de gaîté pour rire, le moins serait que nous n'eussions plus besoin d'avoir un motif de tristesse pour pleurer. Vous avez supprimé la joie du monde moderne en en respectant les manifestations extérieures. Maintenant, messeigneurs, faites-en, je vous prie, autant du chagrin. Nous savons ce qu'il nous faut prendre pour faire bonne figure aux mariages. Inventez quelque chose pour nous ren-

dre aussi convenables et à aussi peu de frais aux enterrements. Ne vous préoccupez guère des femmes dans cette recherche. Elles pleurent comme elles... rient, dit à peu près un proverbe populaire. Mais les hommes, les pauvres hommes! Pourquoi voulez-vous qu'ils continuent à souffrir vraiment pour verser des larmes, puisque vous vous dispensez de les rendre joyeux pour les faire rire? Mon Dieu! la Nature vous a montré le chemin de cette clémence. Nous avons déjà les oignons; mais il faut les éplucher soi-même pour les transformer en une source de pleurs, comme disent les classiques, et vous ne voyez pas d'ici des orphelins et des veufs tirant de leur poche un petit couteau pour ébaucher un miroton pendant que les prêtres chantent le *Dies iræ* et que les fossoyeurs font lourdement glisser la bière le long des cordes grinçantes. Il faut quelque chose de plus discret et d'un usage plus mystérieux. Mon Dieu! une boisson. Un cinquième bitter serait encore ce qu'il y aurait de mieux. Egalement utile aux véritables affligés et aux indifférents, il endormirait la douleur des premiers et changerait les seconds en bornes-fontaines. Les morts traîneraient un déluge

derrière eux, et l'arrosage public, ce délicieux arrosage qui fait de la boue artificielle par les plus beaux temps, pourrait être supprimé, au moins sur le chemin du cimetière.

***

Ah ! l'existence se présente belle pour les hommes du siècle qui vient ! Exempts du devoir de sentir, on ne leur demandera plus que de faire semblant de vivre. Ils riront sans gaîté ; il pleureront sans tristesse ; ils aimeront sans amour ! Ils auront toute la grimace des choses sans porter le poids des choses elles-mêmes. Un mécanisme puissant les prendra dans leur berceau et les ajustera dans un ensemble social où toute pièce vivante aura sa place marquée à l'avance. Comme ces poussins qu'une industrie sacrilège a fait éclore sous des lainages chauffés au bain-marie, que l'aile maternelle n'a jamais endormis ni cachés et qui n'en poussent pas moins de petits gloussements affectueux vers les vitrages tièdes de leur cage, nos petits-fils auront les convenances pour tendresses. Les passions auront vécu et ne se liront plus que dans l'abâtardis-

sement des races. Le grand combat de l'âme humaine contre ses propres rêves aura pris fin, et sur le champ de bataille, autour du grand mort étendu, de jolis petits mirmidons en bois, pareils aux petits soldats qu'on fabrique à Nuremberg pour les enfants, danseront avec un petit bruit sec.

L'ÉCREVISSE



L'ÉCREVISSE

Nous sommes dans la saison des chairs somptueuses. Aux vitrines des marchands de comestibles, les dindes roses étalent les glorieuses meurtrissures de la truffe; les langoustes paralytiques agitent douloureusement leurs béquilles vivantes sur les marbres des poissonneries; les cailles dodues s'alignent deux à deux, comme des fesses d'enfant, dans de délicieux petits cercueils en bois blanc (ô Sarah Bernhardt, pends-toi!); les pâtés de foie gras éventrés nous révèlent leurs mosaïques savoureuses; et, de tout cela, monte

une odeur qui semble griser les fabricants de goinfreries eux-mêmes. Car on les aperçoit, derrière leurs carreaux, leur tourte de calicot de côté sur la tête, lutinant les demoiselles en tablier blanc, dont la jeunesse se flétrit dans ces culinaires parfums. Chez les commerçants plus modestes, de moindres nourritures tentent l'appétit plus vivace des prolétaires. L'oie nationale tient son chapitre entre deux lapins pour assesseurs, tandis que le marron ce voyou de la cuisine bourgeoise, ricane insolemment dans la poêle de l'Allobroge voisin. Dirai-je les splendeurs de la charcuterie ? La galantine fraternelle découvrant ses marbrures savantes, la pistache pailletant d'émeraudes le sombre incarnat des hures, les chipolatas pieusement alignés en chapelet, les boudins en grand deuil et les saucisses en grande liesse, les langues rouges que nous tirent les cochons défunts et les jambons enfumés qu'ils nous lèguent en héritage ? En vérité, nous sommes au temps de l'année où, dans la Trappe mondaine où nous faisons si imparfaitement notre salut, tout semble nous dire : Frère, il faut manger !

***

Et cependant la cuisine française est menacée d'un grand malheur.

La statistique, qui emprunte si rarement à Bossuet ses mouvements oratoires, a jeté ce cri de par le monde : « L'écrevisse se meurt ! L'écrevisse est morte ! »

Oh ! mon Dieu, c'est bien simple... et bien navrant.

Il paraît que, depuis quelque temps déjà, nous en consommons juste trois fois autant qu'en produit la nature. Comme les gens bien élevés ne font jamais resservir deux fois les mêmes, vous pouvez juger qu'à ce train-là, nous n'en avons pas pour longtemps et que les dernières figureront, dans un bref délai, soit au Jardin des Plantes, soit au musée des Souverains. Comme il n'est pas d'idée indécente qui ne vienne à l'homme, de doux philanthropes ont bien imaginé d'obvier au mal en poussant ces bêtes à une reproduction désordonnée. On les vit s'asseoir le long des ruisseaux pour leur lire les chroniques de *Gil Blas* et les poésies de Richepin. Le but fut dé-

passé et la démoralisation devint telle dans nos eaux douces que les magistrats refusèrent de continuer à y prendre des bains en été.

D'autres philanthropes, plus doux, eurent une idée plus machiavélique encore. Ayant remarqué les qualités apéritives en amour de ces petits animaux, ils les incitèrent à se manger entre eux. C'était le procédé d'Ugolin, étendu à toute une famille. Il ne réussit pas davantage. Les pères ne firent plus d'enfants que pour s'en régaler immédiatement, et l'humanité n'y gagna rien.

***

En vérité, mes enfants, le déclin de l'écrevisse est un grand deuil pour ceux qui aiment à dîner et aussi pour ceux qui aiment à se souvenir. Je suis surtout de ces derniers et j'adore revoir, dans les mirages de la pensée, la petite rivière où, tout enfant, j'allais pêcher de vivants buissons.

L'eau coulait lentement, resserrée entre deux berges tombant à pic, et il suffisait de plonger le doigt entre les pierres dont elles étaient faites pour amener une facile proie. A peine

celle-ci avait-elle saisi l'index provocateur, que j'empoignais moi-même vigoureusement sa patte et l'entraînais. Après quoi je l'accusais, de la meilleure foi du monde, de m'avoir pincé et je me croyais en droit de lui infliger les plus terribles supplices. Pour un peu j'aurais déclaré qu'elle m'avait menacé de me faire jeter dans l'eau bouillante, en compagnie d'un bouquet de thym et de quelques oignons, et j'aurais invoqué le droit de légitime défense. C'est ainsi que l'homme absout ses plus abominables cruautés, par des artifices de conscience. Cette façon tout à fait féroce d'échauder les écrevisses toutes vivantes procura, un jour, un bien joli mot à une cuisinière à qui on en reprochait la barbarie :

— Mon Dieu, dit-elle, depuis le temps que j'en fais cuire comme ça, elles doivent y être bien habituées.

Je le recommande aux femmes qui font souffrir leurs amants.

***

Mais ce n'est pas dans la cuisine seulement que l'écrevisse va laisser un vide impossible

à combler. Elle ne manquera pas moins au théâtre. Ce que la bisque a sauvé d'inconvenances de langage est tout à fait prodigieux.

La bisque fut le salut de la morale littéraire tout simplement. Grâce à elle, lorsque, dans toute pièce de M. Hennequin, le premier mari, croyant accompagner la femme du second, demandait un cabinet particulier et commandait le potage spécial, personne n'avait plus aucun doute sur ses intentions. C'était une cochonnerie évitée. Et quand le second mari, croyant accompagner, à son tour, la femme du premier, demandait un cabinet particulier vis-à-vis l'autre, et commandait le même potage, on se disait : Bon! ils ont tous les deux la même idée! Ça va être du propre! — Mais quel triomphe pour la vertu quand on découvrait que chacun d'eux avait traité sa légitime! Et quelle ragoûtante odeur de voluptés conjugales et de reproductions autorisées émanaient de ce quiproquo! Deux adultères s'évanouissant dans la fumée d'une même bisque! Allez donc me trouver une autre soupe qui remplace celle-là à la scène! Le public était habitué à celle-là. On savait qu'elle amenait des dénouements heureux et édifiants. Je sais bien que nous

avons le gâteau au gingembre. Mais c'est tout une éducation des spectateurs à refaire. Et puis le gâteau au gingembre aura-t-il la main aussi sûre? Ne laissera-t-il pas quelquefois le premier mari trop longtemps avec la femme du second et *vice versa*? Les directeurs se plaignent tous qu'on ne fait plus de pièces. — Et avec quoi voulez-vous qu'on les fasse, si les écrevisses s'en vont?

***

Que manquait-il à cette ambitieuse bête pour être heureuse parmi nous? L'Académie française elle-même, qui l'avait un instant légèrement traitée dans son dictionnaire, a fait amende honorable dans ses dernières éditions : elle a retiré le mot *poisson* qui avait blessé la susceptibilité toute naturelle d'un animal qui fait aimer, mais ne se fait pas payer pour cela. Elle a supprimé le mot *rouge* qui offensait les convictions essentiellement réactionnaires d'un crustacé qui chemine en arrière. Elle a fait plus encore! elle a évité de dire que l'écrevisse marchait à reculons, parce que les réactionnaires les plus endurcis eux-mêmes

aiment à se croire libéraux. Franchement, l'Académie n'a jamais fait autant de concessions à personne... si ce n'est peut-être à M. Maxime Du Camp. Il est vrai que l'écrevisse est, par sa nature, une bête académique. Voyez plutôt son attitude dans les godiveaux où, sous des dômes pareils à celui de l'Institut, elle préside des sociétés savantes de quenelles, de crêtes de coq et de champignons de couche.

Que vont-ils devenir, les godiveaux déshonorés, l'écrevisse une fois partie? On les entendra, dans la nuit, se frapper eux-mêmes leur croûte en disant : « Et cependant j'avais quelque chose là. » Mot qui est d'André Chénier, n'en déplaise à la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'attribuait, il y a quelque temps, à Abélard.

Et maintenant j'ai dit. Revenons à de plus riantes idées. La statistique d'ailleurs ne nous menace que dans l'avenir. Ce sont nos enfants seulement qui ne connaîtront pas la bisque. Mais nous : *Vivemus, mea Lesbia atque amenus !* comme dit le poète latin.

PROPOS ÉQUESTRES



PROPOS ÉQUESTRES

Suis-je bien vraiment de mon temps? J'en doute quelquefois, à mes goûts qui me semblent d'un autre âge et me font un exilé de quelque siècle lointain, de quelque patrie abolie. Suis-je Grec ou Japonais? contemporain de Périclès ou de Fidé-Yosi? Je serais fort embarrassé de le dire. Mais le fait est que je n'entends rien à la plupart des plaisirs modernes et nationaux, tandis que je regrette vivement d'anciens et exotiques divertissements. Au risque de passer pour un manant, je confesserai que les courses de chevaux m'ont toujours laissé froid, tandis que la lutte à main

plate m'enthousiasme encore. Auteuil et Longchamps ne m'ont jamais vu, un voile vert à mon chapeau, un petit fromage de carton à ma boutonnière, une longue-vue au flanc, suivre fiévreusement l'opération du départ et crier hip! hip! à l'arrivée. J'ai même un grief particulier contre ce noble amusement, depuis qu'on m'a appris qu'il avait pour but d'améliorer la race chevaline.

Jolie amélioration! Du vigoureux animal dont le large cou se plissait sous les rênes tendues des antiques automédons, hérissé comme une broussaille et fléchi comme un arc qu'on bande, ils ont fait une espèce de bête étique aux pattes de sauterelle, à la queue en plumeau. Dites donc, les amis, avec le joli sentiment plastique que vous avez là, vous ne vous amuserez jamais à améliorer la femme, n'est-ce pas? Je m'y opposerais complètement, mes chérubins. N'étant pas cavalier de profession, je vous laisse faire. Mais laissez-moi tranquille dans mes autres attributions. Je vous abandonne la façade du Parthénon, mais je vous prie de me laisser la Vénus de Milo et celle de Vienne. Votre instinct du Beau n'est pas le mien, race de jockeys que vous êtes!

***

Je vous invite à respecter aussi les chevaux de bois.

J'éprouve, en effet, à l'endroit de ces derniers, un sentiment vraiment bien complexe et tel que certaines maîtresses nous en inspirent quelquefois; car il est fait tout ensemble d'amour et de mépris, de reconnaissance et de dégoût. Je dois aux chevaux de bois mes plus beaux triomphes équestres; ce sont les seuls chevaux que j'aie vraiment domptés, les seuls Bucéphales dont j'aie su tourner les yeux brûlés vers le soleil, et, s'ils n'ont pas été, comme le prétend Buffon, ma plus noble conquête, ils ont été certainement ma plus sûre. — Les autres chevaux, je le constate à regret pour leur intelligence, n'ont jamais bien su se tenir sous moi. — Ceux de bois sont d'ailleurs les seuls qui ressemblent un peu à ces glorieux coursiers des bas-reliefs grecs dont les crinières sont en brosse et les jambes rigoureusement parallèles. Ce rapprochement, qui fait de leurs cavaliers des demi-dieux pour le moins, a toujours beaucoup flatté mon amour-propre.

Vous connaissez maintenant la raison de ma gratitude.

Et pourtant, comme eux aussi ont changé!

J'ai peine à reconnaître dans les chevaux de bois contemporains, bariolés des tons les plus divers, juchés sur des tringles déshonorantes on entraînés par de puériles roulettes, chamarrés de draperies véritables comme des fonctionnaires, décorés comme des opportunistes, les pur sang d'une si belle couleur chocolat (la même pour tous) panachée simplement de quatre clous de cuivre et d'une selle bleue peinte qui furent l'orgueil et la joie de mon enfance!

***

Ceux-là n'avaient pas besoin d'être stimulés par les grondements de l'orgue, la colère des cymbales et même le bruit guerrier des musiques militaires. Un vigoureux hop! hop! deux coups de talon, un tour de manivelle et ils partaient comme le vent, sans toutefois faire de bruit. Ils n'auraient pas souffert, dans leur légitime vanité, qu'un de leurs collègues en chair et en os se mêlât à leurs jeux, fût-ce

pour y contribuer en les traînant eux-mêmes. Ivres d'air et amoureux de liberté, il n'eût pas fait bon les vouloir emprisonner dans un manège de velours et de dentelles comme ceux d'à présent qui ont l'air de madones sous des châsses. Sûrs de leur route, ils n'avaient pas besoin d'un « mai » de gaz et de pétrole; deux lampions fumants dont le vent de leur course faisait vaciller les tremblantes lumières suffisaient à les guider. Ils demeuraient inflexibles dans leur cabrement harmonieux au lieu de se prêter aux soubresauts cahotants de mécaniques ingénieuses, mais dont le mal de mer est le dernier mot.

Au demeurant, ils faisaient autant de chemin que leurs successeurs, mais pas plus!

***

Là commence mon seul grief contre cette admirable institution.

Les chevaux de bois, — je le dis à leur honte, — sont la parfaite image des principes usés qui font tourner ceux qui les enfourchent dans un cercle inutile, bruyant et ridicule. Ah! ne croyez pas, au moins, qu'ils soient

tous sur les places foraines où vous les voyez pivoter sous des tentes qu'ils entraînent dans leur monotone révolution. Je vous prie de croire que les réunions électorales font, en ce moment, une sérieuse concurrence aux manèges en plein vent. Messieurs les candidats à la députation y font les gamins et les bonnes d'enfants à ravir, aux accompagnements de l'orgue populaire, qui ne sait pas toujours ce qu'il joue, mais le joue avec une inexorable impétuosité. — Morale de convention, politique d'expédients, progrès social, révolution pacifique, chevaux de bois que tout cela! cavalerie de foire!

En vain, ceux qui montent ces *dadas* les ont fait repeindre à neuf, les promènent sous des dais somptueux et aux sons des musiques triomphales. En vain, ils montent derrière un vrai cheval qui travaille pour de bon et sur lequel ils voudraient bien faire croire qu'ils sont juchés. Ils ne feront pas sortir pour cela leurs automatiques montures du rond inexorable et du mouvement de toupie où les enferme la marche réelle des idées, dure et dense comme celles des foules. Le vrai peuple, le peuple laborieux et calme, regarde passer dans un tour-

billon sonore les affolés qui croient aller loin parce qu'ils vont vite, et s'imaginent avancer parce qu'ils se meuvent. Il rit, hausse les épaules, et ne leur en veut, ma foi, plus ! Il faut bien que les enfants s'amusent, même les vieux enfants de la politique !

***

Dzing ! dzing ! boum ! boum ! Tournez, coursiers débonnaires, mots sonores que les ambitieux roulent, dans leurs professions de foi, formules usées qu'ils font tourner devant leurs futurs mandants, promesses qui seront oubliées demain, protestations d'intérêt dont le diable ne croit pas un mot. Dzing ! dzing ! boum ! boum ! Tournez, tournez, chevaux de bois de la politique ! Je ne veux pas nommer tous ceux que j'aperçois sur votre dos !

ADIEU, PANIERS



ADIEU, PANIERS

Les lourdes hottes chargées de raisin à peine mûr ne promènent plus leur silhouette vacillante dans les brouillards que violace une aurore incertaine. Les vendangeurs sont rentrés mornes de la récolte manquée, tandis que les marchands de bois de campêche se frottent cyniquement les mains, dans les estaminets. Pas de chansons autour du cep au feuillage argenté par la bave des escargots ! Pas de baisers aux lèvres que la grappe a barbouillées

d'un sang pâle et sans chaleur! La vigne n'est plus l'immortelle donneuse de gaieté, celle qui versait au cœur le rouge adieu du soleil! Et, devant les chariots mélancoliques qui, par les routes boueuses, ramenaient, en le cahotant, leur fardeau de fruits aigres aux vertes écorchures, je pensais aux belles journées d'autrefois sur la colline qui confinait au jardin paternel, quand la serpe automnale y portait ses bruyants ravages; aux hommes chancelants sous le double faix de leur butin et de leur ivresse; aux filles à demi grises dont les caresses brutales me faisaient, à moi enfant encore, à la fois tant de peur et tant de plaisir. Le frisson de leurs bras nus passe encore sur mon cou, et mon souvenir, plus hardi que moi-même, cherche leur bouche tiède et luisante au coin de laquelle les pépins ont semé des mouches capricieuses. Je les revois, penchées sur leur tâche, la croupe insolemment développée et retroussées si haut qu'on voyait, plus d'à la moitié, leurs jambes robustes émergeant de leurs sabots comme des plantes grasses de leur caisse. C'était une grande fête et impatiemment attendue que cette cueillette des grappes. Cette année-ci, ce fut presque

partout comme un deuil où les amis du pauvre Jean Raisin suivaient ses funérailles. Maintenant il est bien en terre.

Adieu, paniers!

***

Les livres d'une autre époque m'intéressent infiniment davantage que ceux qui se publient à présent. Jusqu'à la fin du siècle dernier, ceux qui tentaient l'art d'écrire formaient une classe à part et pouvaient vraiment se réclamer du titre d'écrivains. Il y en avait d'ailleurs de bons et de mauvais, comme dans tous les temps. Aujourd'hui tout le monde s'en mêle et, dans le fatras de métier qui en résulte, on se demande où sont ceux qui ont vraiment appris le métier. Il pleut des La Rochefoucauld en chambre qui vous donnent leurs impressions les plus banales pour d'immortelles maximes et des Pascal Batignollais qui s'imaginent que l'univers entier s'intéressera à leurs moindres pensées. Il n'est drôle de vingt ans qui ne croie avoir son roman dans le ventre, comme si c'était là que se portent les œuvres de l'esprit. L'expression contemporaine est

malpropre, mais elle dit bien ce qu'elle veut dire. C'est une évacuation générale d'un tas de produits qui ont mûri partout ailleurs que dans le cerveau, un soulagement de toutes les vanités, une revanche de toutes les ambitions déçues. Au théâtre comme dans le livre, c'est tout un.

On se demande vraiment ce que devient, dans ce déluge, cette noble chose qui s'appelle le style, et qui fut le secret de la longévité pour les œuvres du passé. Surnagera-t-elle comme une arche attendant la colombe sacrée, ou sombrera-t-elle avec les hautes traditions du grand peuple que nous avons été?

J'en veux moins cependant peut-être aux barbouilleurs de papier obscurs qui font gémir les presses à la bonne franquette de leurs inventions et les feraient gémir bien davantage si les malheureuses comprenaient ce qu'elles impriment, qu'aux derniers écrivains véritables qui nous restent quand ils se prodiguent au point de soumettre à notre admiration les moindres excréments de leur plume. Ces façons de grands Lamas me semblent les plus impertinentes du monde. Le plus beau génie de l'humanité peut écrire une sottise ; mais il

se doit de la faire disparaître avec grand soin. Au contraire, voyons-nous des maîtres incontestables renoncer au glorieux devoir de se juger eux-mêmes et tout livrer indifféremment au public, lui faisant bien sentir par là qu'ils n'entendent pas être capables de se tromper. Gustave Flaubert fut peut-être le seul homme de cette époque qui ait eu la pudeur contraire. Il lui devra, je crois, de se survivre plus longtemps que beaucoup d'autres. Tous les auteurs des grands siècles ont fait comme lui et savaient jeter dans les corbeilles les bouts de papier inutiles qu'ils avaient maladroitement noircis. Mais maintenant...

Adieu, paniers !

***

Je sais, dans un vieil hôtel du faubourg, un clavecin dont Boucher a illustré d'amours et de fleurs les planches en bois laqué où court maintenant un léger craquelage pareil à une toile d'araignée. Quand parfois le plumeau d'une servante effleure ses touches détendues, il gémit, avec les sons d'une harpe, des sons suraigus et navrés. Alors tout tressaille dans la

haute pièce d'ordinaire silencieuse, les tapisseries fanées dont les mythologiques personnages se saluent d'un imperceptible hochement de tête, les grands meubles sculptés où grimacent des chimères et les petites chaises Louis XV aussi, finement historiées. Mais c'est surtout le portrait au pastel de la marquise qui s'anime, ce portrait adorable dont le temps a encore affiné les tons, pâlissant les pâleurs elles-mêmes de son visage et mettent des reflets d'argent aux poudres de sa chevelure. Je vous jure qu'il sourit, d'un sourire charmant et sans amertume, à cette musique d'autrefois, d'un sourire où semble s'épanouir la fleur même des souvenirs heureux.

De quoi se plaindrait, en effet, la charmante et vénérable grande dame? Ceux qui occupent son toit portent encore son nom et le temple où dorment ses reliques n'a pas été profané. La maison est toujours demeurée dans la famille. Tenez, voulez-vous voir l'arrière-petite fille de la marquise au portrait? C'est cette jeune personne rougeaude qui fait de la tapisserie au coin de la cheminée.

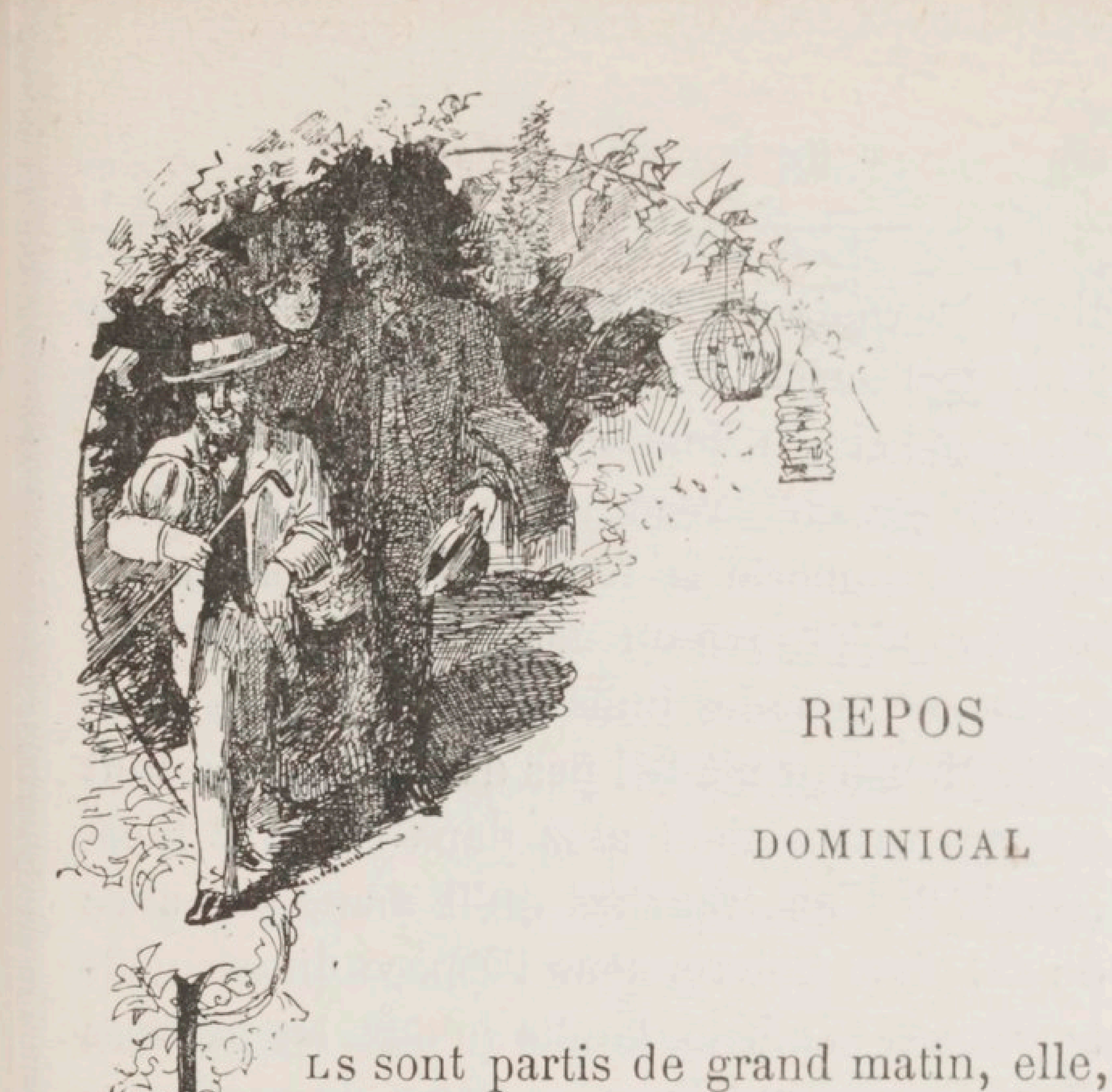
Regardez-la autant qu'il vous plaira. Rien de noble dans l'ensemble de son front trop

haut, de ses yeux trop petits, de son nez émancipé et de son menton fuyant. La silhouette du corps tout entier ne vaut pas davantage; les épaules sont hautes, la taille épaisse, les hanches sans relief, les pieds et les mains d'un dessin vulgaire. Cependant aucune mésalliance n'a eu lieu dans sa ligne ascendante. C'est bien précisément pour cela qu'elle est ainsi. En contractant l'honnêteté des mœurs bourgeoises, la noblesse a perdu, depuis un siècle, la seule chance qui lui restât d'être la gardienne de la beauté des types. Les aïeules avaient des caprices, mais elles les plaçaient bien et de façon à ne pas enlaidir la race. Au contraire!

Ah! si vous aviez connu la marquise? Ses délicieuses toilettes avaient ému Trianon lui-même. Il la fallait voir le front encadré de neige, chaussée de mules en satin, avec une taille fine et longue où couraient de petites fleurs brodées, et au-dessous, s'élargissant avec un relief scandaleux, l'artificiel développement de ses hanches. C'était exquis, cette mode-là. Contemplez le néant sur lequel est assise sa petite-fille!

Adieu, paniers!

REPOS DOMINICAL



REPOS

DOMINICAL

Ils sont partis de grand matin, elle, lui et encore lui, madame, l'ami de monsieur et monsieur lui-même, la sainte trinité matrimoniale, le dieu en trois personnes, qui n'est un mystère que pour les sots. Ils sont partis, le cœur joyeux et l'âme en fête, parce qu'ils ont vendu beaucoup de lanternes en papier pendant la semaine et qu'ils en fabriquent de leur état. Ils sont partis de la rue Montorgueil dans un beau fiacre découvert, madame étrennant un joli chapeau de paille, l'ami de monsieur ayant sur les genoux le schall de madame, et monsieur lui-même caressant de ses mains nues un énorme melon qu'il a acquis à la

Halle la veille au soir. Ils sont partis pour la gare de l'Ouest et ne se reposeront plus que dans les bois de Meudon.

L'embarcadère regorge déjà de monde. Mais que leur importe la foule ! Si vous saviez le mépris qu'éprouve un marchand de lanternes en papier pour les imbéciles qui lui en achètent ! Monsieur n'a-t-il pas dans sa poche tout l'argent qu'ils n'ont plus dans la leur ? C'est leur bêtise en tranches qu'il mangera, avec du sel et du poivre, sous l'espèce du cucurbitacée qu'il trimbale, tandis qu'eux, les pauvres diables, suceront l'eau verdâtre de pastèques douteuses, chez le premier Contesenne venu. Quant à Madame et à l'ami de Monsieur, l'univers ne leur est rien, pourvu qu'ils se puissent serrer silencieusement le bras dans la cohue, en attendant mieux.

O sérénité charmante des consciences sans remords !

***

Le temps n'est pas précisément sûr, mais il n'en est que plus délicieux ! Le paysage des environs de Paris est surtout adorable sous

des cieux un peu brouillés. Car il est fait d'harmonies douces auxquelles ne conviennent pas les violences d'un azur méridional. Corot fut son vrai peintre et, mieux que personne, en comprit le charme discret et pénétrant. Il fait à la grande ville bruyante une ceinture de rêverie que les méandres invraisemblables de la Seine ferment par une double boucle d'argent. Les nues pommelées exécutent un steeple-chase à l'horizon, aiguillonnées de temps en temps par les pointes d'or du soleil. L'air est tiède et légèrement humide sous les grands arbres aux ombres immobiles. Le fleuve est rayé d'argent par les yoles rapides qui emportent des éclats de rire. Sur les rives, les escarpolettes des cabarets balancent des gigotements de bas blancs. L'âme des gibelottes s'y marie à celle des fleurs dans un parfum étrange et civilisé qui trouble le vol des papillons. Dans les lourds bachots, de grosses femmes aux manches retroussées se hâtent vers les boutiques pleines et en tirent des fritures révoltées qui frétillent à la lumière. Dominant ce splendide tableau, le Mont-Valérien se recueille dans un bruit vague et époumonné de clairon.

Jamais Dieu n'avait fait la nature plus belle que pour les trois âmes d'élite de ces marchands de lanternes en papier.

***

— Que l'amour est douce chose! murmurait madame à l'ami de monsieur.

— Je crois qu'il sera exquis, car je l'ai soigneusement senti sous la queue! pensait monsieur tout seul.

Ils complétèrent leurs provisions dans le village même. L'ami de monsieur offrit un jambonneau et trois bouteilles de vin du pays, tandis que madame, sur sa petite bourse, acquérait un joli fromage à la crème. Ce fromage avait la forme d'un cœur. Cette attention n'échappa pas à l'ami de monsieur, qui en eut les larmes aux yeux, d'autant que madame y fit couper un bouquet d'oignons et de ciboule. Mais il fut convenu que le melon serait gardé pour le dîner.

O le doux repas champêtre sur une belle nappe de gazon! Nous ne redeviendrons une nation vraiment forte que par un sérieux retour

à la simplicité des mœurs rustiques. L'homme vraiment redoutable est celui qui fait tout avec ses doigts. Le jambonneau était peut-être un peu avancé, mais les robustes compagnons de Vercingétorix n'y regardaient pas de si près. Madame, qui eût certainement giflé sa bonne si elle lui en avait apporté un pareil, s'en lécha les doigts. Monsieur déclara qu'il partageait sur le vin d'Argenteuil l'opinion de Jules César qui le préférait au Pontet-canet. Quant à l'ami de monsieur, j'oserai dire qu'il se transfigura après le festin. C'était à l'ordinaire un amoureux assez mélancolique et atteint d'un perpétuel lombago, préférant de beaucoup la conversation à la bagatelle, les côtés élégiaques de la passion à ses lyriques transports. Eh bien, il se mit à friser les naseaux comme un étalon qui va hennir et à piaffer d'impatience en regardant s'assoupir, trop lentement, à son gré, le mari de madame, toujours son melon entre les bras et moelleusement étendu dans la verdure.

Enfin monsieur ronfla de façon à épouvanter les bourdons dans les calices tremblants des volubilis.

Madame et l'ami de monsieur profitèrent de

son sommeil pour s'éloigner en échangeant des baisers de moins en moins furtifs.

La Providence ne leur marchanda pas le bonheur dû à leur vertu.

***

Monsieur se réveilla avec un appétit d'enfer. Le grand air régénère le citadin et en refait un héros. Madame et l'ami de monsieur avaient l'estomac dans les talons.

— C'est étonnant comme la campagne me creuse! fit-elle avec un adorable sourire.

Il ne répondit rien, mais ses yeux prirent une expression extrêmement spirituelle.

— Il doit être juste à point, conclut monsieur. Allons le manger au restaurant. Nous ferons joliment bisquer nos voisins.

Ils s'installèrent sous une tonnelle. Pendant que monsieur découpait le melon avec une solennité religieuse, madame et l'ami de monsieur s'enlaçaient les mollets sous la table et y sentaient courir des frissons. La guinguette s'illuminait et un petit bohémien vint offrir des lanternes en papier à monsieur, qui le foudroya d'un tel regard que l'enfant faillit dispa-

raître tout entier dans sa culotte trop large. A l'indiscrétion près de ce jeune polisson, tout marcha comme sur des roulettes (expression extrêmement vicieuse; car essayez de mettre des roulettes à vos souliers, et vous verrez comme vous marcherez)! Je m'entends : le melon fut délicieux de tous points, parfumé comme un lys et onctueux à l'envi. Monsieur en engloutit quatre côtes.

Ce sont les consciences pures qui font les bons estomacs. Madame et l'ami de monsieur mangèrent également beaucoup.

***

La nuit était venue; une nuit douce avec quelques étoiles seulement ayant l'air de gouttes d'or oubliées dans la coupe de lapis sombre du ciel. Des parfums montaient de l'herbe rafraîchie par une récente ondée. Le chemin semblait bercé par l'écho des chansons. Monsieur marchait devant, dans une allée sombre, le ventre déployé comme une voile pleine de vent. Madame et l'ami de monsieur le suivaient, se serrant sournoisement l'un contre l'autre.

— Ah ! s'il pouvait s'endormir encore ! pensait-elle.

— Que ne sommes-nous seuls un instant ! répétait-il.

Monsieur s'arrêta soudain. Il porta rapidement ses mains à son abdomen, comme pour en contenir la révolte.

— Le melon ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Et, les jambes flageolantes, il se prit à courir comme il put et disparut dans l'épaisseur des feuillages.

Eux levèrent les yeux vers le ciel qui les exauçait et ajoutèrent un couplet à la chanson de la journée.

Car il était écrit que, ce jour-là, rien ne manquerait au bonheur de ces âmes innocentes !

SUR UN VERS DE SAINTE-BEUVE



SUR UN VERS
DE
SAINTE-BEUVE

Naître, vivre et mourir dans la même maison !...

Sainte-Beuve n'eût-il écrit que ce vers-là (et il en a fait beaucoup d'autres excellents, au point d'être un ancêtre pour deux poètes charmants de ce temps-ci, François Coppée et Paul Bourget), qu'il eût bien mérité de la lyre et de son immortalité. C'est surtout quand les hasards de la vie me forcent à changer de toit, qu'il me chante dans la mémoire et la berce mélancoliquement. Encore un adieu à tous ces riens insensibles qui ne sont pas seulement un décor pour nos pensées, mais en gardent

une partie en eux ! Le philosophe grec qui a dit en latin *omnia mecum porto* était un imbécile. Comme le mouton aux ronces du chemin, nous laissons un peu de nous-même à tout ce qui nous touche, non pas de la toison seulement, mais de la chair saignante. Tout est déjà vide dans la maison que je quitte ; mais là où était chaque meuble un souvenir retient un peu de mon esprit et de mon cœur. Ici j'ai délicieusement rêvé plus d'un poème que je n'écrirai jamais. Là vint me visiter souvent celle que je ne revois plus que comme un cher fantôme.

Le matin, j'aimais à m'asseoir dans ce coin au soleil et je préférais cet autre le soir pour y savourer la dernière caresse du couchant. Mon chien s'étendait volontiers sur cette pierre pour me tenir une de ces compagnies muettes qui sont les meilleures du monde, car elles ne troublent pas la méditation. Quand j'ouvrais cette fenêtre au printemps, une bonne odeur de violettes montait vers moi, et les roses d'automne s'obstinaient à ce mur qui les abritait du vent. Tout cela me semblait indifférent, en somme, indifférent et nécessaire, et voilà que j'ai les larmes aux yeux en m'en

éloignant. Non! non! nous ne nous emportons pas tout entiers. Nous nous arrachons par morceaux en changeant de gîte. Chose étrange! Les lieux où nous avons souffert ne nous sont pas moins chers que ceux où nous avons été heureux! C'est que le temps confond toutes nos impressions dans l'unique regret de n'avoir plus à les vivre, consolant nos douleurs et amortissant nos joies dans l'uniformité du souvenir.

***

Naître! — Est-ce bien naître que d'avoir pour premier gîte une branche, comme l'oiseau, une branche dont on s'est envolé dès qu'on a senti des ailes? Le temps est loin où le berceau de l'ancêtre, pieusement gardé comme une relique, servait encore aux petits enfants! Nos berceaux à nous ont été jetés au vent. La vie moderne, avec ses activités sacrilèges, ne nous permet aucune de ces religions charmantes qui firent à nos pères l'existence douce et facile. Comme le Juif-Errant, nous marchons sous une malédiction implacable vers les déceptions accumulées du progrès.

Ainsi se rompent tous les liens qui faisaient la vie une et logique, l'enfermant dans le cercle affectueux des habitudes. Autrefois, quand un enfant venait au monde, on plantait joyeusement un arbre dans le jardin; un arbre qu'on regardait s'élever avec lui. Quand il revenait, grandi, au foyer paternel, il trouvait une ombre pour s'y recueillir. Maintenant, quand vous demandez à quelqu'un où il est né, vous seriez le plus surpris du monde qu'il vous répondît : Ici! Ces Bohémiens, dont l'éternel voyage semblait effroyable à nos paisibles grands-parents, sont désormais les seuls hommes du monde entier qui aient gardé la tradition patriarcale. Ils changent souvent de ciel, il est vrai, mais de ciel seulement. Tout le reste les suit et se transmet à leur postérité. Eux, du moins, ils gardent les berceaux de leurs petits!

***

Vivre! — Quelle constance demander à nos sentiments quand ils sont sans cesse condamnés à changer d'objet? La maison que voulait Sainte-Beuve n'était pas faite seulement de

murs ; elle avait pour voisines d'autres maisons amies où d'autres enfants avaient grandi avec vous, mêlant aux vôtres leurs premières peines et leurs premiers plaisirs. Ainsi se fondaient de durables affections assises sur des sympathies justifiées. Ce n'est pas le moindre malheur de notre état nomade que de ne plus connaître ceux dont on serre quotidiennement la main. Nous marchons ainsi vers cette promiscuité inconcevable, faite de complaisances lâches et d'indifférences coupables, où s'éteint toute fierté de soi-même, toute délicatesse. Une politesse méprisante et égale pour tous enveloppe toutes nos relations. Comment l'égoïsme ne grandirait-il pas, le dévouement n'ayant plus rien de plausible ? Une inepte philanthropie, laquelle n'est d'ailleurs que dans les mots, a fait place à ces amitiés généreuses dont la sage antiquité nous avait laissé la tradition, dont Cicéron nous avait légué le code dans un aimable livre. Ces marques de sympathie qu'on prodigue aux inconnus n'ont plus par cela même rien de flatteur. Je ne puis dire combien je trouve cette banalité révoltante. Comment s'y soustraire ? Par la solitude qui vaut assurément mieux, mais qui n'est douce

que sous un toit où tout vous est une société, où tout vous parle de quelque chose, où tout vous est vraiment familier et ami. Elle est impossible dans cette série d'auberges où nous payons toujours le même écot à des hôtes toujours changeants. De là un cercle vicieux où nous vivons enfermés, si c'est vivre que s'agiter perpétuellement dans le vide de ses espérances trahies et de ses souvenirs bouleversés.

***

Mourir! — Qui de nous pourra se recueillir maintenant, à l'heure dernière, dans la mémoire synthétisée de toute sa vie? Nous sortons émiettés de notre dernier gîte et bien convaincus que nous serons rapidement oubliés. Ceux que nous laissons derrière nous quitteront cette maison au plus vite, pour être sûrs de ne pas nous consacrer un trop long regret. Ailleurs rien ne leur parlera plus de nous d'une façon inopportune. Quant aux étrangers qui leur succèderont, ils ignorent même notre nom. Ah! nous mourons bien tout entiers maintenant! Les cimetières eux-mêmes ont

pris les mœurs des grandes villes et ne sont plus qu'un déménagement à perpétuité. Mieux vaudrait la flamme qui nous mêle au souffle des nuées que cette terre inhospitalière qui ne nous promet même plus le repos! Les chevaliers qui dorment encore, dans les cathédrales gothiques, sous les salamandres sculptées des pierres tombales, doivent nous avoir en grande pitié, nous les exilés du dernier sommeil, les tristes promeneurs de la tombe!

Aussi ai-je douloureusement médité, tout un jour, pendant que se vidait mon dernier gîte, et me suis-je répété souvent ce vers profondément exquis de Sainte-Beuve :

> Naître, vivre et mourir dans la même maison!

LE BUIS



LE BUIS

I

Bien qu'il eût à peine quarante ans, — comme je l'appris depuis, — quand un caprice de ma tante Marguerite en fit sa paroissienne, il en paraissait cinquante au moins, tant sa chevelure épaisse était mêlée d'argent, et c'est dans ses bons moments seulement qu'on pouvait retrouver dans l'éclat de son regard et dans l'ingénuité de son rire un peu de la jeunesse voilée. Comment était-il simple curé du petit village d'Étiolles, instruit comme il l'était, distingué de manières et de visage,

gardant visiblement les façons d'un homme ayant de la naissance? Personne n'avait jamais osé le lui demander, par crainte d'abord de lui donner l'idée de quitter un pays où il était aimé même des moins croyants. Une disgrâce peut-être encourue on ne sait comment? Peut-être sa volonté et le goût des dahlias, dont il possédait une collection superbe, unique objet de son orgueil? N'allez pas croire, au moins, à un héros de roman. Non; il avait tous les menus ridicules communs aux hommes de sa profession, une physionomie volontairement onctueuse, une grande maladresse de gestes dans la vie ordinaire, cette façon chantée de parler qu'on prend au séminaire, une bonne dose de préjugés stupides, l'habitude de se croiser les deux mains sur le ventre après son dîner et de moucheter sa soutane de tabac à priser. C'était un vrai curé de village, et rien de plus. Il appartient, en effet, à bien peu de tempéraments de déchirer, avec leurs ongles, le voile uniforme et l'impénétrable manteau que jette la prêtrise sur la foule obscure de ses élus. Il avait jusqu'à cette gaieté factice, la seule possible à des hommes qui font vœu de ne s'amuser que d'innocentes plaisanteries et

de ne pouvoir écouter, dans le monde, que ce qui se dit devant les femmes et les enfants. J'avais une douzaine d'années alors, et, comme tous les autres se cachaient de moi pour se dire entre eux des choses inconvenantes qui les faisaient crever de rire, j'aimais beaucoup l'abbé Marcel, qui paraissait franchement se divertir des mêmes inepties sans saveur que moi. Je le tenais pour un joyeux compère, d'un commerce infiniment agréable pour un bon vivant, — car il avait la pointe de gourmandise inhérente à son saint état et qui me semble compenser bien mal les délices défendues, — et je fus l'enfant le plus surpris du monde quand, entrant à l'improviste dans son cabinet, après la grand'messe du jour des Rameaux, pour lui apporter une offrande de ma tante Marguerite, une superbe paire de pantoufles en tapisserie, je le vis porter vivement son mouchoir à ses yeux rougis de larmes récentes. Son crucifix était sur sa table, et par terre, sur les plis de sa robe, gisait un morceau de buis bénit. Je me penchai pour le ramasser; il m'en empêcha d'un geste très doux, mais très ferme de sa main. Je sortis tout interloqué, après lui avoir remis mon présent.

II

Un paysage d'hiver tout blanc de neige avec des dentelles de givre aux buissons; le mur d'un parc long et nu, surplombé par la désolation des branches dépouillées et noires. La nuit tombante, une nuit hâtive et grise n'ayant glané aucune étoile dans les champs arides du ciel; le silence frileux des campagnes désertées où ne sonne plus le pas rythmique des travailleurs. A l'horizon, la silhouette d'un hameau découpant le fond de lumière indécise du couchant. Un jeune officier, enveloppé dans son manteau, arrive au grand trot de son cheval et met pied à terre auprès d'une petite porte basse rayée, par la glace, de bavures argentées comme celles des limaçons.

Pas d'autre bruit que celui de la respiration haletante de sa monture, dont les naseaux projettent, en cadence, une buée tiède. Tout à coup la petite porte s'ouvre avec un grincement de ferrailles rouillées et une forme s'en

dégage, une forme inquiète et noyée dans les indécisions d'un vêtement drapé où elle se perd. Le jeune homme étend les bras vers elle et l'étreint avec je ne sais quel râle délicieux dans la gorge. Sa tète plonge dans le voiles où deux lèvres lui rendent son baiser et d'où jaillit, dans un échevèlement subit et superbe, une longue tresse noire, plus noire que la nuit. Il fouille de la bouche, dans cette ombre pour y trouver le beau front poli qu'elle enveloppe, les yeux dont les cils se reploient dans un adorable chatouillement, les joues dont la chaleur décèle la rougeur charmante dans l'obscurité discrète, la bouche surtout, la bouche entr'ouverte, aux dents serrées par les douces convulsions de l'extase, aux gencives froides, le désir en ayant emporté tout le sang au cœur. Combien dura cet embrassement fou? Qu'importe! on vit des siècles en de pareils moments, les seuls où l'on vive. De telles caresses portent en elles une éternité de délices. Qui n'a senti sa vie se confondre ainsi dans une vie, et son être se mêler à un autre être sur des lèvres nouées par le baiser, a le droit de maudire les stupides hasards qui l'ont jeté ici-bas.

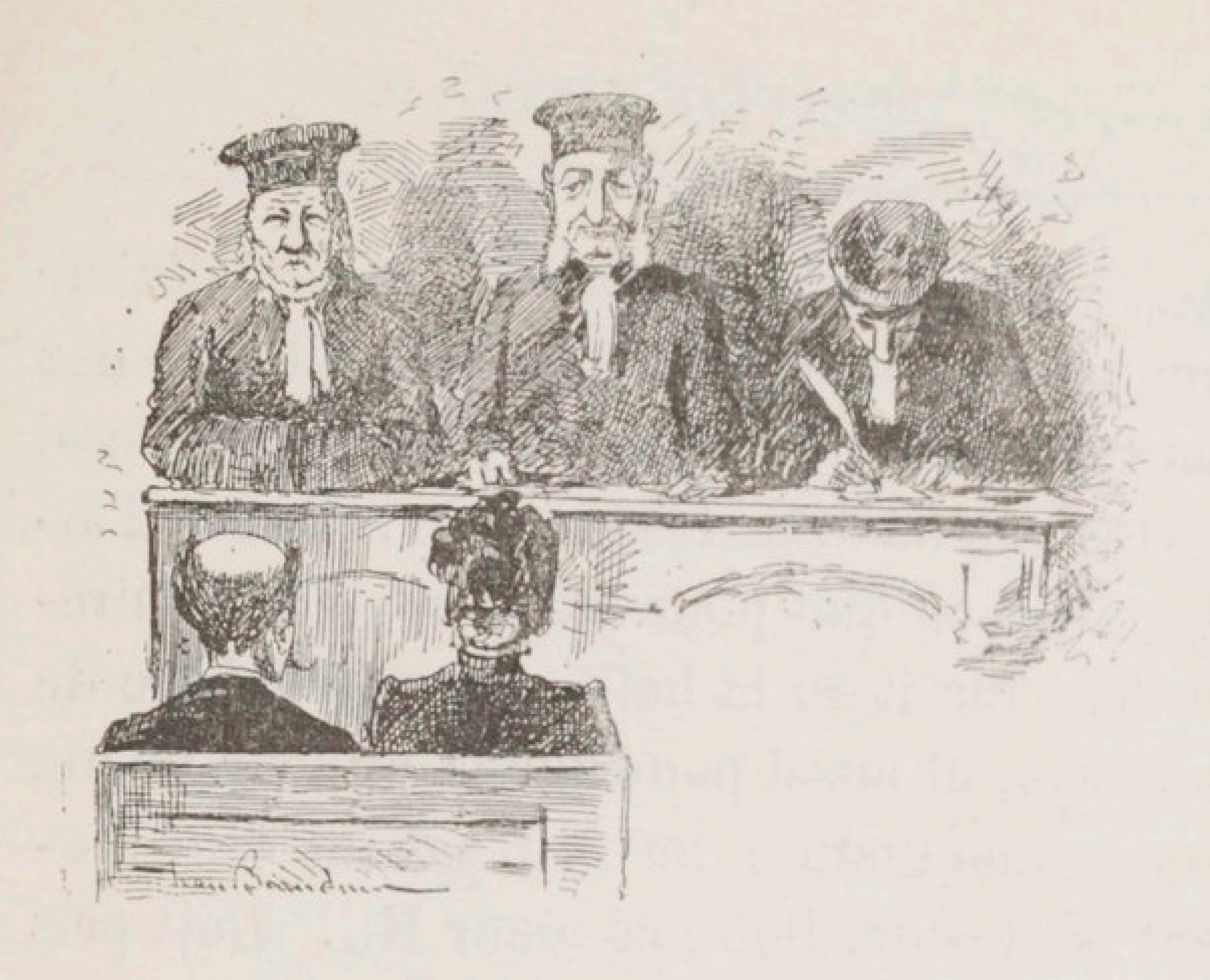
La nuit était tout à fait venue et ils étaient encore dans les bras l'un de l'autre, n'ayant guère parlé, bien qu'il se fût passé longtemps, des lumières s'étant allumées aux fenêtres du hameau, qui traçaient comme une constellation pâle au bord du ciel. Une heure tinta dans le lointain, je ne sais vraiment laquelle; mais un double soupir monta de leur poitrine; ils se regardèrent comme on se regarde dans l'ombre, en la perçant pour se voir mieux et plus profondément que durant le jour. Alors elle s'arracha de lui et, ayant tout oublié, même que l'âpre hiver avait tué toutes les fleurs, elle se baissa pour en chercher quelqu'une à terre qui lui fût, à lui, un souvenir du lieu où ils s'étaient juré d'être l'un à l'autre à jamais. Sa main n'ayant rencontré qu'un maigre rameau de buis demeuré vert, sous la froidure, à la bordure du chemin, elle le cueillit et le lui donna après l'avoir longtemps tenu sur sa bouche. Un instant après, la petite porte s'était refermée en gémissant sur ses gonds, et les pas d'un cheval au galop emportaient l'âme du dernier bruit.

III

C'est bien plus tard seulement, — vingt ans après peut-être, — que le colonel de Méré, qui était venu passer quelques jours à la campagne, chez ma tante Marguerite à qui il avait fait autrefois la cour, et qui avait reconnu dans l'abbé Marcel un camarade de Saint-Cyr, nous conta que ce pauvre curé d'Etiolles avait aimé désespérément une ingrate qui ne l'avait pas attendu, et qu'il s'était fait prêtre par chagrin d'amour. Qu'on croie ou non aux discours de l'Évangile, c'est une fin moins humiliante pour une grande passion que les crapuleries de l'absinthe et de la prostitution. Ce sera toujours une supériorité des hommes de foi sur les autres d'avoir cet idéal, menteur ou non, ouvert devant leurs désespoirs. L'amant meurtri s'y jeta à corps perdu. avec l'effusion douloureuse d'une âme vraiment sincère et la volonté d'oublier toutes les humaines tendresses dans l'amour du crucifié. Le temps ayant fait son œuvre de pitié, il était parvenu à tuer en lui l'aiguillon du

désir et à émousser les flèches des sinistres regrets. L'image même de celle par qui il avait tant souffert, avait pâli sous son front perdue dans le rayonnement des nimbes virginaux enveloppant de leur cercle d'étoiles la tête de Marie. Bon prêtre, il l'était dans la plus noble et la plus entière acception du mot, voué sans merci aux devoirs qu'il s'était faits et ne souhaitant, pour suprême bien, qu'une fin chrétienne. Un seul jour dans l'année, un seul, celui des Rameaux, rouvrait cruellement sa blessure et livrait sa conscience aux plus terribles combats. Car, dans l'effeuillement des branches de buis bénit au seuil de l'église et dans toutes les mains, ce qu'il voyait, malgré lui, ce n'était pas Jésus entrant triomphalement dans Jérusalem au dos tranquille d'une ânesse, mais l'amoureuse d'autrefois, aux lèvres encore moites de baisers et lui tendant le gage menteur de leurs amours éternelles. Alors, plein du remords de se sentir encore si faible devant les trahisons du monde et la clémence infinie de Dieu, il écartait de ses regards le symbole tentateur et, pris d'une indicible détresse, il pleurait comme un enfant.

SUBTILITÉS MATRIMONIALES



SUBTILITÉS MATRIMONIALES

— Or çà, dit Panurge, me dois-je marier?

Ainsi commence, dans l'immortel livre de *Pantagruel*, une série de chapitres les plus admirables du monde où les avantages et les inconvénients du mariage sont mis en présence sous la forme la plus pittoresquement philosophique. Mais parmi les dangers énumérés par Épistémon et Frère Jean des Entomeures ne se rencontre pas, cependant, celui qui fait le cas du sieur H... (soyons aussi discrets que le Droit, *journal des Tribunaux*) et que vient de

juger ces jours-ci, en appel, la sérénissime cour de Caen. Ce cas n'est pas d'ailleurs des plus commodes à conter, et j'en emprunterai tous les détails difficiles au texte même de l'arrêt, ne fût-ce que pour montrer mon admiration à l'endroit de la belle prose judiciaire de mon pays, et aussi pour que la pudeur de ma propre imagination ne soit pas un seul moment contestée. Donc ce sieur H... avait pris femme ou, du moins, l'avait cru. Il était excusable : car messieurs les conseillers de la cour de Caen affirment que la demoiselle Marie G... « n'a absolument rien du sexe masculin ». Ils ajoutent même complaisamment « qu'elle a les seins et l'extérieur de la femme ». Alors? alors..., je voudrais bien éviter de dire la chose aussi crûment que ces gens de cour, et je me bornerai à ajouter qu'elle n'a que l'*extérieur* de la femme. En un mot, elle n'est ni homme, ni femme, ni même Auvergnat. Ce sieur H... n'est pas un mystique et s'est formellement refusé à jouer le saint Joseph dans son ménage, même en y annexant un pigeonnier. Il a fait un train de tous les diables et demandé la nullité de son hymen. Un premier tribunal, composé de petits magistrats de pre-

mière instance, le lui accorda. Mais la demoiselle Marie G..., qui craignait de ne pas se remarier facilement, après la découverte dont elle venait d'être publiquement l'objet, ne l'entendit pas ainsi. Elle interjeta appel et elle fit bien, comme vous allez le voir.

***

En effet, la sérénissime cour de Caen se chargea de donner une belle leçon de convenance et de tenue à son grossier personnage d'époux. Ah! mon gaillard! vous vous étiez marié dans l'intention de folichonner sous les couvertures entre les repas. Vous aviez caressé un tas de rêves indécents en regardant, sous le mensonge des vêtements, « les seins et l'extérieur de femme » de votre fiancée. Vous vous promettiez une botte de gaudrioles conjugales sous l'égide des lois protectrices des *justes noces*, comme disent les codes latins. Vous n'avez pas honte, petit polisson! Ah! ça, compère, vous ne vous êtes donc jamais demandé ce que c'est que le mariage? L'arrêt qui vous condamne à demeurer marié vous le dit en beaux termes que je cite textuellement :

« Attendu que le mariage, *consortium omnis vitæ*, est, avant tout, l'union de deux personnes *intelligentes et morales;* que la femme ne saurait être rabaissée au point de ne voir en elle qu'un organisme propre à faire des enfants et à satisfaire les passions du mari, etc., etc. » *Intelligent et moral*, voilà ce qu'il faut être en ménage, mon ami, tout le reste n'est que vanité. Si j'étais même votre femme, c'est moi qui demanderais maintenant ma séparation basée sur cette injure grave que vous l'avez voulu rabaisser *au point de ne voir en elle qu'un organisme propre à faire des enfants et à satisfaire vos passions*. Vous seriez condamné à lui servir une bonne pension, ce qui vous apprendrait à vivre.

***

Mais ça crève les yeux ce que vous dit cette bonne cour de Caen. Elle vous cite avec raison les mariages *in extremis* et ceux des vieillards d'un âge très avancé, lesquels n'en sont pas moins valables pour être dénués du caractère folâtre que vous vouliez donner au vôtre. Vous allez répondre à ça que vous êtes jeune et bien

portant. Mais qu'est-ce que ça peut faire à votre femme, puisqu'il lui est impossible de profiter de ces fragiles avantages? Tant pis pour vous! Et puis, tranquillisez-vous : l'âge viendra et la maladie aussi. Alors votre mariage vaudra tout autant que ceux des plus passionnés. Vous n'aurez eu, il est vrai, aucune des joies de la vie; mais aucun de ses déboires ne vous manquera. Prenez patience. Celle que vous n'aurez jamais aimée deviendra aussi acariâtre et insupportable qu'une autre. Mais au moins aucun doux souvenir ne vous rendra la comparaison trop rude entre le présent et le passé. Vous ne savez pas vraiment tout ce que vous lui devez, à cette docte réunion de magistrats. Ils auraient cassé votre mariage, que vous auriez été capable de vous remarier. Vous ne l'auriez plus voulu faire sans prendre un tas de précautions humiliantes pour votre nouvelle future et qui vous auraient fait passer certainement pour un homme mal élevé. Il y a des familles où le : *Vide Thomas* évangélique ne se dit pas si facilement que ça.

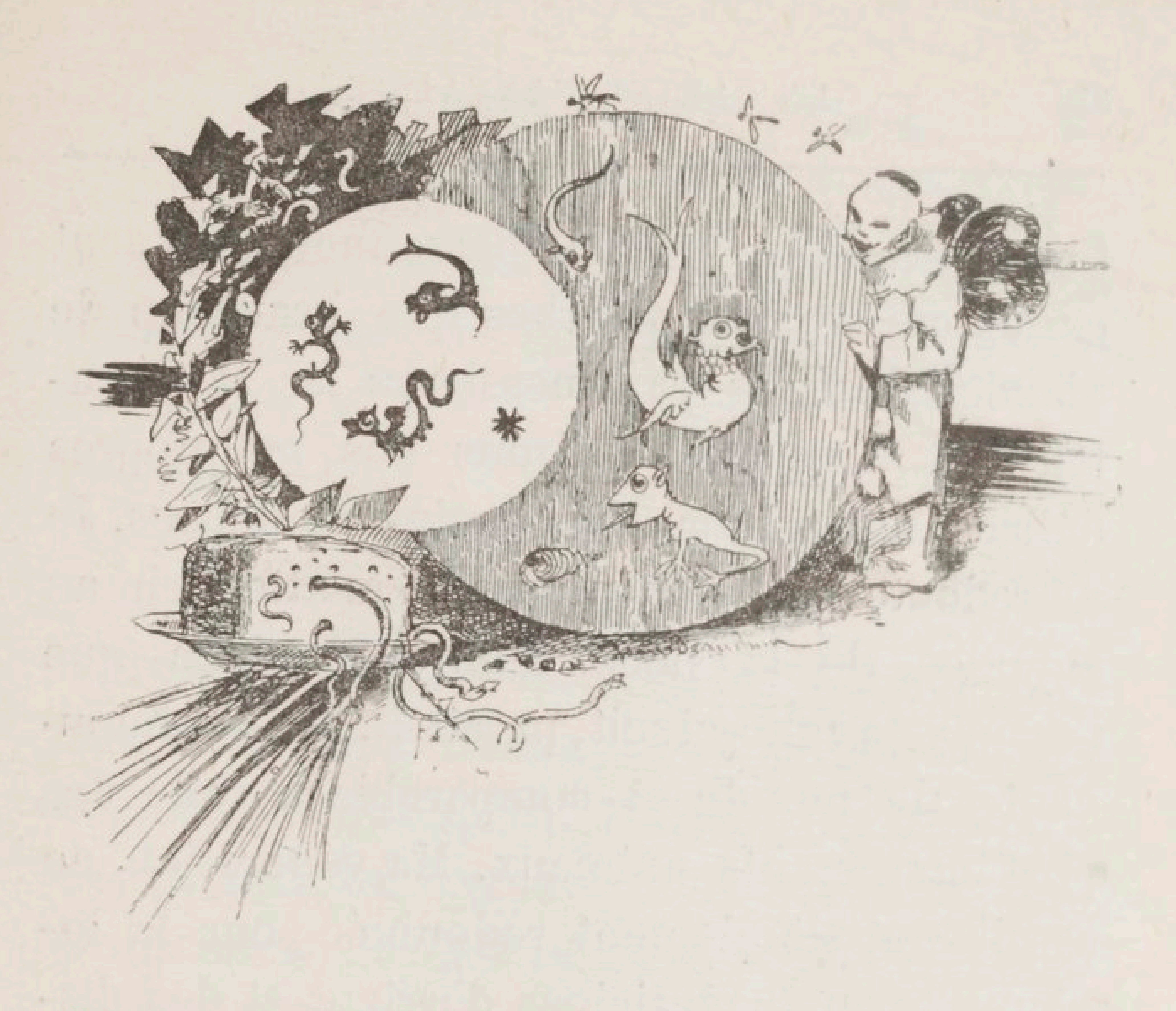
***

Peut-être cependant auriez-vous mieux aimé être conduit en appel devant la cour de Montpellier. Celle-ci, dans un cas tout pareil au vôtre, jugea d'une façon diamétralement opposée le 8 mai 1872. Elle prononça la nullité d'un mariage de tous points analogue au vôtre, en s'appuyant sur ce que « le mariage est l'union légitime de l'homme et de la femme, qu'il ne peut être *valablement contracté* qu'entre personnes de sexes différents, d'où il suit qu'il est *essentiellement vicié* dans son principe quand un des deux manque des *organes naturels constitutifs du sexe même*, différant de celui de l'autre, auquel il *prétend* appartenir, etc. » Hein! ces sacrés méridionaux! Ne leur parlez pas de la simple union de deux *personnes inteligentes et morales.* Ils vous répondront turlututu! et demanderont autre chose! Avouez cependant qu'il est navrant de voir, même à quelques lieues de Montélimar, des hommes graves et habillés de rouge avec une peau de chat sur l'épaule, coiffés d'une tourte et avec une petite bavette au cou, s'asseoir

devant une table en fer à cheval, pour rabaisser solennellement la femme « au point de ne la considérer que comme un organisme propre à faire des enfants et à satisfaire les passions d'un mari ». Combien cette sérénissime cour de Caen est plus éthérée dans ses déductions et de composition plus poétique ! Influence du climat. Et puis, il importe pour la grandeur d'un pays que la justice y soit une. Mais alors pourquoi Thémis a-t-elle un des plateaux de sa balance en Provence et l'autre en Normandie? Eh! eh! demandez-le au gouvernement qui affectionnait, sous l'Empire, les cours de Blois et de Douai et qui, récemment, en République, n'a pas non plus laissé ignorer ses sympathies. Mais nous voilà bien loin de ce pauvre sieur H... et de Marie G..., sa légitime épouse *in partibus* absente. C'est égal, c'est aujourd'hui que le doux Panurge aurait le droit de dire :

— Or çà, me dois-je marier?

PHILOSOPHIE GASTRONOMIQUE



PHILOSOPHIE GASTRONOMIQUE

Je n'ai pas été voir, boulevard de Strasbourg, l'exhibition d'insectes, agrandis par des loupes gigantesques, qu'un entrepreneur de spectacles a installée sur une ancienne scène de vaudeville. Cette littérature vibrionnaire ne m'a pas attiré. Non pas qu'il me dégoûte d'apprendre que je dévore, sans m'en apercevoir, des ménageries et que je bois, sans m'en préoccuper, des aquariums. C'est un accident qui me paraît plus désagréable aux bêtes que nous avalons qu'à nous-mêmes.

Car, à notre point de vue personnel, elles sont certainement plus fraîches que beaucoup de viandes débitées par messieurs les restaurateurs et dont nous faisons nos malpropres délices, plus fraîches et moins coûteuses. Je ne redoute pas, non plus, de m'attendrir au supplice de la puce foudroyée, bien que l'agonie de celle-ci soit, paraît-il, la plus émouvante du monde et comparable à celle des plus intéressants animaux. Ma vénération en serait tout simplement redoublée pour la logique des pythagoriciens d'Orient et des disciples de Bramah, également pitoyables aux plus abjects parasites et aux plus nobles créatures. Auguste pardonnant à Cinna n'est pas plus magnifique que les philosophes cléments à leur propre vermine. Combien notre Société protectrice doit lui sembler une mesquine institution! Vous savez, il paraît que cette puce a des attitudes de Titan insultant les Dieux. Il est mélancolique d'ailleurs, pour ceux qui voudraient sauver dans leur esprit la grandeur des mythes anciens, de voir le feu du ciel mis en petites bouteilles par le premier tonnelier venu. Voilà ce qui m'ennuie prodigieusement. Quant à penser qu'on n'est jamais

seul à table, même en tête-à-tête avec son fromage, c'est ce dont je me moque absolument.

***

Il y a quelque chose, parbleu! qui m'humilie bien davantage. C'est de me dire que, puisque si profondément qu'on fouille dans les infiniment petits, on retrouve la vie, il en doit être absolument de même en approfondissant le mystère des infiniment grands. Nous ne sommes pas le sommet d'une échelle, laquelle ne semble avoir d'ailleurs ni base ni sommet. Nous sommes des êtres occupant un poste d'observations dans l'immense univers. Nous avons trouvé d'excellents instruments pour regarder plus bas que nous. Ils nous manquent encore pour contempler plus haut. Mais le fait est certain; il est d'immenses créatures pour qui nous jouons absolument le rôle de bêtes microscopiques exhibées boulevard de Strasbourg, et nous sommes les parasites de quelque gigantesque animal qui ne daigne même pas nous anéantir en se grattant. Cette certitude n'est vraiment pas flatteuse pour l'amour

propre. Qui sait? ces monstres, dont nous peuplons une molécule, et dont la structure générale ne nous sera jamais révélée, perdus que nous sommes dans l'ampleur de ses proportions, ces monstres sont peut-être aussi en train de nous observer avec des verreries mille fois plus puissantes que les nôtres. Et ils émettent sur notre structure et nos habitudes un tas de remarques désobligeantes. Leurs femmes crient : Pouah! en nous regardant et font semblant de se trouver mal. Et pour ces spectateurs grossiers, nous sommes tous confondus dans le commun dégoût ; nos gloires ne se distinguent pas, pour eux, de nos ignominies. Entre Victor Hugo et un marchand de lorgnettes ; entre Cléopâtre et une sorcière de Macbeth, point de différence. Nous sommes les petites bêtes qui s'agitent dans le tourbillon vital et rien de plus. Que deviennent, devant ce néant, les immortelles notions de Beauté et d'Amour? les rêves de pouvoir et de renommée ?

***

Il nous sied bien, après cela, de faire les difficiles sur la qualité de nos mets! Du reste, la science passe son temps à nous montrer le ridicule de nos dégoûts. Je viens d'en lire de belles sur la truffe! J'ai jadis ouï dire à des Périgourdins qu'elle avait une origine infernale et que le regard d'un démon brûlait, obscur, comme un feu sous la cendre, dans sa noirceur savoureuse. Ce démon, proche parent de celui de la Luxure, était d'ailleurs d'une fréquentation agréable. Un bon diable qui allumait, sur son chemin, d'amoureuses ardeurs. Quelquefois cependant, se contentait-il de bouleverser les entrailles, comme l'en accuse une ballade du vieux poète Eugène Deschamps, contemporain de Charles VI. O vanité de la fable! D'après de récents travaux, la truffe serait tout simplement une façon de gale que certains chênes attrapent par la racine et qui leur cause, à leurs orteils souterrains, d'horribles démangeaisons. Une mouche a été immédiatement accusée d'en venir déposer le germe

fatal dans le sol fendillé. Et, pour rendre le fait incontestable, la science a également qualifiée cette mouche de *mouche truffigène*, absolument comme les coiffeurs appellent une eau *capillogène* pour bien prouver qu'elle fait repousser les cheveux. La truffe, une gale! Eh bien, voilà encore une jolie nourriture, et je ne m'étonne plus que les naturalistes aient appelé : cochon, l'animal qui, le premier, se montra friand de ce comestible épidémique. Car l'homme ne vint qu'après, par esprit d'imitation et parce que saint Antoine lui avait montré qu'il n'est pas de meilleur guide dans la vie que cet animal décrié.

***

Cette rumeur scientifique n'est, après tout, peut-être, qu'une fumisterie d'un gourmand qui ne serait pas fâché de voir baisser le prix de ce glorieux tubercule, au moment même où il va faire son apparition. Car la gale n'est pas une chose qu'on ait pour coutume de payer cher. Il en est même qui payent pour s'en débarrasser. Voyez-vous d'ici les notables commerçants entourant les Halles, nous soudoyant

pour enlever au plus tôt les truffes qui menacent l'état sanitaire de leur étalage. Les dindes scandalisés refusent de se laisser infecter et font des agaceries aux marrons jadis dédaignés. L'illustre Tivolier insinue mélancoliquement dans ses terrains de simples pommes de terre. Et le petit Dieu Amour qui devait encore, au comestible incriminé, les hommages tardifs de quèlques vieillards, entonne, d'une voix d'enfant de chœur, le

Lugete, veneres, cupidinesque!

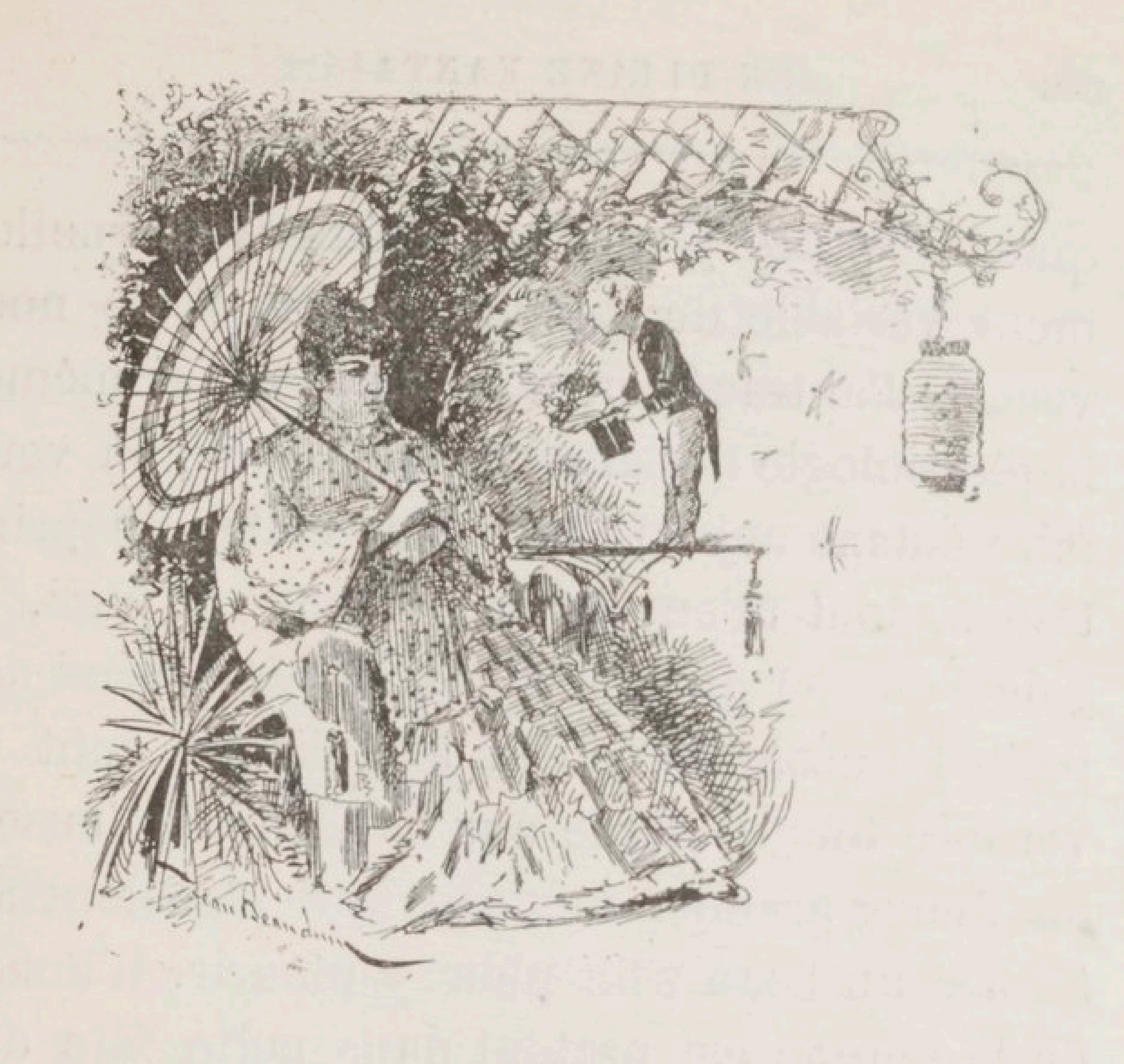
qui fut une façon de *De Profundis* païen. J'ai résolu de protester hautement contre cette panique. Les noms que la science donne aux choses n'importent en rien à leur vertu. Elle peut bien appeler comme elle voudra ce que j'aime. Je sais de belles filles ridiculement baptisées et qui n'en valent pas moins au déduit. Truffe, ma mie, pour gale que vous soyez, je ne vous en estime que davantage. Vous prouvez, une fois de plus, qu'il y a de bonnes gens partout. Vous ne m'êtes même pas gâtée par la *mouche truffigène*, votre grand'mère putative. Votre basse extraction ne fait que ressortir davantage votre valeur

personnelle, dans un siècle où les fils de leurs œuvres (moi je me contente de l'œuvre de chair) sont extrêmement bien vus de la société et de l'Académie. Rentrez donc, sans inquiétude, dans un monde qui vous attend et qui vous sourit déjà, par les mille croupions entrebâillés de ses poulets les plus dodus.

IV

ENCORE L'AMOUR

AMOURS DE PRINTEMPS



AMOURS DE PRINTEMPS

Il est convenu que la supériorité de l'homme sur les autres bêtes gît surtout dans ceci que, pour lui, l'amour est de toutes les saisons. C'est un privilège glorieux qu'il partage avec le lapin. Il n'en est pas moins vrai que pour l'homme (je n'oserais m'avancer pour le lapin) l'amour revêt, suivant l'époque de l'année, des formes diverses et comporte des joies particulières dues, en partie, au décor qui lui est fait par les choses. C'est ainsi

que la Nature y met son élément éternellement variable de rajeunissement et de nouveauté. J'ai tracé, en son temps et ici même, la physiologie des amours d'hiver et j'en veux faire autant aujourd'hui pour celles du printemps, tout m'en parlant autour de moi, la gaieté du ciel qui roule des baisers parmi ses petites nuées blanches, les gazons dont la verdure tendre invite aux haltes silencieuses, les fleurs grandes ouvertes qui semblent attendre un beau sein pour y mourir. L'image de la femme est partout dans cette fête des yeux, non plus enveloppée de frileuses parures, et emmitouflée dans les neiges chaudes de l'hermine, mais tentée vers les demi-nudités, vers les déshabillés charmants, par la tiédeur perfide de l'air et je ne sais quelle supplication muette qui, de partout, monte vers sa beauté. Sa cruauté elle-même s'alanguit dans la contemplation des renouveaux et le balancement des parfums. Admirable saison où la tâche de celui qui veut aimer est déjà aux trois quarts faite! C'est ce qui décide les animaux les plus paresseux, eux-mêmes, à entrer dans la ronde générale à cette occasion. Quant à l'homme qui n'a pas cessé de danser,

il n'en éprouve pas moins le désir de la célébrer pas quelque regain de chorégraphie et l'essai de quelques pas à sensation. Soliste dans ce ballet immense il a la conscience de ce qu'il doit à l'attention de tout ce qui l'entoure.

★★★

Printemps de l'année, — printemps de la vie. Vous savez le distique de Métastase sur ce sujet. Heureux ceux pour qui coïncide cette double jeunesse! Le printemps à vingt ans! Ce qu'il en reste de plus clair, dans mon souvenir, c'est le devoir que je me faisais de changer de maîtresse. Et c'est comme ça jusqu'à trente ans. Je me serais cru un être complètement dénué d'imagination et ladre par-dessus le marché si j'avais laissé passer avril sans renouveler les objets de mon culte. Non pas que je goûtasse la joie sacrilège de briser mes anciennes idoles. Non! Mais pareil, en ma sagesse, au peuple romain qui, après chaque nouvelle conquête, admettait dans sa mythologie et dans ses temples, les dieux du dernier peuple vaincu, j'agrandissais le sanctuaire et

y installais la dernière venue le plus confortablement possible et dans un coin où ne l'atteignît pas la jalousie des regards. C'est ainsi que chacune de ces années fleuries m'apparaît encore sous les traits d'une femme différente, que je compte des années brunes et des années blondes, des châtaines et même une rousse, des années aux yeux bleus et des années aux yeux noirs, toutes années dodues par exemple : car j'ai toujours été, comme dans le songe de Pharaon, épouvanté par les années maigres. Oui, toutes mes années portaient alors des noms charmants. J'en ai gardé le calendrier au plus secret de mon cœur. Où sont-elles aujourd'hui ces bien-aimées du premier soleil ? Comme les barbares qui saccagèrent les temples de Rome, les ans qui vinrent ensuite les chassèrent du mien, et la sagesse impitoyable de l'âge se complut à la ruine de ce polythéisme charmant. Je suis pareil à ces nefs antiques aux colonnades brisées, devant lesquelles le voyageur s'arrête et où les feux pâles du couchant semblent, seuls, rallumer quelquefois la flamme des sacrifices. Je me résume : ce que le printemps nous apporte dans la jeunesse, c'est un effroyable besoin d'infidélité.

***

Aucun sentiment d'ailleurs ne me semble plus aisé à justifier. Il faut avoir déjà beaucoup vécu pour s'apercevoir que nous vivons dans un théâtre où les mêmes figurants repassent plusieurs fois comme dans les féeries. Nous croyons pendant longtemps à un défilé indéfini de merveilles inépuisables. Qui cesse de le croire est déjà entré au pays des désillusions! *Nihil novi sub sole.* Les transformations elles-mêmes obéissent à d'inflexibles périodicités. Mais il nous semble, pendant longtemps, qu'elles sont des créations véritables. C'est avec une surprise émue que nous revoyons les premières violettes, puis les premiers lilas. Nous découvrons des paysages que nous avons explorés cent fois. Le moins justifié des étonnements donne une saveur à nos enthousiasmes. Cela prouve simplement que nous oublions avec une facilité singulière. Tout cela est instinctif d'ailleurs et nous vient de l'air où tout chante un hosanna et crie au miracle. Ne serait-il pas impie de soustraire son cœur à cette universelle Loi? Allons au

bord des flots attendre la Vénus qui va monter de son lit d'écume aux franges d'argent; courons voir quelle Galatée se cache derrière les saules et quelle Daphné va dégager la blancheur de son torse du tronc lisse des lauriers. Il faut une nouvelle amante à nos baisers nouveaux! S'il est vrai que deux feuilles du même arbre ne sont jamais pareilles, combien plus différentes les femmes sont entre elles! C'est philosopher sagement que les comparer en conscience et en étudier les types divers. Comme Faust ne demeurons pas toujours à la même page du livre! Ainsi se peuvent défendre les folles ardeurs de changement que le Printemps met au cœur des jeunes hommes.

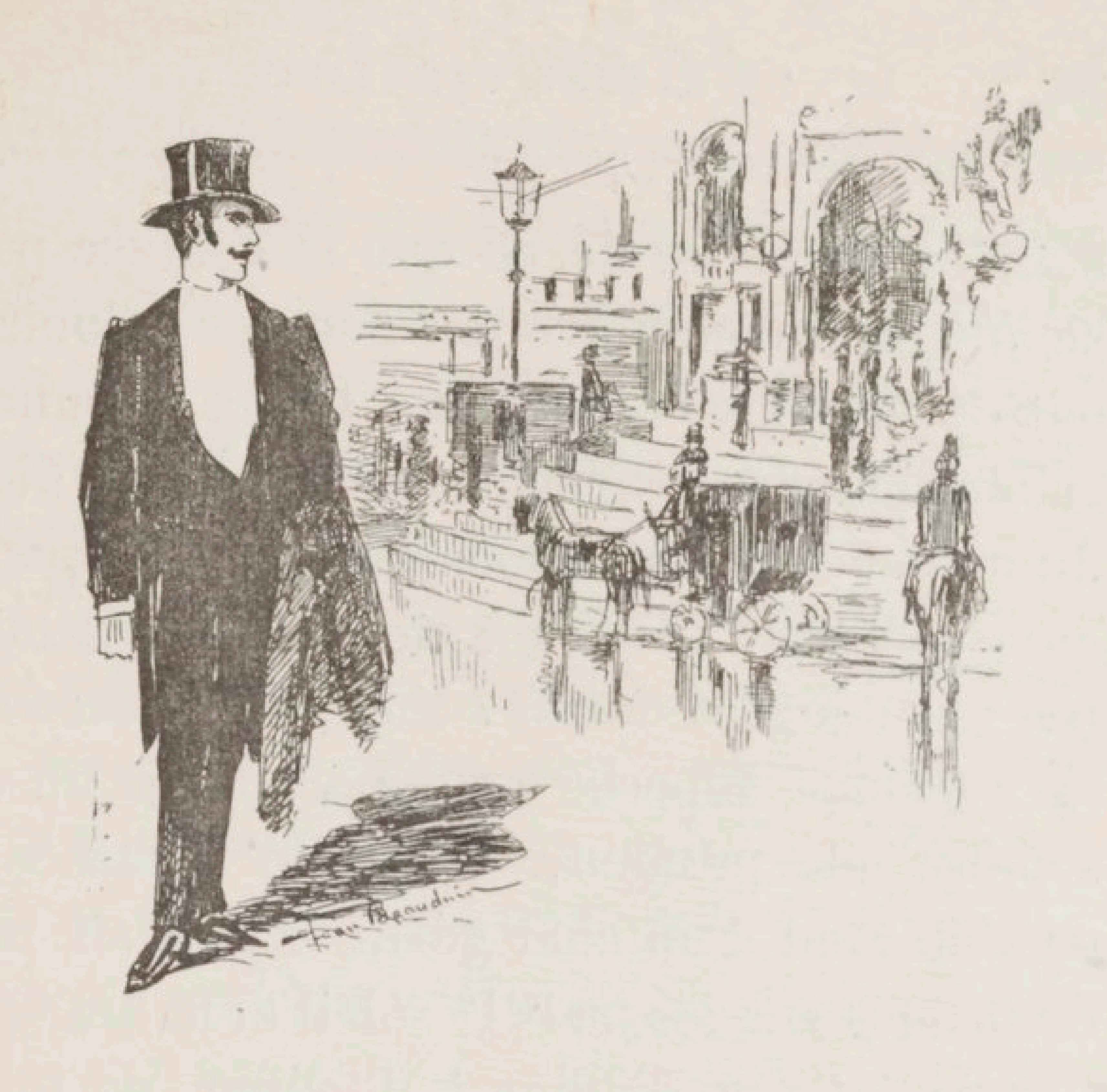
★★★

Mais vient une heure, dans la vie, qui dresse devant vous, comme un spectre glorieux, la Femme en qui se résument les beautés de toutes les femmes déjà vues et dont le désir s'impose avec je ne sais quoi d'immuable et de définitif. Cette Femme, auprès de qui le Destin vous donne rarement le droit de vivre, peut ne vous apparaître qu'à de rares inter-

valles, comme ces étoiles qui, par les nuits d'orage, illuminent la bande d'azur que traverse sans cesse la course folle des nuées. Elle n'en est pas moins la maîtresse à jamais choisie, comme l'astre dont le pilote a fait son guide dans l'obscurité frémissante des cieux. Interrogez votre mémoire. C'est toujours à un printemps que vous l'avez aimée. Elle s'est donnée à vous dans l'embaumement des premières fleurs et sous la caresse profonde des choses enamourées. Elle a voulu que la Nature en fête vous fût témoin dans ces noces solennelles. Désormais c'est son nom que portent tous les Printemps. Elle est partout où l'orgueil des lis monte sous le ciel, où s'ouvre la bouche des roses vers d'invisibles baisers, où l'encensoir des lilas se balance vers des autels cachés. Qu'elle revienne en ce temps-là, parmi ces choses immortellement douces, et franchissant d'un bond les douleurs passées, vous retrouverez les ivresses anciennes et la jeunesse des premières étreintes, la sainte terreur du premier aveu et la fièvre du dernier baiser. Vous aurez vraiment vaincu le Temps ; parce que ce qu'elle a mis en vous tient aux plus hautes parties de votre âme, parce qu'elle

est l'Amour dont tous les autres n'étaient que le prélude, parce qu'elle vous a appris enfin que ce n'était qu'un Printemps, toujours le même, celui dont elle a gardé dans ses yeux le soleil et sur sa bouche le parfum !

LE PREMIER BAL



LE PREMIER BAL

Dieu m'est témoin qu'à minuit sonnant, j'étais debout sur l'escalier extérieur de l'Opéra, irréprochablement cravaté de blanc et cachant sous mon pardessus le frac réglementaire. O monument élevé à la gloire du grand art! On peut t'aborder en vareuse et en chapeau mou dès qu'il ne s'agit d'entendre, au sein de tes dorures, que du Meyerbeer ou du Rossini. Mais dès qu'il est question d'y prêter une oreille attentive aux chefs-d'œuvre d'Ar-

ban, en présence de ce que la coiffure parisienne et le commerce des denrées coloniales ont de mieux costumé, une tenue solennelle est de rigueur. Je m'étais soumis. J'étais digne du lieu et de la noble société qu'on y fréquente en pareil cas. Pourquoi alors ne me hâtai-je pas davantage d'entrer ? Mon Dieu, parce que la nuit était superbe au dehors, avec un ciel sombre et profond, constellé d'étincelles comme l'œil d'un chat géant. Après six mois de nuages sur lesquels le soleil et la lune parvenaient à grand'peine à dessiner, de temps en temps, une tache jaune ou rouge pareille à un œuf sur le plat, le spectacle de ce firmament plein d'étoiles était une nouveauté tentante, une actualité pleine de saveur. J'aurais pris volontiers des notes sur ce phénomène si je n'avais été distrait par le va-et-vient des gens qui, moins portés que moi à la rêverie, gravissaient les marches autour de moi, en soufflant et en pestant contre la mauvaise qualité de leurs gants. Car, depuis que les gantières de ce quartier-là ont déserté le culte de Jouvin pour celui de Vénus, le chevreau est dans un marasme dont on n'a pas d'idée. Bientôt je me mis à regarder machinalement les

voitures qui s'arrêtaient et les femmes qui en descendaient emmitouflées, celles-ci avec des messieurs que les cochers traitaient de pingres, celles-là seules et ayant pour devise le *quærens quem devoret* du fabuliste latin. Je pris même un plaisir peu conforme aux saintes prescriptions de la décence, en étudiant soigneusement la façon dont elles troussaient leurs lourdes jupes, découvrant des petits souliers de satin et des bas de soie dont l'ombre, exagérée par la lumière électrique, traçait des tire-bouchons noirs sur leurs talons.

***

Celle-ci descendit seule, seule et enveloppée dans une large pelisse blanche et bordée de cygne, la tête sous une dentelle éplorée qui ne permettait pas de reconnaître son visage. Mais à sa haute taille, à sa démarche nonchalante et fière à la fois, à je ne sais quel balancement voluptueux et caractéristique de toute sa personne, il me sembla que je ne pouvais me tromper et un long frisson me courut par le corps. C'était impossible, pourtant! N'avait-elle pas quitté Paris à l'automne? Ne

m'avait-elle pas dit qu'elle n'y reviendrait jamais? Ne m'avait-elle pas ordonné de l'oublier, mais d'un ton qui m'assurait qu'elle était certaine de mon souvenir? Et pourtant, nulle autre, je l'aurais juré, n'avait ce pas de déesse, cet orgueil d'allure, ce je ne sais quoi de vainqueur et d'inflexible qui m'avait dompté dès la première rencontre et arraché le cœur de la poitrine pour le mettre sous son pied? Une tempête de contradictions se déchaîna dans mon esprit et de vagues tortures m'étreignirent. La suivre! m'acharner à elle jusqu'à ce qu'elle eût dépouillé la chrysalide pour se ruer en pleines lumières! C'était la seule chose logique, la seule fin possible de cette angoisse. Une pensée m'arrêta : Qu'eût fait de plus un jaloux et quel droit avais-je d'être jaloux? Je serais bien avancé, morbleu! à être sûr qu'elle était venue là pour quelque intrigue nouvelle et de connaître *de visu* l'heureux homme pour qui elle daignait mentir comme elle l'avait fait pour moi. Je ne suis pas de ceux qui se croient le droit de mépriser une femme parce qu'elle a le mauvais goût de leur préférer un autre amant. N'ayant éprouvé que sur le tard le besoin d'être fidèle, je n'ai que

de l'admiration et de l'envie pour ceux qui ne le ressentent pas encore. Et puis la belle consolation de se dire qu'on méprise une ancienne maîtresse dont on a plus envie que jamais!

***

D'ailleurs, pendant que je me disais ces choses essentiellement raisonnables, elle avait plongé dans la foule accrue qui s'était refermée sur son chemin comme un flot aux mille remous et rien ne demeurait du sillage que l'admiration avait dû dessiner derrière elle; même en me haussant sur les pointes des pieds, je n'entrevoyais plus les houppes de neige de sa coiffure, malgré qu'elle eût longtemps dominé tout ce qui l'entourait. Les fiacres se heurtaient au travers des jurons, plus drus et plus cahotants et le fourmillement s'épaississait, assez monotone d'aspect, traversé seulement quelquefois par quelque masque rouge ou ocre à la voix avinée. L'horreur me prit de cette tourbe pareille à une nuée de frelons que la clameur du cuivre attire : les refrains des quadrilles à la mode passaient par bouffées dans le bruit trépidant de la ma-

chine à vapeur entretenant les foyers électriques. L'image se dessina dans mon cerveau de cette gaieté banale des carnavals se survivant à eux-mêmes, de ce vacarme où l'esprit n'a plus de place, de ce rendez-vous obstiné de tous les désœuvrements nocturnes. Et c'est là que je l'eusse revue après les adieux où mon âme avait failli se briser! Après le grand déchirement de la dernière étreinte! Après les larmes tombées ensemble sur nos mains enlacées! A cette seule idée qui fut, pour moi, celle d'une profanation, je redescendis brusquement quelques marches pour m'arrêter encore dans une irrésolution désespérée.

***

Non! ce n'était pas possible! Je me rappelais trop bien la grande poésie qui avait enveloppé nos trop rapides amours, cette soirée d'été où nous nous trouvâmes sans force l'un vis-à-vis de l'autre, ne nous étant rien dit encore, tremblants comme si tout bonheur immense était un crime. Je la revoyais debout, ses magnifiques cheveux délivrés de son chapeau que j'avais enlevé sans qu'elle eût rien

fait pour m'en empêcher, la tête basse et retirant lentement ses gants de Suède, silencieuse et comme recueillie dans cette première solitude qui était faite à notre mutuel désir. L'ongle de son petit doigt s'était cassé dans un petit mouvement nerveux qu'elle fit pour dégager tout à fait sa main longue et effilée. Je la ramassai comme une relique, et il n'y a pas longtemps encore que je pensais longuement devant cet étrange et insensible souvenir d'une heure inoubliable et inoubliée. Une lumière rouge passa devant nos yeux quand je me retraçai ce qui suivit, le long embrassement dans l'air tiède de la fenêtre entr'ouverte, nos bouches mêlées dans un baiser furieux, ses épaules défaillantes que je craignais d'écraser en les soutenant, l'oppression de sa gorge contrariant mon propre souffle... le retour sans une parole, son bras appuyé sur le mien, l'étreignant par intervalles, la grande nuit qui s'était levée pendant que nous oubliions l'univers, la nuit toute ruisselante d'argent dont les gouttes tombaient en s'éparpillant dans le fleuve aux murmures attendris !

Où m'avait entraîné cette course exaspérée

de ma mémoire vers un passé trop court? Je me retrouvai chez moi, dans mon jardin, bien loin du bal où l'apparition du blanc fantôme l'avait évoqué. Quand je m'éveillai ce matin, après quelques heures de repos, la gelée blanche avait diamanté d'une poussière imperceptible les squelettes des arbres et les cimes dévastées des gazons. Je me pris à penser que tout cela n'avait été qu'un rêve et que cette inconnue que j'avais cru reconnaître était sans doute l'Aurore qui, avant d'ouvrir les portes du ciel, avait été faire une petite débauche à l'Opéra, soigneusement dissimulée sous une dentelle de nuages. C'est ainsi certainement qu'ayant oublié de retirer sa poudre de riz en reprenant sa céleste tâche, elle l'avaient semée en passant sur l'herbe et les buissons.



TABLE

TABLE DES MATIÈRES

I. LETTRES DE MON JARDIN

II. LES AMOURS D'UN BATELIER

III. CAPRICES DE PLUME

IV. ENCORE L'AMOUR

PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

DELVAU (Alfred)

LES COCOTTES DE MON GRAND-PÈRE

LE FUMIER D'ENNIUS

Illustrations et eau-forte de MARAIS. 1 vol. in-18 . . . 5 fr.

NAVARRO DELLA MIRAGLIA

CES MESSIEURS & CES DAMES

1 vol. in-18 avec 30 grav, par HADOL. 5 fr.

D'HERVILLY

TIMBALE D'HISTOIRES

A LA PARISIENNE

Eau-forte et dessins de RÉGAMEY, 1 vol. in-18 . . 5 fr.



MAIZEROY (René)

CELLES QUI OSENT!

Illustr. et eau-forte de KAUFFMANN. 1 v. in-18. 5 fr.

LA JOIE D'AIMER

Illustrations de JEANNIOT. 1 vol. in-18. . . . . 5 fr.

MOINAUX (Jules)

LES TRIBUNAUX COMIQUES

Préface de J. NORIAC

Illustrations de STOP, 2 vol. in-18. . . . . . 5 fr.

(Chaque série se vend séparément)

CHAVETTE (E.)

LES PETITES COMÉDIES DU VICE

Gravures et eaux-fortes, par BENASSIT. 1 vol in-18 (15e *mille*). . . . . 5 fr.

LES PETITS DRAMES DE LA VERTU

Deuxième série des PETITES COMÉDIES DU VICE, eau-forte et dessins de KAUFFMANN. 1 vol. in-18 (8e *mille*). . . . . 5 fr.



ILVESTRE (Armand)

POUR FAIRE RIRE

Gauloiseries contemporaines
Illustrations et eau-forte
de KAUFFMANN. 1 v. in-18. **5** fr.

EN PLEINE FANTAISIE

Illustrations de BEAUDOIN
1 vol. in-18. . . . . . . **5** fr.

CONTES GRASSOUILLETS

Avec 3 eaux-fortes de KAUFFMANN. 1 vol. in-18. . . . . **5** fr.

HISTOIRES BELLES ET HONNESTES

Illustrations et eau-forte de KAUFFMANN. 1 vol. in-18. . 5 fr.

VAST-RICOUARD

POUR CES DAMES

Illustrations de KAUFFMANN, avec frontispice à l'eau-forte
1 vol. in-18 (5e *mille*). . . . . . . **5** fr.

DANIEL DARC

VOYAGE AUTOUR DU BONHEUR

Illustration et eau-forte de HENRIOT. 1 vol. in-18. . . . . **5** fr.

Il a été tiré cinquante exemplaires *sur papier de Hollande de chacun des volumes de la* BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE : AU PRIX DE 10 FRANCS

PARIS. — IMPRIMERIE C. MARPON ET E. FLAMMARION. RUE RACINE, 26.





